


JOURNAL DU THÉATRE

*Dans ce numéro :*

THÉATRE DES AMBASSADEURS

# LE MIROIR

Pièce en deux parties et quatre actes de

**Armand SALACROU**

*de l'Académie Goncourt*

★

# MON FILS

Comédie en 1 acte

de **Pierre DIDIER**

★

## Lecture de Salacrou

par Jacques LEMARCHAND

★

**La quinzaine dramatique**

par André CAMP

N° 139 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



Au cours d'une répétition : M. Brochard, M. Henri Rollan (le metteur en scène), l'auteur avec sa fille et son gendre.



ACTE I — Scène VI
Lucien (André Luguet) : « *Un Préfet incognito venu rechercher sa fille qui s'était enfuie chez des comédiens, dans la voiture officielle du département.* »

## QUELQUES SCÈNES DE « LE MIROIR »



ACTE II — Scène IV
Lucien : « *Mais je ne t'accable pas. Dans notre silence, je souffrais pour toi, avec toi.* »



ACTE II — Scène IV
Maryse (Lucienne Bogaert) : « *Mais qui te donne le droit d'être si méchante ?* »
(Photos Bernand.)

**THÉATRE DES AMBASSADEURS**

Directrice : Mme Gilberte REFOULÉ

Pièce en deux parties
et quatre actes
d'Armand SALACROU
de l'Académie Goncourt

Mise en scène
d'Henri ROLLAN

Décors de
Jean-Denis MALCLES

brossés par
LAVERDET



# LE MIROIR

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| LUCIEN CAZARILH, 50 ans, grand acteur de théâtre, vedette internationale de cinéma | André LUGUET |
| MARYSE, 45 ans, sa femme, grande artiste de théâtre | Lucienne BOGAERT |
| JEAN ANTIGNAC, 51 ans, leur ami de jeunesse, préfet dans un département français | Jean BROCHARD |
| CECILE JUZET, 24 ans, jolie jeune femme | Maria MAUBAN |
| LAURENT JUZET, 27 ans, son mari, assistant de Cazarilh | Antoine BOURSEILLER |
| GASTON SPIGEOLES, 23 ans, frère de Cécile, régisseur de Cazarilh | Guy BEDOS |
| CLAUDE ANTIGNAC, 19 ans, fille du préfet | Simone VANNIER |
| PIERRE, maître d'hôtel de Cazarilh | Jean-Pierre MARIELLE |
| UN JOURNALISTE | Jean ROQUELLE |
| DEUX PHOTOGRAPHES appartenant à la rédaction d'un grand hebdomadaire illustré | Philippe DRANCY<br>Jacques ÉCHANTILLON |

★

« LE MIROIR » est publié avec l'autorisation des Editions Gallimard qui ont fait paraître le théâtre complet d'Armand Salacrou (voir p. 34)

★

Cette pièce a été créée le 22 septembre 1956 au Théâtre des Ambassadeurs, à Paris

De nos jours, en province, pendant les « extérieurs » d'un film. Le premier et le deuxième actes dans la même journée. Le troisième et le quatrième actes, également dans une même journée, quatre jours plus tard

*

# PREMIÈRE PARTIE

## ACTE I

*Le rideau se lève très vite.*
*Le décor est éclairé pleins feux, aussi blanc que possible.*

*Tous les acteurs, qui bavardaient en différents groupes, viennent tout de suite s'aligner en rang d'oignon, à l'avant-scène, saluent.*

*Et vite, se détache : le journaliste.*

LE JOURNALISTE. — Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous sommes les acteurs, c'est-à-dire des hommes, des femmes, qui déjà commençons à n'être plus nous-mêmes ; nous allons jouer, comme disent les enfants et le jeu est déjà commencé. Ainsi, regardez mon vieux camarade. (*Il désigne Cazarilh.*) il n'est déjà plus mon camarade de tous les jours, il devient Lucien Cazarilh ; Cazarilh, c'est le nom dans notre histoire d'un grand acteur de théâtre qui gagne sa vie au cinéma. Celui-ci : Jean Antignac, il est préfet, préfet d'un département du Centre. Ce fut le grand ami de jeunesse de Cazarilh...

LUCIEN, *déjà en pleine action.* — Je te hais, canaille !

LE JOURNALISTE, *le calmant.* — Pas déjà !

ANTIGNAC. — Toujours je t'ai méprisé !

LUCIEN. — Non, tu m'enviais !

ANTIGNAC. — Et tu ne sauras jamais à quel point...

LE JOURNALISTE, *les calmant.* — Nous avons toute la soirée pour l'apprendre.

LUCIEN. — Salaud !

(*Le préfet lève la main.*)

LE JOURNALISTE, *choqué.* — Monsieur le Préfet !

MARYSE. — Pourquoi sont-ils encore vivants, tous les deux, dans ma tête, ma pauvre tête...

LE JOURNALISTE. — Elle, c'est Maryse, une grande dame de théâtre qui, dit-on, dédaigne le cinéma. En tout cas, elle a toujours refusé de paraître même dans les films de son mari. Mais au théâtre ! tous les deux, Cazarilh et Maryse, ils forment un couple célèbre. Et célèbre aussi par leurs amours. Et vous allez voir ce soir combien ils s'aiment et comment ils s'aiment.

ANTIGNAC, *à Maryse.* — Et vous laisserez Lucien s'emparer de ma fille ?

CLAUDE. — Mais, mon petit papa chéri, on ne s'empare pas de moi... Peut-être me donnerai-je en échange.., en échange...

MARYSE, *à Lucien.* — Ne brise pas cette petite, nous l'avons vue naître, Lucien !

LUCIEN, *à Maryse.* — Et pourquoi, Claude, pourquoi le nom seul de Claude te trouble-t-il de la sorte ?

LE JOURNALISTE. — Claude, c'est une vraie petite garce, une vraie jeune fille et une vraie garce — tellement impatiente !

CLAUDE, *au journaliste.* — Cause toujours ! Ce sera bientôt mon tour !

MARYSE. — Hélas !

PIERRE, *apparaît avec un plateau.* — J'apporte à boire.

LE JOURNALISTE. — Et voici Pierre, le maître d'hôtel que les Cazarilh ont à leur service depuis dix ans.

PIERRE. — J'ai toujours travaillé chez des gens bien élevés dont les noms s'impriment. En ce moment, ce sont, sur des affiches, les noms de Maryse et de Cazarilh. Avant, j'étais chez un marquis. Lui, son nom, il l'imprimait sur des bouteilles de vin. Chez le marquis, comme ici, on y rencontrait des tas de personnes..., des personnes qu'on préférerait ne pas connaître une fois qu'on les connaît. Mais il paraît que c'est la vie.

LE JOURNALISTE (*pour le faire taire*). — Mais oui, Pierre, c'est la vie. Quant à cette ravissante jeune femme triste, hélas ! vous allez la voir mourir.

CÉCILE. — Mourir, moi ? Mais non !

LAURENT. — Cécile, ta présence sur la terre, le bonheur que je connais grâce à toi, est pour moi la plus évidente de toutes les preuves de l'existence de Dieu.

LE JOURNALISTE. — C'est son mari, et j'allais oublier le principal, mais il m'y fait penser : l'histoire que nous allons vivre devant vous n'est pas du tout à la mode du jour. Il ne sera pas question de politique. Aucune analyse. On ne discutera aucun problème moral. Et si l'on parle un tout petit peu de Dieu, c'est que ce jeune homme est un catholique sincère, ce qui n'a rien à voir avec le fond de notre histoire.

LUCIEN, *à Antignac.* — Ah ! Pourquoi es-tu venu vivre sur la terre, de mon temps ?

ANTIGNAC. — C'est une question que je ne me pose jamais !

LUCIEN. — Ta mort même ne calmerait pas ma fureur.

LE JOURNALISTE, *soulignant la phrase de Lucien.* — Laissez-moi vous montrer au passage que notre ami Cazarilh parle souvent avec une exubérance toute théâtrale. Cette habitude qu'il a de se glisser dans la vie des héros à leurs heures les plus pathétiques, l'a marqué... et cela se voit même lorsqu'il vit sa vie de tous les jours comme en ce moment.

GASTON, *désespéré, se frappant la cuisse.* — Et nous aurions pu connaître une de ces réussites !

LE JOURNALISTE. — Lui, c'est le frère ; le frère de Cécile — par conséquent le beau-frère de Laurent —, personnage d'un mince intérêt dans cette aventure ; heureusement ! car ce garçon est répugnant.

GASTON. — Monsieur n'a sans doute jamais été chômeur avec un grand appétit ?

LE JOURNALISTE. — Mais oui, mais oui. Je suis un journaliste à la pige, c'est tout dire. Maintenant, je vais disparaître pour réapparaître au cours d'un tout petit épisode à la fin de l'histoire.

MARYSE. — Cette histoire n'aura pas de fin.

LE JOURNALISTE, *montrant Cécile.* — Si, pour elle, hélas !

CÉCILE. — Non, car la mort n'achève rien, la mort n'est qu'un espoir, et qui sait, un espoir encore déçu ?

ANTIGNAC. — Qui vous pousse à raconter vos secrets d'alcôve aux autres ?

MARYSE. — Que m'importent les autres ? Je ne veux rien entendre et je n'ai rien à dire.

LUCIEN, *à Maryse.* — Il faut pourtant que certaines choses, enfin, soient dites, au moins entre toi et moi.

CÉCILE. — Lucien, tout est simple : quand on est pris au piège, essayer de sauver les autres avant soi-même, de sauver tous les autres, mêmes ceux et surtout ceux qui ont tendu le piège...

GASTON. — Vous entendez le délire ? Et nous avons le même père et la même mère. C'est à ne pas croire.

CLAUDE. — Mais vous retardez la signature de mes contrats de cinéma ! Allons-nous enfin commencer ?

LUCIEN, *à Antignac.* — Si c'est pour te faire hurler de douleur, te faire crever de chagrin, commençons ! Venez, Claude ! Tout de suite ! Lumière !

LE JOURNALISTE, *aux deux photographes.* — Vous, les deux photographes, occupez-vous des lumières. (*A tous les autres.*) Et vous tous, allez attendre votre tour d'entrée dans cette histoire.

PIERRE. — Et nous allons écouter une fois encore la pluie tomber sur la campagne... Quelle époque !

LAURENT, *à Cécile.* — Mon amour, mon cher amour...

CÉCILE. — Mon pauvre Laurent, j'ai honte, honte...

GASTON. — Mais de quoi ? De quoi ?

LE JOURNALISTE (*les chassant*). — Plus tard ! Plus tard !

MARYSE. — Lucien !

ANTIGNAC. — Et moi, que dois-je faire ?

LE JOURNALISTE. — Retourner dans votre préfecture.

ANTIGNAC. — Et laisser ici ma petite Claude toute seule ?

CLAUDE. — Papa, je suis une grande fille... Qui sait ce qu'elle veut...

## SCÈNE I

*Nous sommes en montagne.*

*Dans un palace fréquenté l'hiver, mais c'est en ce moment le printemps. Le palace a été loué par une compagnie cinématographique. Nous découvrons le grand salon de l'appartement occupé par la vedette de la troupe : Lucien Cazarilh.*

*Portes à droite et à gauche. Grand feu de bois dans la cheminée. Au fond, baie sur une terrasse. Il pleut.*

*Lucien Cazarilh est seul avec Claude.*

LUCIEN. — Ainsi, monsieur votre père ignore votre escapade ?

CLAUDE. — Oui.

LUCIEN. — Et pourquoi cette cachotterie ?

CLAUDE. — A quoi bon mentir quand on peut se taire ?

LUCIEN. — Mais pourquoi mon si cher et vieil ami Antignac vous eût-il défendu de me rendre visite à moi, ainsi qu'à ma femme ?

CLAUDE. — Cinéma ! Théâtre et cinéma !

LUCIEN. — Peut-être votre père a-t-il raison. Préfet dans une préfecture...

CLAUDE. — Puisque c'est au Conservatoire que vous vous êtes connus tous les deux, je le sais...

LUCIEN. — Il s'en souvient donc ?

CLAUDE. — Ça, je ne le sais pas ! C'est par maman que j'ai appris autrefois toutes ces choses.

LUCIEN, *inquiet.* — Toutes ces choses ? Et quelles autres choses encore ?

CLAUDE. — J'étais petite quand ma mère me racontait ces histoires du temps où je n'étais pas née : exactement du temps où j'allais naître. Maman est morte il y a cinq ans, en me parlant encore de vous : j'avais quatorze ans...

LUCIEN. — Et madame votre mère vous en a dit assez pour qu'une petite fille de quatorze ans se souvienne de mon nom ?

CLAUDE. — Il était déjà célèbre.

LUCIEN. — Célèbre ? Ma pauvre enfant ! Notre célébrité, qu'est-ce que c'est si ce n'est cette lâcheté qui nous amène à laisser traîner notre visage en quelle compagnie et en quel état dans Dieu sait quels hebdomadaires ? Enfin, voici le résultat : on est seule, on s'ennuie, on a froid et l'on vient se chauffer à la célébrité dérisoire du vieux monsieur qui est de passage.

CLAUDE, *agressive.* — Et si j'avais tout simplement envie, moi aussi, de faire du théâtre ?

LUCIEN. — Ah ? Bon... bon... Fallait le dire tout de suite. Du théâtre ? Mais c'est bien vrai ? Du théâtre ou du cinéma ?

CLAUDE. — N'importe quoi. N'importe quoi, sauf continuer d'être la fille de M. le Préfet dans le chef-lieu dépeuplé de ce département désert.

LUCIEN. — La fille de ce préfet qui nous boude !

CLAUDE. — Monsieur Cazarilh... Mais peut-être devrais-je vous appeler Maître ?

LUCIEN. — Maître ? Maître de quoi ? Pas même de moi ! Quel apprenti je suis resté !

CLAUDE, *implorant.* — Un rôle de figuration. De toute petite figuration, est-ce vraiment impossible ?

LUCIEN. — Barbouiller avec du fond de teint ce joli visage ? Non.

CLAUDE. — Combien de fois par jour refusez-vous un petit bout de rôle à des jeunes filles folles d'espoir ?

LUCIEN. — Pas une fois, jamais ; car je ne permets jamais aux aspirantes cinéastes de m'approcher, même lorsqu'elles sont ravissantes.

CLAUDE. — Ma mère qui vous avait connu jeune, m'avait dit...

LUCIEN, *inquiet.* — Vous avait dit ?... Quoi donc ? (*Claude fond en larmes.*)

Allons bon, voilà autre chose.

CLAUDE. — Je suis humiliée, vous m'avez humiliée.

LUCIEN. — Moi ?

CLAUDE. — Je me regarde en ce moment sans me reconnaître. Depuis des mois et des mois votre nom était mon espoir, ma liberté, la porte qui s'ouvre. J'avais même songé à m'enfuir à Paris pour vous rejoindre et devant vous je me retrouve la bouche en l'air, ouverte sur du vide. Je suis désolée de mon exhibition, je ne ressemble pas du tout à la petite gourde que vous examinez avec tant de curiosité depuis une heure. Ne croyez pas que j'espérais vous attendrir. D'abord je ne suis pas bonne...

LUCIEN. — Vous n'êtes pas bonne ? Et pourquoi ça ?

CLAUDE. — Et pourquoi voulez-vous que je sois bonne..., enfin, bonne pour les autres ? Que les autres s'arrangent. Moi, je ne connais que moi. Et je trépigne d'impatience.

LUCIEN. — A dix-neuf ans !

CLAUDE. — Vous ne vous souvenez pas de vos dix-neuf ans ? On ne se souvient pas toujours de ses dix-neuf ans ? Tant mieux ! Quelle sale période ! J'espère que la suite sera plus rapide.

LUCIEN. — Impatiente de quoi ?

CLAUDE. — D'être une femme, d'être riche, d'être célèbre, d'être indépendante, d'être plus forte que les autres. Je vous choque ?

LUCIEN. — Moi ! Oh non ! Mais si je me laissais aller, je vous plaindrais.

CLAUDE. — Et pourquoi donc ?

LUCIEN. — Ma pauvre enfant ! Pour vos débuts vous êtes à la merci du premier aventurier qui s'approchera de vous.

CLAUDE. — Mais qu'il vienne, ce bel aventurier. Il m'ennuiera moins que le jeune avocat ou l'ingénieur d'avenir que je rencontre aux bals de la préfecture et qui m'attend déjà pour m'emmener avec la bénédiction de l'archevêque dans un tout petit appartement me faire sur l'heure beaucoup d'enfants.

LUCIEN. — Eh bien ! la vieillesse de mon bon ami Antignac ne manquera pas de distractions !

CLAUDE. — Vous voudriez que je réalise, avec mon destin, les rêves ratés de mon père ? On ne vit pas à la place des autres Les autres ne vivent pas à notre place. Mon bonheur, personne ne peut le sentir si ce n'est moi. Et je veux être heureuse. Et je vais l'être, car ce bel aventurier qui vous effraie, je l'ai rencontré. Je viens de le rencontrer, c'est vous.

LUCIEN, *ahuri.* — Quoi ?

CLAUDE. — Je n'ai pas besoin d'expérience pour flairer que vous faites le beau devant moi depuis une heure.

LUCIEN, *en colère.* — Je fais le beau ! Je fais le beau ! Si vous n'aviez pas l'âge d'être ma fille...

CLAUDE. — Bien sûr puisque vous avez exactement l'âge de mon père !

LUCIEN, *se maîtrisant.* — Vous manquez sans doute de talent, mais vous ne manquez pas de toupet.

CLAUDE. — Si je me trompe, pour quelle autre raison me supportez-vous ?

LUCIEN, *qui ment.* — Je vous supporte parce que je suis seul... et parce qu'il pleut...

CLAUDE. — Parce qu'il pleut ? Vous me regardez depuis une heure avec une curiosité qui ne me gêne pas parce que rien ne me gêne, mais comme si déjà j'étais un personnage de votre vie, comme si déjà je vous appartenais...

LUCIEN, *décontenancé.* — Vous oubliez, ma petite Claude, que je suis marié.

CLAUDE. — Et vous, en vingt ans, vous ne l'avez jamais oublié ?

LUCIEN. — Qui vous permet de parler avec cette balourdise ? Ce ne sont tout de même pas les confidences de madame votre mère... ou de votre père ?

CLAUDE. — Oh non ! Pour mon père tous les mariages sont heureux, tous les ménages, respectables...

LUCIEN. — Et le mien, celui de Maryse et de Cazarilh, ne vous paraît pas digne de respect ?

CLAUDE. — Vos amours ne sont pas avant tout une histoire de publicité à l'usage des impresarios ? Nous en discutions, de vos célèbres amours, la semaine dernière, avec des amis...

LUCIEN. — Avec des amis ?

CLAUDE. — Et notre conclusion : trop beau pour être vrai !

LUCIEN. *en colère.* — Et vous discutiez des amours de Cazarilh et de Maryse, avec des amis, dans votre trou de province, sur quelles données ? Sur quelles confessions privées ? Avec quelles informations secrètes ? Trop beau pour être vrai !

## SCÈNE II

GASTON SPIGEOLES, *entrant vite.* — Patron, Laurent vient de téléphoner : aucun espoir de tourner ce matin à cause du temps.

LUCIEN, *agacé.* — Eh bien ! qu'il rentre !

GASTON. — Quel patelin.

LUCIEN, *il se maîtrise.* — Vous avez prévenu Cécile ?

GASTON. — Non, patron, j'attendais vos ordres... Quant à Laurent, on le réexpédiera là-bas ce soir... (*Entre Cécile.*)

LUCIEN, *sournois.* — Pourquoi, mon ami, expédier là-bas Laurent dès ce soir ?

GASTON, *bafouillant.* — Pour le travail... Afin qu'il soit sur place demain, à la première heure, si le beau temps revenait...

LUCIEN. — Je n'aime pas vous voir si pâle, Cécile.

CÉCILE. — Un peu de fatigue, ce n'est rien.

LUCIEN, *s'approchant.* — Vous êtes triste ?

CÉCILE. — Un peu nerveuse, simplement.

LUCIEN. — C'est ce temps maussade qui vous irrite ?

CÉCILE. — Un peu, oui.

LUCIEN. — Laurent revient. Il déjeunera près de vous.

CÉCILE. — Oui, j'ai entendu le téléphone de Gaston.

GASTON. — Cette attente perpétuelle fatigue ma sœur.

LUCIEN. — Quelle attente ?

CÉCILE. — Disons : des jours qui viennent et n'en parlons plus.

CLAUDE, *à Lucien.* — Alors, Monsieur, je dois partir ?

LUCIEN, *qui veut la retenir.* — Sans saluer Maryse ? Qui ne vous a pas revue depuis ce jour où, tout petit bébé, vous avez disparu avec votre père, avec votre mère. Au fait, Maryse aussi a disparu ce matin ! Où est-elle ? (*A Cécile.*) Vous n'êtes pas sorties ensemble ? Pourquoi ?

CÉCILE. — Je suis si lasse, ces jours-ci...

LUCIEN, *présentant Claude à Cécile.* — La fille d'un de mes amis de jeunesse, de mon ami de jeunesse. Peut-être de mon seul ami de jeunesse... J'y pense, Gaston, voilà qui peut aider votre travail de régisseur : le père de Mademoiselle est le préfet de ce département. Et j'ignorais que nous vivions si près de lui depuis quinze jours.

CLAUDE, *à Cécile.* — Vous êtes actrice, Madame ?

CÉCILE. — Non. Pas du tout.

CLAUDE. — Pourtant vous êtes belle...

(*Lucien éclate de rire.*)

Mais moi, à votre place...

LUCIEN. — Cécile refuse de prêter son visage à des histoires qui ne sont pas son histoire.

CLAUDE. — Et vous pouvez supporter de vivre inconnue parmi des gens célèbres ?

LUCIEN. — Oui, parce qu'elle est heureuse. Vous ne comprenez donc pas, ma petite Claude, que si jouer, c'est entrer dans la peau des autres, c'est aussi dans le même instant sortir de la sienne, se quitter. Et a-t-on envie de se quitter, de sortir de soi lorsqu'on est heureux chez soi ? Notre chère Cécile tient à vivre seule et tranquille dans sa belle histoire personnelle...

(*Cécile regarde avec effroi Lucien.*)

## SCÈNE III

PIERRE. — Voilà Madame, Monsieur. Elle arrive... Tenez... que vous disais-je ?

MARYSE, *chapeau, manteau.* — Ah ! mon chéri, quel temps !... Bonjour, ma petite Cécile (*De loin :*) Je vous embrasse.

(*Pierre est sorti.*)

LUCIEN. — Oui, tu l'abandonnes beaucoup, en ce moment, notre chère Cécile.

MARYSE. — Mais non. Je la repose. Pourquoi la traîner chaque jour avec moi chez le coiffeur, la tireuse de cartes, le libraire, le tondeur de chiens...

CLAUDE, *étonnée.* — Où découvrez-vous tous ces gens dans ce village endormi depuis que la saison est finie et que tous les magasins sont fermés ?

MARYSE. — Mais, à une heure d'ici, dans le chef-lieu de ce département... Quelle est cette jeune personne ?

LUCIEN. — Cherche !

MARYSE. — Ne vous vexez pas, Mademoiselle, je n'ai aucune mémoire.

CLAUDE, *ahurie.* — Aucune mémoire ? Alors, comment faites-vous pour retenir les textes de vos rôles ?

MARYSE. — Mais, ma belle enfant, le texte d'un rôle, ça n'existe pas. Il y a un personnage qui parle comme je vous parle — et qui ne peut s'oublier soi-même. Ce serait un comble !

CLAUDE. — Et vous refusez, dit-on, de paraître dans un film..., quel que soit ce film.

MARYSE. — Oui, Mademoiselle. Au théâtre, l'acteur choisit son rôle. Moi, j'aime choisir mes rôles, choisir les vies dans lesquelles je vais me reposer de la mienne. Au cinéma, c'est le rôle qui vous choisit. Le cinéma, c'est un marché aux esclaves.

(*Claude cherche à comprendre.*)

LUCIEN. — Et tu as peut-être rencontré son père ces jours-ci, puisque tu cours tous les jours, depuis quinze jours, toutes les rues de la préfecture... Non, tu ne l'as pas rencontré : tu me l'aurais dit.

MARYSE. — Lucien, j'ai horreur des devinettes.

LUCIEN. — Peut-être l'as-tu rencontré sans le reconnaître lui aussi : tu as devant toi, Maryse, la fille de notre vieil ami Antignac.

MARYSE, *qui cherche.* — Antignac ?

LUCIEN. — Aurais-tu oublié jusqu'au nom d'Antignac ? Jean !

MARYSE. — Ah ! Antignac, Jean ; naturellement !

CLAUDE. — Je suis Claude Antignac.

MARYSE. — L'ancien petit bébé. (*A Lucien, très tendre.*) Mon Dieu, nous avons déjà vécu tout ce temps-là !

LUCIEN. — Tu te souviens, tous les deux, mon bras sur ton épaule, penchés sur le berceau où cette future jolie fille dormait avec les rêves inconnus des très petits enfants qui ne savent pas encore sourire, qui ne savent pas encore même qu'ils sont vivants...

MARYSE. — Et nous ? Savons-nous que nous sommes des morts, une collection de morts ? Cécile, vous ne pouvez pas comprendre parce qu'à votre âge on ne sait pas que les vivants meurent plusieurs fois au cours de leur vie. Mais toi, Lucien, qui vois avec moi cette personne jaillir comme un diable de cette boîte où nous avons enfermé notre jeunesse morte...

LUCIEN, *interrompt.* — Quelle jeunesse morte ? Notre passé ne meurt pas. Notre passé, c'est notre éternité. Cécile, qui aujourd'hui avez l'âge qu'avait Maryse quand nous regardions cet enfant dans son berceau, vous comprendrez quand vous serez vieille qu'un geste ne s'efface pas, qu'il renaît perpétuellement et qu'à vingt ans on est déjà vieux de sa future vieillesse, et qu'à cinquante ans on est encore jeune de sa jeunesse passée. Nous sommes condamnés à être celui que nous avons été. Même si nous croyons plus tard que nous n'avons pas voulu être celui que nous avons été.

CÉCILE. — Vous oubliez que le pardon de Dieu peut effacer nos péchés...

LUCIEN. — Non ! Non ! Le pardon est un fruit du péché et le péché vit au cœur du pardon.

MARYSE. — Quelle étrange conversation pour une heure si matinale ! Ce sont des discussions de minuit.

CÉCILE. — J'ai si mal dormi, Madame, qu'il sera pour moi minuit toute la journée.

MARYSE. — Oui... Vous avez les traits tirés...

CÉCILE. — Excusez-moi, je suis lasse... Je vais me reposer. (*A mi-voix à Lucien.*) Vous êtes un monstre.

(*Elle s'éloigne et va sortir.*)

GASTON, *à Maryse.* — Ma sœur n'a jamais pu, même toute petite, supporter la pluie. Et le désœuvrement l'énerve un peu. Elle eût fait une très bonne deuxième script-girl... et, patron, je n'ai pas de conseils à vous donner...

LUCIEN. — Alors, ne me les donnez pas, mon petit.

(*Gaston sort. A Maryse.*)

Et tu ne demandes pas à Claude des nouvelles de son père qui est préfet de ce département ?

MARYSE, *faussement superficielle.* — Préfet ? Ah ! c'est un bon préfet ?

CLAUDE. — Mon père le dit.

MARYSE, *à Lucien.* — Il avait de la moustache, je crois. (*A Claude.*) Et maintenant a-t-il de la barbe ?

CLAUDE. — Non, Madame.

MARYSE. — Eh bien ! tant pis.

LUCIEN. — Notre gloire semble effaroucher son père. Il hésite... Il n'ose pas... A vrai dire, il refuse même de nous rencontrer...

MARYSE. — Quel dommage ! Mais ravie, Mademoiselle, de vous avoir aperçue... (*A Lucien.*) J'irai retrouver Cécile qui m'inquiète. (*Elle sort.*)

## SCÈNE IV

CLAUDE, *désolée.* — Alors, je dois partir ? Et c'est raté. Ah ! Ce n'est pas du tout la visite que j'avais imaginée. Je vais attendre dehors sous la pluie ! J'avais emprunté la voiture de « Monsieur le Préfet » pour cette visite. Le chauffeur a dû retourner en ville pour être à la « disposition » et il ne pourra me reprendre qu'à l'heure du déjeuner.

LUCIEN. — Eh bien ! attendez dans ce fauteuil. Voici un livre. Vous savez lire ? Oh ! ce n'est pas si facile ! ni de découvrir ce qui mérite d'être lu. Et ce livre mérite d'être lu : Rotrou : *La Tragédie de Saint-Genest.* Un chef-d'œuvre. Paris l'a oublié. Mais cet oubli sera réparé, car, Maryse et moi, nous jouerons *Saint-Genest* à la rentrée. Et quand vous reverrez vos petits amis, les fabricants de gloire provinciale, vous pourrez leur dire...

## SCÈNE V

PIERRE. — Monsieur, v'là le préfet. Le préfet du département. Il me bouscule, ne veut rien entendre et pas content. Il est pressé qu'il dit. Que vous disais-je ? Le v'là !

(*Entre Antignac. Un temps.*)

ANTIGNAC, *furieux, à sa fille.* — Et tu es bien là, toi !

LUCIEN, *après un silence, d'un ton de joyeuse surprise, mais sans un mouvement vers lui.* — Antignac ! Oui, cette délicieuse enfant a eu la charmante idée de venir nous saluer.

ANTIGNAC. — Je viens d'apprendre ta fugue par un bafouillage du chauffeur qui me mentait, je le sentais...

LUCIEN. — Une fugue ? Comme c'est vrai !

ANTIGNAC. — Quoi ?

LUCIEN. — Oui, Claude vient de faire une fugue. Une fugue dans notre jeunesse où elle nous a retrouvés tous les deux pour nous mettre nez à nez toi et moi. Crois-tu que c'est drôle ! Soyez-en remerciée, Claude. Pierre, priez Madame...

(*Pierre se dirige vers la porte de Maryse.*)

Non ! Ne dites rien à Madame. Demandez à Spigeoles de venir immédiatement.

(*Pierre change de porte et sort.*)

J'ignorais que tu fusses le préfet de ce département. C'est donc à toi que ma compagnie demandait des autorisations...

ANTIGNAC. — Si j'ai signé toutes vos autorisations, sans donner signe de vie c'est que je ne voulais pas te déranger, toi et tes collaborateurs...

LUCIEN. — Quand il pleut, on ne nous dérange jamais. (*Gaston entre.*) Dites à Maryse que je voudrais la voir.

GASTON. — Bien patron.

LUCIEN. — Et toi, mon petit vieux, laisse-moi te regarder par-dessus toute notre vie. J'étais un petit acteur. Toi aussi, Claude avait six mois. Je suis parti d'un côté, toi d'un autre. Je suis chef de troupe. Tu es préfet. Elle a vingt ans.

ANTIGNAC, *un peu bête, mais comme on le verra, il peut l'être davantage.* — Eh oui !

LUCIEN. — Et quel silence pendant vingt ans.

ANTIGNAC. — J'avais de tes nouvelles par les journaux, car je ne t'avais pas oublié.

LUCIEN. — Moi non plus.

## SCÈNE VI

MARYSE *entrant, elle n'est plus en manteau.* — Quoi donc, mon amour ? (*Elle aperçoit Antignac.*) Oh ! pardon !

LUCIEN. — Ma chère Maryse, permets-moi de te présenter M. le Préfet..., notre bon Antignac...

MARYSE. — Ah ! (*Un silence.*) En effet, pas de moustache, pas de barbe, et pas même de casquette.

(*Antignac, interdit, qui était resté couvert, se découvre.*)

... de casquette avec beaucoup de feuillage autour. On vient de vous révoquer ?

ANTIGNAC. — Mais non ! Seulement, je ne suis pas en voyage protocolaire...

LUCIEN. — C'est un préfet incognito venu rattraper sa fille qui s'était enfuie chez des comédiens dans la voiture officielle du département.

ANTIGNAC. — Tu as une manière de raconter les choses !

LUCIEN. — Ta fille me disait...

ANTIGNAC. — Qu'a pu te dire cette enfant ?

CLAUDE. — Mais rien du tout, mon petit papa chéri.

LUCIEN. — D'ailleurs, quel besoin de parler ! Regardons-nous !

MARYSE. — Oh ! c'est d'une tristesse... (*Elle va sortir.*)

LUCIEN. — Maryse, ne pars pas avant de prier notre cher et vieil ami de rester près de nous pour le déjeuner, avec la jolie Claude.

MARYSE. — Ah ! bon, parfait. Je vais prévenir Pierre...

LUCIEN. — Et tu jugeras aussi notre cuisinière. Elle est digne d'un ambassadeur de France.

ANTIGNAC. — Déjeuner avec vous ! Mais c'est absolument impossible.

CLAUDE, *qui veut profiter de l'aubaine.* — Papa !

ANTIGNAC. — J'ai des rendez-vous !

MARYSE. — Nous en sommes désolés.

LUCIEN. — Insiste, Maryse. (*A Antignac.*) Parmi tous les rendez-vous de ta journée, en est-il un plus pathétique que celui-ci : ce merveilleux rendez-vous que Claude nous a donné à toi et à moi au cœur de notre jeunesse !

CLAUDE, *à son père.* — Papa, accepte pour moi, pour ta petite fille qui t'aime !

ANTIGNAC. — De quoi te mêles-tu ?

MARYSE, *à Lucien.* — Je ne te comprends pas. Toi qui a horreur des anniversaires, des promenades dans les cimetières, des vieilles photographies.

## SCÈNE VII

(*Entre vite Laurent Juzet en imperméable mouillé.*)

LAURENT. — Ah ! patron, le cinéma, moi j'y renonce !

LUCIEN. — Déjà ? Je vous croyais têtu ?

LAURENT. — Maryse me comprendra ! Vive le théâtre ! Le théâtre, c'est du face à face ! Dans le cinéma, quand on ne se défile pas, on doit se faufiler.

CLAUDE, *follement intéressée, à son père.* — Ecoute ! Ecoute !

LUCIEN, *à Antignac.* — Mon assistant, Laurent Juzet. (*A Claude.*) Le mari de la dame qui ne veut pas être actrice... (*A Antignac.*) Regarde-le bien, ce vieux Juzet, un garçon que j'aime comme j'aimerais un certain garçon de vingt-cinq ans si je le rencontrais aujourd'hui et que j'ai si mal connu et si mal aimé et si mal compris quand j'avais vingt-cinq ans.

ANTIGNAC. — Qui donc ?

MARYSE. — Vous demandez qui ? Mais le charme et la force de Lucien viennent de ce qu'il ne pense qu'à lui. Ce garçon de vingt-cinq ans, c'est lui-même ! N'est-ce pas, Lucien ?

LUCIEN, *se frappant le corps.* — Et qu'en reste-t-il de ce jeune garçon dans ce vieux cimetière ? (*Montrant Laurent.*) Et c'est avec lui que je trahis ma jeunesse... (*A Maryse.*) vivante... toujours vivante...

LAURENT, *étonné.* — Vous trahissez votre jeunesse avec moi, patron ?

LUCIEN. — Comme si vous l'ignoriez ! (*A Antignac.*) Rappelle-toi, mon vieux, nos discussions. As-tu oublié le respect que nous avions de nous-mêmes, jeunes et beaux tragédiens ? Avec une certaine complaisance à nous écouter, bien sûr. Mais nous aimions notre art ; avec emphase, je te l'accorde. Eux, ils n'aiment pas le théâtre...

LAURENT, *protestant.* — Allons donc !

LUCIEN. — Laurent ne se consacre pas au théâtre pour s'écouter, ni pour s'expliquer, pas même pour se surprendre dans la peau d'un autre, mais pour convertir ses contemporains. Les spectacles qu'il montera seront des traquenards. Nous étions, toi et moi, des artistes, lui, c'est un propagandiste. Il se déguise en comédien pour aller dans le peuple, au milieu du peuple, dire sa vérité au peuple.

ANTIGNAC. — Vous êtes communiste ?

LUCIEN, *éclatant de rire.* — Tu fais de l'obsession préfectorale. Non, ce garçon est catholique, d'action catholique.

ANTIGNAC. — Oh ! mais alors, Monsieur, je vous approuve, je vous approuve entièrement.

CLAUDE. — Tu vois bien, papa.

LUCIEN. — Ainsi, je donne mes secrets à qui veut bâtir une maison dans laquelle je ne voudrais pas vivre.

ANTIGNAC. — Avec mon expérience du drame social et des attentats quotidiens à la dignité de la personne humaine, je vous approuve, Monsieur, sans restriction !

CLAUDE. — J'en étais certaine, mon petit papa.

GASTON, *entrant.* — Patron, les positifs viennent d'arriver... (*A Laurent.*) La scène du rocher.

LAURENT. — Et tu peux les projeter tout de suite ?

GASTON. — Tout de suite !

LAURENT. — Patron, j'ai hâte de les voir. Car Ringel aussi est tellement inquiet...

LUCIEN. — Eh bien ! Allons-y. Passez prendre votre femme, la projection la distraira. Et vous, Claude, accompagnez-nous, vous allez voir un brouillon de film.

CLAUDE, *folle de joie.* — Papa ! Papa !...

ANTIGNAC. — Mais c'est impossible puisque nous devons partir.

LAURENT, *à Gaston.* — Ce sont seulement les scènes du rocher ? Alors, patron, la projection ne durera pas plus d'un quart d'heure.

LUCIEN. — Nous te ramènerons donc ta fille dans un quart d'heure. Allez tout préparer.

ANTIGNAC. — Il est déjà onze heures et demie.

LUCIEN. — Tous les jours depuis que nous vivons, en un instant précis de la journée, il a été pour nous onze heures et demie. On ne pense jamais avec assez de concentration à ce genre d'évidence. Allons-y. (*A Antignac.*) Et si tu pars sans elle, eh bien ! nous la garderons près de nous, ta fille, n'est-ce pas, Maryse, en souvenir de nos vingt ans, et de cette journée de nos vingt ans où, pendant une seconde, il fut aussi onze heures et demie. Mais qui d'entre nous se souvient encore de cette seconde, disparue comme disparaissent ces gouttes de pluie. Venez, Claude.

## SCÈNE VIII

ANTIGNAC, *après un silence, gêné.* — Et l'on ne peut même pas dire qu'il ait changé. Non, il n'a pas bougé. Mais le succès ! Le succès justifiée jusqu'à vos insuffisances, masque jusqu'à vos échecs, car c'était

un mauvais tragédien. Comme le succès peut être menteur. N'allez pas croire que je me plaigne. Je n'ai pas à me plaindre : je suis préfet. Mais en province ! Tandis que lui ! Bien sûr, c'est du cinéma ! Mais tout de même, il a réussi comme si moi, j'étais aujourd'hui préfet de police à Paris. En plus, il doit gagner beaucoup d'argent ?

MARYSE. — Je ne sais pas.

ANTIGNAC. — Pour avoir fait rouvrir tout le Splendid-Palace qui était fermé ! Vivre ici avec en plus votre personnel domestique privé ! Et cette façon depuis quinze jours de jeter l'argent par les fenêtres.

MARYSE. — Vous nous regardiez vivre depuis quinze jours ?

ANTIGNAC. — De loin ! Oh ! de très loin ! Depuis tant de temps, il s'est passé tant de choses. Ma femme, Georgette, est morte. Claude heureusement me reste : une belle petite nature, très affectueuse. Mais un jour elle se mariera et je vieillirai seul. Et vous-même ? Car je parle de moi ! je parle de moi ! Maryse, avez-vous été heureuse ?

MARYSE. — Je n'ai pas eu le temps de me poser la question.

ANTIGNAC. — Ah ! certains soirs de solitude et de mélancolie, quand on sent sa propre vie disparaître si vite, j'ai tant pensé à vous.

MARYSE. — C'est très gentil de votre part.

ANTIGNAC. — Et vous ? Avez-vous pensé à moi quelquefois ?

MARYSE. — J'ai une si mauvaise mémoire, mon pauvre Antignac.

ANTIGNAC. — Et lui ?

MARYSE. — Lucien est tellement absorbant... Il s'absorbe lui-même d'abord et il absorbe les autres. C'est un jet d'eau perpétuellement rejaillissant, se nourrissant de toutes les pluies et de toutes les eaux du ciel.

ANTIGNAC. — Un soir, à Paris, en garçon, sans rien dire, j'ai été vous applaudir. Quelle sale soirée ! Dans *Bérénice*. Croyez-moi ! J'en ai eu pour huit jours à me remettre de mon émotion. Il me semblait que c'était moi qui étais sur la scène avec vous. Je vous donnais la réplique comme autrefois, et vous pleuriez parce que nous devions nous quitter...

MARYSE. — La tragédie conduit toujours le spectateur à cette identification aux héros.

ANTIGNAC. — Ce n'est pas ce que je voulais dire...

MARYSE. — Ce qui compte, mon petit Jean... (*Elle s'arrête.*)

(*Un silence.*)

ANTIGNAC. — Et vous avez dit : « Mon petit Jean » comme autrefois. Ça me fait drôle maintenant que nous sommes vieux.

MARYSE. — Je ne suis pas vieille, Antignac. Je suis l'amour de Cazarilh et c'est un amour qui n'a pas d'âge.

ANTIGNAC. — Oui, je l'ai lu dans les journaux. Au début j'ai trouvé ça curieux, et puis j'ai pensé à autre chose. Une seule fois j'ai vraiment voulu vous revoir, c'est quand, avec tant de retard, j'ai appris, tout à fait par hasard, la mort de cet enfant...

MARYSE, *violente.* — Quel enfant ? Quelle mort ?

ANTIGNAC. — Comment, quel enfant ? Quelle mort ? Mais Maryse... Enfin, je ne suis pas fou...

MARYSE. — Qui d'autre qu'un fou oserait tenter de ressusciter les morts ? Laissez les morts avec les morts. Abandonnons ceux qui nous abandonnent. Je n'ai jamais eu d'enfant.

ANTIGNAC. — Mais Maryse ? Certes, je respecte la douleur qui vous égare...

MARYSE. — Quelle douleur ?

ANTIGNAC. — Mais cette douleur d'autrefois que j'imagine, quand l'enfant...

MARYSE. — Aucune douleur n'a bouleversé ma vie. Je n'ai d'ailleurs pas de passé, vous entendez, Antignac, ni d'avenir. Je ne sais même pas si j'ai un présent, si je suis vivante. Je ne suis vivante que dans le cœur et l'âme de Lucien. Je m'efforce seulement de ressembler à la merveilleuse image de femme qu'il voit quand il me regarde. Ni pluie ni soleil. Le jour n'a plus de couleur. Le temps ne bouge pas. Je vis immobile. Et c'est son regard qui me fait remuer et vivre. Voilà.

ANTIGNAC, *ahuri.* — Oh ! je comprends très bien...

MARYSE. — Certains jours, j'abandonne Lucien. Je le quitte. Je vais me cacher, m'enfouir dans d'autres vies, dans des existences bouleversées et bouleversantes où je rencontre un autre homme que j'aime ou que je trahis et qui m'aime et que j'abandonne, mais qui toujours lui ressemble. Je m'absente de moi-même pour me retrouver dans d'autres destins, mais toujours devant lui qui se ressemble et ne se ressemble plus, comme dans les songes. Alors, j'ai très peur et cette terreur, voilà ce que le public appelle mon talent. Et voilà pourquoi je ne peux jouer qu'avec lui. Mais le rideau baissé, quand l'héroïne, morte, se détache de moi, et que je m'éveille à nouveau devant lui, redevenu tout à fait lui-même, alors, avec quelle violence je me rejette dans ses bras retrouvés, encore tremblante de mon étrange escapade. Et vous voudriez que je ne choisisse pas mes rôles où je vais retrouver et oublier mes souffrances et mes joies. Lucien aussi joue, pour se reposer de lui-même chez ses grands amis, sanglants ou comiques. Si un jour il se surprend avare, tout de suite il joue Harpagon. En sortant de scène, alors il peut jeter la recette au premier mendiant qui passe. Et quand il étouffait Desdémone, je mourais, vous entendez, Antignac, je mourais d'amour. Une fois, après *la Danse de mort*, nous avons chanté, dansé, bu toute la nuit, comme les jeunes mariés d'un mariage d'amour. Si j'ai été heureuse grâce à Lucien ? Mais à y bien réfléchir, j'en serais fâchée. Ce bonheur serait je ne sais quel salaire. Je ne veux être ni payée, ni achetée, ni vendue. Non. Je ne suis ni heureuse ni malheureuse. Je suis amoureuse. (*Après un temps.*) Voilà *mon petit Jean.*

ANTIGNAC, *abasourdi.* — Oh ! Je comprends très bien... mais j'ai de la mémoire, moi. Et je ne passe pas l'éponge. Je ne passerai jamais l'éponge.

## SCÈNE IX

*Laurent entre, Cécile le suit.*

LAURENT. — Maryse, les rochers sont comme ça ! Une merveille, et cet idiot de Ringel qui tremblait !

MARYSE, *égarée.* — Qui tremblait ? Et pourquoi ?

LAURENT. — Il pense toujours qu'il loupe tout ! Or, c'est au poil ! Et ça nous raccourcit d'autant notre séjour dans ce charmant bled. Oh ! pardon, Monsieur le Préfet, de mes réserves sur les paysages de votre résidence.

ANTIGNAC. — Oh !... plus vite vous aurez terminé...

LAURENT, *près de Cécile.* — Mais avec cette pluie et ce ciel...

ANTIGNAC, *près de Maryse.* — Ce déjeuner est absurde.

MARYSE. — Il sera si vite passé.

## SCÈNE X

LUCIEN, *suivi de Claude, entre, regarde les deux couples, éclate de rire, puis dans une grande exaltation.* — Une merveille ! Une vraie merveille !

MARYSE, *inquiète.* — Oui, Laurent nous a dit...

LUCIEN. — Laurent ?

(*Nouveaux rires.*)

LAURENT. — ... Votre joie à la projection !

LUCIEN. — Mais non, la merveille, c'est vous, tous les quatre. Ou plus exactement vous, les deux couples... (*Un silence. Puis calmé.*) Je vous demande pardon... Une idée de mise en scène vient de me traverser l'esprit. Très curieuse mise en scène. Je la cherchais depuis très longtemps. Décidément, un homme obstiné obtient toujours, un jour ou l'autre, tout ce qu'il désire.

(*Claude entre, suivie de Gaston.*)

Oui, Maryse, la projection est excellente.

CLAUDE. — Et moi, papa, sais-tu ce que j'ai obtenu de M. Cazarilh ? Des essais, un espoir de contrat.

ANTIGNAC. — Mais c'est de l'extravagance pure ! Intervenez, Maryse.

MARYSE. — Dans le cinéma c'est précisément devant l'extravagance que l'on est impuissant.

CLAUDE. — Papa, mais je chavire de bonheur.

LUCIEN. — Je dois tourner à Rome dans deux mois, avec le droit de choisir ma deuxième interprète féminine...

ANTIGNAC. — J'interdis formellement à Claude...

LUCIEN. — D'apprendre si sur son visage, quand la lumière des projecteurs s'y pose, la fortune s'y pose avec ?

ANTIGNAC. — Ma fille parmi tous ces hommes...

LUCIEN. — De nos jours, quand une actrice a du talent, sa vie privée peut être très convenable...

ANTIGNAC. — Du talent ? Quel talent ?

CLAUDE. — Comment, quel talent ? Je croyais que tu m'aimais, papa.

LUCIEN, *à Gaston.* — Préparez tout pour les essais après déjeuner. Et demain, ma petite Claude, vous tournerez dans mon film une vraie scène, que je vais ajouter, et que l'on pourra couper si elle n'est pas bonne, ce qui m'étonnerait. (*A Pierre qui est entré.*) Pierre, vous servirez le déjeuner sur la terrasse, même s'il pleut !

CLAUDE, *embrassant son père indigné.* — Papa, le plus beau jour de ma vie !

ANTIGNAC. — Mais tout le monde divague dans cette maison !

PIERRE. — Même s'il pleut ?

LUCIEN. — Vous baisserez le store, voilà tout. (*Aux autres.*) Quand on contemple tout à coup sa jeunesse, il faut un grand paysage pour l'encadrer.

PIERRE. — Avec le paysage ! Entendu, Monsieur (*Il sort.*)

LUCIEN, *à Laurent et Cécile.* — Naturellement, tous les deux, vous êtes des nôtres.

MARYSE. — Et Lucien vous dira qu'il aime avant toute chose la solitude.

LUCIEN. — Ce qui est vrai. Mais j'ai parfois besoin de vingt personnes autour de moi pour me sentir vraiment seul ; Maryse, conduis Claude à la Régie, avec son père afin de calmer ses angoisses paternelles. Qu'on lui choisisse une chambre. Présente-la au maquilleur.

CLAUDE. — Oh ! papa, un maquilleur !

ANTIGNAC. — Et mes rendez-vous à la préfecture !

MARYSE. — Venez, Claude : je vous montre le chemin.

CLAUDE. — Viens, papa.

(*Ils sortent tous les trois.*)

GASTON. — Et Laurent, quand doit-il partir ? Ce soir ou demain matin ?

LUCIEN. — Mais je ne sais pas, moi. Qu'en pensez-vous, Juzet ?

LAURENT, *très gai.* — A vos ordres, patron.

LUCIEN. — Il me déplaît que cette pauvre Cécile reste ainsi seule, tous les soirs, avec sa mine de papier mâché...

CÉCILE. — Si Laurent doit retourner là-bas ce soir, je peux l'accompagner.

LUCIEN, *agacé.* — Sur le terrain ?

CÉCILE. — Ou rester ici comme il vous plaira. Je ne veux absolument pas être une cause de trouble.

GASTON. — Eh bien ! Laurent partira ce soir, c'est plus sage.

CÉCILE. — Et moi ?

LUCIEN. — Vous semblez si lasse. Ne croyez-vous pas que la sagesse voudrait que vous restiez ici, dans cet hôtel plus confortable que ce refuge de montagne.

CÉCILE. — Vous avez raison. Je resterai ici.

LAURENT. — Cécile s'habitue mal à cette vie tourbillonnante. Nous vivons à Paris dans deux petites pièces calmes, à Vaugirard, et tout à coup, pour elle, cette tornade...

LUCIEN. — Allez avec Gaston préparer les essais, que nous puissions déjeuner tranquilles.

GASTON. — Entendu, patron. (*A Laurent.*) Allez passe.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE XI

LUCIEN. — Pourquoi es-tu si pâle ?

CÉCILE. — Et vous, pourquoi êtes-vous si nerveux ?

(*Lucien l'attrape et l'embrasse.*)

Je me dégoûte, je me dégoûte, je me dégoûte. Tant pis si ce dégoût vous chagrine.

LUCIEN. — Mais si toutes les épouses montraient cette délicatesse la première fois qu'elles trompent leur mari, on reprendrait confiance dans la vertu des femmes, et alors avec quelle espérance on attendrait la prochaine conquête.

CÉCILE. — Je ne comprend pas votre obstination à me perdre...

LUCIEN. — Te perdre ?

CÉCILE. — Petite fille, j'avais rêvé aux jours, aux années où je serais une dame. Et voici la belle dame que je suis devenue : la femme de deux hommes...

LUCIEN. — Dis-moi, Cécile...

CÉCILE. — Qu'importe ce que je peux dire. Qui peut croire désormais mes paroles ?

LUCIEN. — Je sais que tu n'es pas menteuse.

CÉCILE. — Moi ? Je me promène dans cette maison comme un mensonge. Toutes mes paroles sont des mensonges ; et mes gestes sont pires.

LUCIEN. — Non. Tes remords ne sont pas des mensonges.

CÉCILE. — Mes gestes, mes regards, mes soupirs mentent. Ma tristesse qui ne peut dire sa cause devient elle-même un mensonge. Mes remords eux-mêmes sont peut-être des mensonges.

LUCIEN. — Parce que tu m'aimerais ?

CÉCILE. — Non, c'est mon mari que j'aime !

LUCIEN, *violent.* — On peut donc aimer son mari et le tromper ? Réponds. C'est une question, une simple question. On peut aimer son mari et le tromper ? Alors, pourquoi le tromper ? Oui, pourquoi tromper Laurent si tu l'aimes et si tu ne m'aimes pas ? Réponds !

CÉCILE. — C'est avec horreur que je pense à vous quand vous n'êtes pas là près de moi à m'affoler. Quelle envie de me perdre, de me punir de je ne sais quelle faiblesse m'a jetée dans vos bras comme on se jette du haut d'une falaise vers la mort ? Je me suis laissé emporter et je suis devenue celle qui, sans rien dire, retourne dans les bras de son mari avec l'expérience d'un autre homme. Je ne peux plus endurer le regard de Laurent.

LUCIEN. — Chère petite !

CÉCILE. — Comment Laurent n'a-t-il pas compris ? Vingt fois j'ai été sur le point de tout avouer...

LUCIEN. — Mais sois plus simple : tu n'as pas inventé l'adultère ! Tu n'es pas la plus menteuse de toutes les femmes. Allons, je vais te rassurer, crois-en ma vieille expérience ; tu oublieras.

CÉCILE. — Oublier ? Non Lucien, je ne pourrai pas oublier. Je ne pourrai plus jamais oublier : je vais avoir un enfant !

LUCIEN. — Un enfant de qui ? De lui ? De moi ?

CÉCILE, *très dure.* — Je ne sais pas.

LUCIEN. — Tu le sais et je t'obligerai bien à me dire la vérité.

CÉCILE. — C'est l'enfant d'une menteuse et qui appellera « papa » mon mari.

LUCIEN. — De qui est cet enfant ?

CÉCILE. — Depuis trois ans je suis mariée. Depuis trois mois je suis votre maîtresse. Et je suis enceinte de deux mois.

LUCIEN. — Tu as prévenu Laurent ?

CÉCILE. — Pas encore.

LUCIEN. — Je suis très ému, Cécile...

CÉCILE, *sur un certain ton.* — Mais c'est la moindre des choses, Lucien.

LUCIEN. — Bouleversé...

CÉCILE, *sur le même ton.* — Moi aussi, Lucien.

LUCIEN. — Que vas-tu faire ?

CÉCILE, *sincère.* — Que voulez-vous que je fasse ?

RIDEAU

# ACTE II

## SCÈNE I

*Même jour, dans l'après-midi.*

*Pierre, avec un plateau, vient de s'arrêter, regardant la terrasse. Gaston debout près de Cécile assise.*

PIERRE. — Oh ! elle n'est pas partie, non, croyez-moi, elle fait semblant de penser à autre chose, mais elle est toujours là et elle nous guette pour nous retomber dessus, la pluie.

GASTON. — Eh bien ! on s'en fout, mon vieux.

PIERRE. — Je sais ! Personne ne prend plus rien au sérieux. La mode en est passée. Mais on verra. Et rira bien qui rira le dernier (*Il sort.*)

GASTON, *d'une voix basse et passionnée.* — Enfin, comprends-tu ou ne comprends-tu pas ce qui se passe ?

CÉCILE, *lasse et indifférente.* — Que se passe-t-il donc ?

GASTON, *exaspéré, l'imitant.* — « Que se passe-t-il donc ? » Et pendant le déjeuner Madame jouait les rêveuses dolentes...

CÉCILE. — Je suis lasse.

GASTON. — Lasse, mais pas inquiète, non ?

CÉCILE. — En quoi mes inquiétudes pourraient-elles t'inquiéter ?

GASTON. — Ce sont pourtant les mêmes.

CÉCILE. — Crois-tu ?

GASTON. — Ne sommes-nous pas embarqués, Laurent, toi et moi, sur le même bateau ?

CÉCILE. — Quel bateau ?

GASTON. — Ou bien tu as tout compris et je ne t'apprendrai rien, ou bien tu n'as rien compris... puisque, avec toi, on peut s'attendre à tout..., ce qui est d'ailleurs un de tes charmes...

CÉCILE. — Gaston, déjà je t'écoute à peine, alors parle clairement si tu veux que je te comprenne...

GASTON. — Mais il faut que tu comprennes...

CÉCILE. — Alors dis en deux mots ce que tu as à me dire.

GASTON. — En deux mots ? Après tout, pourquoi pas ? Moi aussi, j'aime la franchise. Alors voici en deux mots : les manigances de la punaise virginale, tu les vois ou tu ne les vois pas, hein ?

CÉCILE, *ahurie.* — Quelles manigances ? Quelle punaise ?

GASTON. — Vois-tu ou ne vois-tu pas que l'héritière de la préfecture cherche à te soulever notre cher patron ?

CÉCILE, *affolée.* — A me soulever ?... et à me soulever qui ?

GASTON, *triomphant.* — Les œillades, les bouts d'essai, les projets de contrat, c'est du chinois pour toi ?

CÉCILE, *perdant pied.* — Mais en quoi veux-tu que toute cette histoire m'intéresse ?

GASTON. — Quoi ? Ah ! Pas de triche avec moi !

CÉCILE. — Mais, Gaston, je te jure... Non je ne te jure pas, mais oui, je peux te jurer que je ne te comprends pas...

GASTON. — Eh bien ! Je vais t'expliquer et tu comprendras très vite si tu tiens au respect des convenances.

CÉCILE, *très inquiète.* — Mais, Gaston, qui te permet d'imaginer..., d'insinuer... ?

GASTON. — Crois-tu que ce soit pour enrichir la compagnie de taxis que j'expédie toutes les nuits Laurent attendre le lever du soleil à soixante-quinze kilomètres d'ici ?

CÉCILE, *égarée.* — Mais alors pourquoi ?

GASTON. — Ma jolie, afin que notre cher patron te retrouve chaque nuit dans ta chambre.

CÉCILE. — Quelle horreur ! Comment as-tu pu imaginer, et comment pourrais-tu accepter que je sois la maît... ? (*Cécile ne peut dire le mot.*)

GASTON. — Je ne suis pas ton mari, je suis ton frère, ... et je ne me pose pas de questions. Tout ce que je veux, c'est sauver ma place.

CÉCILE. — Ta place ? Quelle place ?

GASTON. — Je ne crois pas plus à la vertu des femmes qu'au père Noël. Et je sais pourquoi Laurent et moi nous avons été engagés dans cette troupe illustre.

CÉCILE. — Laurent a été engagé parce qu'il est Laurent. C'est même par Laurent que j'ai connu M. Cazarilh...

GASTON. — En effet, c'est le soir même de la présentation, après que l'illustre Cazarilh eut regardé le bout de ton nez, que Laurent a été engagé. Remarquons en passant que le patron aime les entreprises difficiles, car vous aviez l'air très amoureux l'un de l'autre, Laurent et toi. Rien ne l'a découragé, et, toi, tu as mené ta barque de main de maître. « Mais pour leur coup d'essais, etc... » Aussi quand trois semaines plus tard tu as dit à ton amant...

CÉCILE, *essayant de retenir un cri de douleur.* — Ah !

GASTON. — ... que tu avais un petit frère en chômage, à son tour le petit frère a été engagé. Et le petit frère t'en est reconnaissant. Et c'est pourquoi il tire tout de suite la sonnette d'alarme. Et te prie de mettre cette jeune pucelle provinciale, sans plus attendre, à sa place. C'est-à-dire hors de la maison où elle cherche à s'installer. Tu comprends, fille de mon père et de ma mère ?

CÉCILE. — Voilà donc à quoi je ressemble...

GASTON. — Mais tu ressembles à une belle fille.

CÉCILE. — Et l'on peut croire que j'ai trahi Laurent pour le faire engager ?

GASTON. — N'est-ce pas nettement plus gentil que de l'avoir trahi en ne pensant qu'à toi et à ton plaisir, non ?

CÉCILE. — Et je croyais que Dieu seul savait. Mais si les méchants aussi me voient... et me voient ainsi ! Non, je ne ressemble pas à cette femme que tu regardes, non je ne suis pas la femme que les autres regardent et que les autres croient comprendre... Va chercher Lucien tout de suite.

GASTON. — Lucien ? Tu ne vas pas raconter au patron que je suis au courant de ses « fredaines » ?

CÉCILE. — D'abord je veux qu'il te chasse ! Je veux que Laurent démissionne !

GASTON. — Et toi, tu resterais toute seule dans la bonne place !

CÉCILE. — Ainsi je suis jugée ! Ainsi la punition commence, car ce sont les méchants qui sont les policiers de Dieu sur la terre.

## SCÈNE II

*Entrent Antignac et Claude, maquillée pour le cinéma.*

GASTON. — Boucle-la. Voici le père, les autres vont suivre. Monsieur le Préfet, il semble que les essais de mademoiselle votre fille soient tout à fait remarquables ?

ANTIGNAC. — Sont-ils terminés ?

GASTON. — Je l'espère.

ANTIGNAC. — Alors ne pourrait-elle pas enlever toute cette graisse de couleur dont elle s'est barbouillée juste au-dessus du cou ?

CLAUDE, *à son père.* — Mais à mon âge ne t'es-tu jamais maquillé, mon petit papa ?

CÉCILE, *à Gaston.* — Et tu prétends que Lucien courtise cette jeune fille ?

CLAUDE, *continuant avec son père.* — Réfléchis. Ma chance est aussi ta chance ! Quand je vivrai à Rome, tu pourras recevoir à la préfecture toutes tes petites amies sans essayer de te cacher avec cette maladresse qui me fait chaque fois éclater de rire !

ANTIGNAC. — Quoi ? Quoi ? Mais ma fille, tu me parles avec la vulgarité d'un camarade de régiment !

CÉCILE, *à Gaston, mais pour elle-même.* — La fille de son ami !

(*Cazarilh entre, suivi de Laurent, bientôt suivi de Maryse.*)

LUCIEN. — Cette génération est admirable.

ANTIGNAC. — Voilà ce que je pense, mais à l'envers ! Et user mes dernières années à essayer d'organiser la vie d'un pays pour que ce soit une jeunesse comme celle-ci qui s'y étale plus tard, quand nous n'y serons plus, c'est désespérant ! Regarder l'arrivée et la tête de ceux qui vont nous remplacer, voir débarquer cette génération pour laquelle on a sacrifié sa vie et qui, tout de suite, se croit chez elle...

MARYSE. — Lucien, Cécile s'étouffe dans des sanglots !

LAURENT. — Oh ! Laissez-la pleurer, Maryse. Ce n'est rien !

MARYSE. — Comment rien ! Elle est couverte de larmes.

LAURENT. — De merveilleuses larmes, Maryse ! Ces larmes vous disent mon bonheur ! Ah ! patron, si vous saviez comme je suis heureux, fier, joyeux.

CÉCILE, *se dressant en larmes.* — Je te supplie de te taire, Laurent.

LAURENT. — Mon amour ! Elle pleure parce qu'elle est nerveuse. Et elle est nerveuse parce que... Ah ! patron, patron, c'est bouleversant comme une aurore, Maryse, comme l'apparition du soleil après une nuit d'attente.

CÉCILE. — Tais-toi, Laurent.

LAURENT. — Non, ma chérie, c'est notre avenir qui éclate. Maryse, je suis fou de joie. (*Il l'embrasse.*) Patron, Cécile attend un petit enfant !

CLAUDE, *à son père.* — Eh bien ! tu vois, papa, que c'est un milieu comme les autres.

LUCIEN. — Tous mes compliments, Cécile. (*A Laurent.*) Depuis quand connaissez-vous cette grande nouvelle ?

LAURENT. — Je n'aurai pas gardé longtemps le secret : depuis une demi-heure.

GASTON, *à Cécile.* — Comme c'est malin ces petits mystères entre nous.

LAURENT. — Ah ! ma joie, patron.

MARYSE, *à Cécile.* — Alors pourquoi ces gros sanglots ?

CÉCILE. — Je ne sais pas, Madame.

MARYSE. — N'êtes-vous pas heureuse de cette naissance ?

CÉCILE. — Elle me dépasse tellement ! C'est tellement au-dessus de mon bonheur et de mon malheur.

MARYSE. — De votre malheur ?

LAURENT, *à Lucien.* — Naturellement, nous vous demandons d'être avec Maryse le parrain et la marraine de notre premier enfant.

LUCIEN. — De son premier enfant ! Il est fantastique ! Il en veut déjà d'autres !

CÉCILE. — Laurent...

MARYSE. — Je n'aime pas ton agitation, Lucien.

LUCIEN. — C'est la journée qui est agitée. Moi, je suis très calme.

CÉCILE. — Pourquoi veux-tu déjà baptiser un enfant si loin de naître ?

CLAUDE, *à son père.* — Je suis passionnée ; pas toi ?

LAURENT. — Ce petit visage où je te chercherai, où tu me chercheras, ne sachant plus si c'est toi ou si c'est moi que tu aimes ou que j'aime. Cet enfant qui rira avec ma voix, qui chantera avec la tienne. Qui aura mes yeux avec ton regard...

LUCIEN. — Laurent, à la rentrée, c'est vous qui mettrez en scène le « Saint-Genest ».

LAURENT, *dont la joie augmente encore.* — Moi ? votre metteur en scène à tous les deux ?

LUCIEN. — Oui, la mise en scène de « Saint-Genest », voilà le cadeau du parrain et de la marraine.

CLAUDE. — Le « Saint-Genest » (*A son père.*) Et j'ai déjà eu le livre entre les mains. Elle est vraiment inoubliable ma vie depuis ce matin.

CÉCILE. — Je ne veux pas. Laurent, je te l'interdis !

LAURENT. — Et pourquoi ?

MARYSE. — Oui pourquoi ? N'est-il pas bon qu'une

tragédie chrétienne soit mise en scène par un croyant comme Laurent ?

GASTON. — Patron, Laurent en rêvait de cette mise en scène.

CÉCILE. — Non, non.

LUCIEN. — Ma petite Cécile, soyez sans inquiétude : n'allez pas croire que j'en oublie votre futur enfant. Il aura aussi son cadeau : je lui offrirai le jour de sa naissance mon grand crucifix de Séville.

LAURENT. — Patron, c'était le souvenir auquel vous teniez le plus, m'avez-vous dit, le jour même où vous m'avez engagé.

MARYSE. — Quelle étrange idée, Lucien !

LUCIEN. — Je donnerai ce crucifix à votre enfant, Cécile, si cet enfant est un garçon.

ANTIGNAC. — Pourquoi seulement si c'est un garçon ?

LUCIEN. — Parce que c'est le crucifix de Don Juan.

ANTIGNAC. — Tu posséderais le crucifix de Don Juan ? Toi ?

LAURENT. — Un énorme objet espagnol du XVIe siècle qui orne le bureau de travail du patron à Paris. Un crucifix de la taille d'un homme.

ANTIGNAC. — Oui, oui... je vois cela d'ici. Un bel objet, comme vous dites, mais à l'usage du cinéma, inventé par d'astucieux antiquaires... car j'imagine mal Don Juan à genoux en prières devant un crucifix... grandeur humaine !

MARYSE. — Pourquoi ?

LAURENT. — Espérons que Don Juan a prié, car s'il a prié, Dieu lui aura pardonné.

LUCIEN, *violent.* — Puisque vous semblez si bien renseigné, pourriez-vous me dire si Don Juan a pardonné à Dieu ?

ANTIGNAC. — T'en as de bonnes, toi. Qu'aurait-il eu à reprocher au Seigneur ? La vie de Don Juan n'est certes pas morale, mais à vivre, elle ne doit pas être tellement désagréable.

LUCIEN, *après un silence pénible.* — Crois-tu que Don Juan soit le godelureau joyeux que les cocus imaginent ?

ANTIGNAC, *avec sa montre.* — Oh ! Plus de quatre heures !

LUCIEN. — Eh bien ! laisse-nous, j'ai encore besoin de Claude.

CÉCILE, *à Laurent.* — Et toi, crois-tu que Dieu ait pardonné à Don Juan ?

LAURENT. — Dieu offre toujours son pardon...

MARYSE. — Naturellement, ma petite fille, vous ne croyez tout de même pas à l'Enfer ?

LUCIEN. — Pourtant l'Enfer existe !

ANTIGNAC. — Tu y as vécu ?

LUCIEN. — Et j'en connais même la porte d'entrée : elle s'appelle l'espoir.

ANTIGNAC. — L'espoir ? C'est très curieux ; mais je dois absolument filer.

LUCIEN. — Sans l'espoir, les damnés vivraient comme des huîtres au fond de l'eau qui ne s'étonnent pas de vivre comme des huîtres au fond de l'eau, sans bras et sans jambes pour courir.

ANTIGNAC. — Célèbre comme tu l'es, en plus tu ne serais pas heureux ? (*Il regarde sa montre.*) C'est un désastre, le Député-Maire va commencer à m'attendre dans un quart d'heure... Préfet, j'ai des obligations de préfet...

CLAUDE. — Mon petit papa chéri, j'ai su ce matin venir ici toute seule, je saurai ce soir rentrer toute seule.

LUCIEN. — Et si tu le désires, Maryse la raccompagnera.

ANTIGNAC. — Eh bien ! je vous la confie, Maryse. A la guerre comme à la guerre. (*A tous.*) Avec mes salutations. (*A Claude.*) Et toi, je t'attends pour le dîner.

LUCIEN, *à Claude.* — Encore trois plans et je vous libère.

CLAUDE. — Oh ! mais dix, vingt, trente... Faites de moi ce que vous voulez...

LUCIEN, *à Laurent qui sortait avec Cécile.* — Soit. Que Cécile aille se reposer. (*Elle sortira.*) Mais vous, Laurent, restez. J'ai besoin de vous. (*A Maryse.*) J'ai certainement apporté ici mes notes de mise en scène du « Saint-Genest ». Soit gentille de me les rechercher. (*Elle sortira.*)

(*A Gaston.*) Accompagnez Laurent et mettez à jour le nouveau plan de travail en tenant compte des retards.

LAURENT. — En une demi-heure ce sera bâclé, patron.

LUCIEN. — Avec des graphiques soignés.

GASTON, *à Laurent.* — Passe. Compris, patron.

(*Ils sortent. Les deux autres restent seuls.*)

## SCÈNE III

CLAUDE. — Votre entourage est dressé ! Un véritable numéro d'animaux apprivoisés sous le fouet du dompteur !

LUCIEN. — Craignez que je ne vous fasse fouetter, vous aussi, comme une petite fille mal élevée. (*Il se calme.*) Une petite fille dont je pourrais décrire jusqu'au bout toute la vie dénuée de sens...

CLAUDE. — Dénuée de sens ? Dans quelle tragédie avez-vous appris à jouer avec cette cruauté le rôle de tireur d'horoscope, de fakir, de devin... ?

LUCIEN. — Je ne devine pas, Claude : je me souviens. A mon âge, se souvenir c'est ce que vous appelez : dire la bonne aventure. Avec une très bonne mémoire, on tire très bien les horoscopes.

CLAUDE. — Et quel est mon horoscope ? Vous m'offrirez ce contrat ? Je tremble et je vous remercie de me faire trembler. Je découvre avec une violence qui me coupe le souffle que je désire ce contrat, surtout pour le payer le prix que vous avez fixé.

LUCIEN. — Mais je n'ai rien demandé.

CLAUDE. — Moi, je demande.

LUCIEN. — Eh bien ! quand on aime la précision, avec vous, on est servi.

CLAUDE. — Je n'écoute plus vos paroles. Je me fie maintenant à mon instinct. Dès que vous avez su mon nom, votre regard m'a attrapée, ne m'a plus lâchée. La tête m'en tourne !

LUCIEN. — Et si votre père apprend cette belle aventure ?

CLAUDE. — Lucien Cazarilh redouterait la colère d'un préfet de province ?

LUCIEN. — Et le chagrin de votre père, vous ne le redoutez pas ?

CLAUDE. — Beaucoup moins que le mien.

LUCIEN, *se moquant.* — Car vous m'aimez déjà ?

CLAUDE. — Je suis emportée par un sentiment beaucoup plus sérieux. C'est avec ma joie de vivre dans la gloire et l'argent que je vous aime ; cette joie, c'est mon amour. Et si je suis déjà amoureuse de vous, c'est que je suis déjà heureuse.

LUCIEN. — Mais votre père vous adore. Le malheureux ne s'en remettra jamais. Il sombrera dans une mélancolie très pernicieuse.

CLAUDE. — Je le consolerai quand je serai célèbre. Je suis orgueilleuse de vous, Lucien, ne me faites plus attendre.

LUCIEN. — Non. Ne m'offrez pas vos lèvres. Elles sont trop barbouillées.

CLAUDE, *se jetant contre lui.* — Oui, je le sens, j'ai un masque sur la figure. Et ce n'est pas seulement le masque du maquillage. C'est mon visage de petite fille. Otez-le. Otez-le ! Depuis si longtemps je rêve de me sentir libre, près d'un homme puissant qui m'offre le bonheur...

(*Entre Maryse. De saisissement elle laisse derrière elle la porte ouverte.*)

LUCIEN, *l'apercevant.* — Entre, Maryse. Nous répétons... Alors, ma petite Claude, recommençons. Vous avez bien compris ?

MARYSE. — Je suis désolée, Lucien, mais je te demande de remettre à plus tard cette répétition.

LUCIEN, *à Claude.* — Allez retrouver mes assistants. Expliquez-leur que nous venons de voir ensemble. Qu'ils préparent les lumières et je vous rejoins dans vingt minutes, le temps de me maquiller.

MARYSE *ne peut retenir son étonnement.* — Tu veux te maquiller pour un essai ?

LUCIEN. — En attendant, qu'ils prennent les gros plans de la scène que vous avez tournée après déjeuner. Bougez le moins possible. Pour être très pathétique devant la camera, ne pensez à rien. L'histoire s'accroche beaucoup mieux sur un visage disponible.

CLAUDE. — Merci de vos conseils, merci de tout Je vous attends...

LUCIEN. — Et Maryse vous reconduira chez votre père, ce soir, après le travail.

CLAUDE, *saluant.* — Madame. (*Elle sort.*)

## SCÈNE IV

MARYSE. — Quelle scène répétiez-vous ?

LUCIEN. — Tu t'intéresses tout à coup au cinéma ?

MARYSE. — Et toi, tu prends la peine de répéter pour cette petite dinde ?

LUCIEN. — Pourquoi « petite dinde » ?

MARYSE. — Qu'a-t-elle de si exceptionnel ?

LUCIEN. — Au moins d'être la fille de notre cher et vieil Antignac.

MARYSE. — Quelle est cette passion subite pour Antignac ? Ne l'avais-tu pas oublié comme je l'avais oublié moi-même ?

LUCIEN. — Peut-on appeler « oubli » ce soin que nous prenions de toujours éviter son nom, son souvenir... (*Et faussement très détendu.*) Comment l'as-tu retrouvé ?

MARYSE. — Terne et bien vieilli.

LUCIEN. — Tu te souvenais donc d'un homme jeune et brillant ?

MARYSE. — Lucien !

LUCIEN. — Moi, je l'ai reconnu comme on reçoit un coup de poing en plein visage.

MARYSE. — Et pourquoi ?

LUCIEN, *en retrait.* — Un « coup de vieux » de vingt ans qui vous arrive la main tendue..., cette main tendue fait mal.

MARYSE. — Et tu veux garder près de toi sa fille ? Mais un seul être en ce monde peut te vieillir, Claude précisément ! Car devant elle, toujours tu auras l'âge de son père. Pour ton repos, qui est mon repos, réexpédie-la dans sa préfecture et n'en parlons plus. D'autant plus que ses essais sont très mauvais, m'a dit Gaston.

LUCIEN. — Gaston t'a parlé de ses essais ?

MARYSE, *gênée.* — Par hasard.

LUCIEN. — Et Laurent, que t'en a-t-il dit ?

MARYSE. — Laurent ? Rien.

LUCIEN. — Et Cécile ?

MARYSE, *qui comprend son imprudence de langage.* — Cécile ? Pourquoi Cécile m'en eût-elle parlé ?

LUCIEN. — Et pourquoi ne t'en eût-elle pas parlé ?

MARYSE. — Soyons prudents, mon chéri. Nous vivons pour notre amour. C'est notre seule fortune, notre seule puissance, notre seul bonheur. Sans lui, ma vie qui est si claire me serait incompréhensible. Si je ne la vivais pas près de toi...

LUCIEN. — Oui...

MARYSE. — ... sans toi, plus rien n'a de sens, même le théâtre. Tu m'éclaires les choses et tu sais faire la nuit aussi, sur ce que je ne dois pas voir. Quand tu veux que je ferme les yeux, je ferme les yeux. Si tu m'appelles, je viens, et si tu te tais, j'attends. Jamais nous n'avons commenté, discuté, expliqué notre amour. Ne commençons pas. Il y a tant de coins et de recoins dans nos sentiments — terribles si on les regarde fixement. N'expliquons rien. Mais je te dis simplement et je te répète : pour ton bonheur, pas Claude !

LUCIEN. — Pas Claude ? Mais les autres si je le désire ? Toutes les autres ?

MARYSE. — Lucien, tu me parles comme on renverse une soupière un jour d'ivrognerie.

LUCIEN. — Pas du tout. Je t'ai seulement demandé si je comprenais bien, et si, contre Claude, tu m'offrais toutes les autres femmes.

MARYSE. — Lucien, j'ai peur.

LUCIEN. — Peur de quoi ?

MARYSE. — Je te sens comme une bête effrayée qui ne bouge pas et qui va bondir.

LUCIEN. — Pourquoi les autres et pas Claude ? D'abord quelles autres ?

MARYSE. — Lucien, pense seulement que tu m'aimes, et moi seule.

LUCIEN. — Oui, je t'aime, et encore beaucoup plus que tu ne le sauras jamais.

MARYSE, *se laissant aller après cet aveu de Lucien.* — Alors, que m'importe ce bourdonnement lointain où remuent les noms d'Huguette, de Micheline, d'Isabelle, aujourd'hui de Cécile...

LUCIEN, *ahuri.* — Huguette ? Micheline ? Isabelle ? Et aujourd'hui Cécile ? Tu savais donc ?

MARYSE. — Tu vois que mon amour est sans jalousie. Tu étais heureux, alors j'étais heureuse.

LUCIEN. — Et tu te taisais ?

MARYSE. — Elles pesaient si peu dans ma vie, ces vagues jeunes femmes tellement loin de nous deux.

LUCIEN. — Si peu ? Et si loin ? Mais pas Claude qui ferait le poids — et qui, elle, serait *près de nous*.

MARYSE, *perdant pied.* — Pourquoi *près de nous ?*

LUCIEN. — Pour cette raison que tu as été la maîtresse d'Antignac, n'est-ce pas ?

MARYSE. — Lucien, qu'as-tu osé dire ?

LUCIEN. — Alors pour quelle autre raison, si tu n'as pas été la maîtresse d'Antignac ?

MARYSE. — J'entends le bruit de tes paroles, mais je ne les comprends pas. Lucien, ne nous laissons pas emporter par des mots qui n'ont pas de sens.

LUCIEN. — Non, je parlerai, je dirai ce que je sais depuis des années. Ce que j'essaie de ne pas croire depuis des années. Et par la faute de Claude voici que les mots ont été dits devant toi. Entre nous deux ils rebondiront désormais jusqu'à la fin de notre vie, ces mots : tu as été la maîtresse d'Antignac.

MARYSE. — Mais tu rêves, tu déraisonnes, tu inventes... Tu as tout inventé...

LUCIEN. — Oui, j'ai inventé la vérité.

MARYSE. — Tu l'imagines... Quelle preuve as-tu ?

LUCIEN. — De ta malheureuse aventure ?

MARYSE. — Tu n'as pas le droit de dire ces mots-là. Mon pauvre amour, comment t'es-tu laissé aller à souffrir si bêtement, depuis tant d'années, sans parler..., sans un mot qui ait pu me laisser croire... Je t'aurais expliqué, je t'aurais calmé, je t'aurais convaincu.

LUCIEN. — De quoi ?

MARYSE, *perdue.* — De ton erreur...

LUCIEN. — Malgré toutes tes paroles qui, depuis vingt ans, témoignent !

MARYSE. — Alors : je ne t'aime pas ? Alors, je ne t'ai jamais aimé ?

LUCIEN. — Mais c'est jusqu'à ton amour qui témoignait ! En ce moment encore tu témoignes. Si tu pouvais te regarder avec mes yeux ! Ma pauvre chérie, comme tu te défends mal !

MARYSE. — Je me défends mal parce que je n'ai pas à me défendre !

LUCIEN. — Certes non, car, depuis vingt ans, c'est moi qui te défends !

MARYSE. — Tu me défends ? Contre qui ? Contre quoi ?

LUCIEN, *interrogeant.* — Vos amours commencèrent...

MARYSE. — Mais il n'y eut pas d'amour...

LUCIEN. — Pendant ma première tournée, n'est-ce pas ? Lorsque je te laissai seule à Paris.

MARYSE. — Je ne me souviens pas. Je te jure, Lucien, que je ne me souviens de rien.

LUCIEN. — Et moi, je me souviens de tout ce que je n'ai pas su, de ce que je n'ai pas appris, mais compris, tandis que dans ta détresse tu t'efforçais de perdre la mémoire... Tout ce que tu croyais rejeter dans l'oubli m'entrait dans la tête comme des pointes.

MARYSE. — Qu'est-tu allé imaginer ? C'est seulement par indifférence de tout ce qui n'était pas toi que j'ai perdu la mémoire. Pourquoi me souviendrais-je de ce qui n'est pas toi ? De qui que ce soit qui n'est pas toi ?

LUCIEN. — Alors Claude venait juste de naître. Il était notre ami, jeune marié, lui aussi !

MARYSE. — Mais je ne sais plus...

LUCIEN. — Je revis sans arrêt, en tournant sans cesse comme dans je ne sais quel labyrinthe dont je ne peux pas sortir, ton premier abandon, ta première nuit avec lui.

MARYSE. — Il n'y eut pas de première nuit... (*Un silence.*) Ce fut atroce.

(*Un grand silence.*)

LUCIEN. — Et voilà donc cet aveu attendu depuis vingt ans ! Comment avais-tu pu espérer me cacher une journée de ta vie ? Un oubli de ton cœur ?

MARYSE. — Et toi, comment as-tu pu attendre tant d'années pour accabler la pauvre enfant que j'ai été durant quelques mois.

LUCIEN. — Quelques mois ?

MARYSE. — Je ne sais plus. Je ne sais plus qu'une chose, une seule, j'avais vingt ans et je t'aime.

LUCIEN. — Mais je ne t'accable pas. Dans notre silence, je souffrais pour toi, avec toi.

MARYSE. — Et moi, je voulais effacer, effacer, effacer, mourir et renaître et je suppliais jusqu'à Dieu de ne pas t'apprendre ce malheur plus tard, dans notre éternité.

LUCIEN. — L'enfant qui est mort, notre enfant, c'était le sien ?

MARYSE. — Peut-être.

LUCIEN. — Donc, tout ce que j'ai inventé était vrai ?

MARYSE. — Oui !

LUCIEN. — Et tu l'as revu après, Antignac ?

MARYSE. — Jamais.

LUCIEN. — Et depuis ces derniers quinze jours... Et quand ce matin je vous ai laissés seuls, exprès ?

MARYSE. — Exprès ? Ce matin... quand je l'ai revu ? Mais je ne me souvenais de rien. Et encore maintenant, je ne me souviens de rien, c'est toi qui inventes toute cette histoire, Lucien nous jouons la comédie, je vais me réveiller le rideau baissé dans tes bras, comme tous les autres soirs, tremblante dans tes bras...

LUCIEN. — Hélas ! nous vivons en ce moment notre vie de tous les jours. Celle que l'on quitte en s'endormant et que l'on retrouve toujours à l'affût, à l'entrée de toutes nos insommies, à chacun de nos réveils.

MARYSE. — Je m'étais arraché la mémoire de ces moments-là comme on se coupe un doigt, comme on se coupe un bras.

LUCIEN. — Les mutilés souffrent encore dans cette chair qu'ils ont perdue. Près de leur corps l'espace vide est là, autour d'eux, qui souffre... et c'est dans ce vide, dans ta fuite que j'ai découvert ta trahison. Combien de temps votre sale histoire a-t-elle duré ?

MARYSE. — Cinq mois !

LUCIEN. — Cinq mois ? Moi qui croyais m'être laissé trop emporté par mon imagination...

MARYSE. — Et j'ai traîné ces cinq mois, derrière notre avenir, avec quelle détresse ! Ah ! comme j'ai eu hâte de vieillir, de changer d'âme, de changer de corps, de m'éloigner...

LUCIEN. — Il a su que tu l'aimais ?

MARYSE. — Il a pu le croire.

LUCIEN. — Ce fut naturellement ta seule aventure ?

MARYSE. — Quelqu'un d'autre que moi l'a vécue. Je la regarde comme dans un miroir où l'on ne se reconnaît pas.

LUCIEN, *le visage à la fenêtre où le ciel s'assombrit.* — Maryse, j'appelle toutes les étoiles du ciel à mon secours, car ma vie sur cette terre est manquée. Voilà. J'ai été un petit garçon. On m'a offert le monde, le vaste monde. J'ai rencontré une femme. Elle m'a brisé.

MARYSE. — Lucien, ne me donne pas le regret d'avoir résisté à l'envie de mourir.

LUCIEN. — Et quand, moi-même, j'eus tout deviné, tout appris, tout su, n'ai-je pas accepté de vivre, moi aussi ? Ma pauvre femme, ma pauvre Maryse.

MARYSE. — Comme elle t'a aimé, cette malheureuse gosse que j'ai été, ahurie de chagrin près de toi, qui alors ne voyais rien et qui n'entendais pas, dans le silence qui nous séparait, mon appel au secours... Un cri déchirant vers toi qui n'entendais rien.

LUCIEN. — Quand j'ai deviné, compris, tout, jusqu'à ton chagrin, me fut intolérable... Je voulais te consoler... Te prendre dans mes bras et t'avouer que je savais...

MARYSE. — Tu vivais donc avec moi dans mon cauchemar ? Et maintenant nous allons oublier ensemble, ce morceau de passé, qui n'arrivait pas à se calmer...

LUCIEN, *il y a une photo de Cazarilh sur la table. Il la prend. En allumant la lampe.* — Tu vois, il y a des instants qui nous immobilisent. Le hasard d'une photographie prise un jour dont je ne me souviens pas, m'a ici jeté hors du temps. Je reste, enfermé dans ce cadre, cet homme qui a été attrapé par la photo. Par toi j'ai été ainsi attrapé, immobilisé, jeté hors du temps, arrêté à une certaine heure de ma vie, dont je ne parviens plus, comme dans un cauchemar à me dépêtrer.

MARYSE. — Lucien, je te jure...

LUCIEN. — Ah ! j'allais oublier ! Oui, vite, vite un petit serment ! Allons, offre-moi un petit mensonge. Si tu savais comme je les aime, comme je les déguste et comme ils me reposent, tous les mensonges des femmes. Depuis vingt ans, Maryse, j'écoute les femmes mentir pour te chercher et te découvrir des excuses. Et comme vous mentez bien toutes, même sans ouvrir la bouche. Oui, j'en suis venu à aimer les mensonges, parce que tu fus menteuse et, pour te pardonner, j'ai eu besoin de croire à la fatalité du mensonge des femmes...

MARYSE. — J'avais honte, j'ai été lâche, et d'autant plus lâche que j'avais plus honte... Et j'ai fait un paquet, un aussi petit paquet que possible de toute cette horreur pour la jeter loin de moi...

LUCIEN. — Mais il t'a collé aux mains ce ramassis de saletés... Et moi, depuis vingt ans, je cherche à te comprendre dans l'égarement des autres femmes. Naturellement je me suis éloigné des professionnelles de l'adultère, des mal mariées, des inquiètes, des petites têtes folles. Mais quand une jeune femme aimant son mari passait près de moi, alors chaque fois que je l'ai pu, ma patte s'est abattue sur elle, sur eux, et je me suis regardé saisir cette femme comme si c'était lui, avec toi dans ses bras. Et je l'écoutais ensuite, mentir à son mari, dans un vertige qui me renvoyait buter sur ton immobile trahison, toutes, Huguette, Isabelle, Micheline, Cécile, je les ai regardées tomber sur mon lit en ne pensant qu'à toi, la petite fille de vingt ans qui fut perfide. Je les ai regardées vivre avec moi, l'amant, en ne pensant qu'à toi. Oh ! leur adorable détresse du premier soir — et avec quel soin je les fuyais juste avant qu'elles n'apprivoisent leurs remords. Aussi quelquefois ai-je dû les fuir très vite...

MARYSE. — Mais après, as-tu songé à leur avenir, à elles ? Aujourd'hui, penses-tu à l'avenir de Cécile ?

LUCIEN. — J'y penserai dès que je pourrai ne plus penser à ce que fut ton avenir, à toi, après le premier soir, il y a vingt ans. Oui, j'en suis arrivé à n'aimer que le premier mensonge, le premier remords, la première surprise et même à regretter de ne pas avoir été ton premier amant, ton amant, celui avec lequel tu m'as trompé...

MARYSE. — Alors, Claude, Claude, c'est pour te venger ?

LUCIEN. — Oui.

MARYSE. — C'est indigne.

LUCIEN. — J'ai tué beaucoup de démons qui empoisonnaient ma vie, et d'abord celui de la dignité.

MARYSE. — Et l'enfant ? L'enfant de Cécile ?

LUCIEN. — Et notre enfant ? Maryse, notre enfant qui n'était pas le mien. Allons, mens, mens comme la petite Cécile à son cher Laurent.

MARYSE. — Mais qui te donne le droit d'être si méchant ?

LUCIEN. — Toute ma souffance.

(*Dans la porte restée ouverte apparaît Cécile.*)

MARYSE. — Cécile !

LUCIEN, *se retournant.* — D'où sortez-vous ?

CÉCILE. — La porte était ouverte.

LUCIEN. — Depuis quand êtes-vous là ?

CÉCILE. — Depuis que vous parlez.

MARYSE. — Mais vous n'avez pas entendu ? Vous n'avez pas tout entendu...

CÉCILE. — Oui, je crois. Je crois même être la seule de nous trois à avoir vraiment tout entendu.

MARYSE. — Lucien ! La pauvre petite !

RIDEAU.

# DEUXIÈME PARTIE

# ACTE III

*Quatre jours plus tard dans la campagne. Une sorte de P. C. de cinéma, avec parasols, fauteuils et tables de camping sur une hauteur d'où l'on domine un vaste paysage.*

## SCÈNE I

*Après-midi. Soleil.*

GASTON, *avec des jumelles, regardant au loin.* — Ce ne doit pourtant pas être bien malin de se balancer à la commande avec un camion, dans un ravin, par-dessus un pont.

PIERRE, *qui écoute.* — Vous voulez dire qu'il ne sait pas se foutre dans le trou ? Oui, j'ai dit « foutre ». Les relations de cinéma, ça dégrade, ça dégrade vers le bas. (*Il sort.*)

GASTON, *aux jumelles.* — Allez ! encore loupé ! Quel cornichon ! Eh bien ! Nous y sommes vissés pour des semaines dans ce paysage enchanteur !

## SCÈNE II

*Entrent en trombe, émergeant du raidillon, Claude maquillée, Antignac, Lucien, le journaliste bloc en main et les deux photographes qui photographient sans cesse.*

CLAUDE, *prenant des poses au milieu des flashs.* — Et ainsi ? Merci.

GASTON, *à Lucien.* — Toujours en panne avec leur camion.

CLAUDE, *de loin, à son père.* — Papa, je tourbillonne de joie.

ANTIGNAC, *retenant Lucien.* — Ça ne peut plus durer ainsi. Je dois te parler en tête à tête.

LUCIEN. — Tu as des ennuis ?

PIERRE, *qui revient.* — Eh bien ! Moi, je n'aime pas Monsieur avec des cheveux qui ne sont pas les siens. Ah ! Dans Néron ! Dans Auguste ! Dans Polyeucte !

LUCIEN. — Pierre, tais-toi et apporte le whisky.

PIERRE. — Apporte ! Apporte ! Même Monsieur me tutoie ! Ah ! mais alors, si tout fout le camp ! Dans ces conditions, j'apporte... Pourquoi n'apporterais-je point ? (*Il sort.*)

(*Les photographes photographient.*)

LUCIEN, *à Antignac.* — Ce brave Pierre souffre. A lui seul, il voudrait maintenir immobile toute une génération qui s'ébroue, un siècle qui explose. Bien sûr, l'explosion il ne la sent que dans des parcelles de tous petits détails, mais une toute petite boussole indique quand même le nord.

ANTIGNAC, *qui sent que Lucien veut parler d'autre chose.* — Je ne te dis pas le contraire, d'autant plus que moi, je suis en train de le perdre, le nord.

LUCIEN. — Ah ! c'est vrai ! J'oubliais tes ennuis. Laurent, faites visiter nos installations à ces Messieurs et vous, Claude, accrochez-vous au paysage devant les photographes.

CLAUDE. — Oh ! Pour m'y accrocher, je m'y accrocherai ! Tu penses, papa ! Des photographes de *Match* !

LE JOURNALISTE. — Et correspondants de *Life !*

CLAUDE. — Oh ! *Life !*

GASTON. — Passez, Messieurs.

(*Derniers flashs.*)

## SCÈNE III

LUCIEN. — Alors, tu as des ennuis à la préfecture ?

ANTIGNAC. — Mais non ! Mais non !

LUCIEN. — Les ouvriers de ton département sont bien sages ?

ANTIGNAC. — Mais oui, mais oui.

LUCIEN. — Les patrons aussi ?

ANTIGNAC. — Mais oui. Claude m'inquiète.

LUCIEN, *qui feint la surprise.* — Claude ?

ANTIGNAC. — C'est une petite fille saine, franche, loyale, qui a en moi une confiance absolue...

LUCIEN. — Alors ?

ANTIGNAC. — Mais elle a vingt ans !

LUCIEN. — Et elle est belle.

ANTIGNAC. — Ne sois pas léger. Cette enfant a toute une vie à vivre.

LUCIEN. — Et c'est long ! Du moins on le croit à son âge !

ANTIGNAC. — Peut-être ! Mais on peut aussi la gâcher en une seconde.

LUCIEN. — A qui le dis-tu !

ANTIGNAC. — Et dans ce milieu de cinéma trop d'hommes rôdent autour d'elle.

LUCIEN. — Et voilà ce qui t'inquiète ?

ANTIGNAC. — Je suis peut-être archi-démodé, mais l'idée que ma fille pourrait prendre un amant me donne la nausée.

LUCIEN. — Pas possible !

ANTIGNAC. — Que veux-tu ? On se fossilise en province... Aujourd'hui, même une femme qui trompe son mari me dégoûte, c'est te dire !

LUCIEN. — Non ! ?

(*Un silence.*)

ANTIGNAC. — Oui, peut-être autrefois ai-je soutenu des opinions contraires...

LUCIEN. — C'est bien possible ! (*Après un nouveau silence.*) Te souviens-tu de Bosost ?

ANTIGNAC. — Quel Bosost ?

LUCIEN. — Un brave type qui, dans notre jeune temps, a loupé le Conservatoire, et t'a suivi, je crois, à la Faculté de Droit.

ANTIGNAC. — Bosost ? Peut-être. Oui... vaguement. Pourquoi ?

LUCIEN. — Il est mort. Il vient de mourir.

ANTIGNAC, *qui a d'autres soucis.* — Eh bien, tant pis, mon vieux ; je me ferai une raison.

LUCIEN. — Pas moi.

ANTIGNAC. — C'était un de tes grands amis ?

LUCIEN. — Non. Je le rencontrais de temps à autre, mais la mort d'un homme qu'on rencontrait de temps à autre, pour lequel on eut un vague intérêt, tout à coup, nous fait mesurer l'insignifiance de notre propre vie. Tu ne le revois pas, Bosost ? A vingt ans... avec ses vingt ans et ses cheveux dans le cou, il désirait... Qu'a-t-il eu ? Il est mort ! Etait-il indispensable qu'il vécût ? Et sa vie, c'est la tienne, c'est la mienne, c'est la nôtre qu'il eût pu regarder, aujourd'hui, lui à notre place, nous à la sienne : « Et Antignac ? Qu'est-il devenu, ce brave Antignac ? Il est mort ! Qu'avait-il désiré ? Qu'a-t-il obtenu ? Et pourquoi a-t-il vécu ? Pour être préfet ? »

ANTIGNAC. — Peut-être. Mais certainement pas pour que ma fille devienne une vedette de cinéma.

LUCIEN. — Je peux te rassurer, Claude est parfaitement capable de séduire Campanella, et je les marierai.

ANTIGNAC, *précis.* — De séduire qui ? De la marier à qui ?

LUCIEN. — A Campanella. Un richissime banquier qui finance notre film. Sicilien, un peu bronzé de peau..., très catholique, un homme sérieux, de notre âge... (*Lucien, qui rectifiait son maquillage, ôte sa perruque.*)

ANTIGNAC. *affolé.* — De notre âge ? Es-tu fou ? Mais Claude est une enfant...

## SCÈNE IV

MARYSE, *qui émerge du raidillon et voit les deux hommes.* — J'ai vu le docteur de Cécile. Les nouvelles sont bonnes. Ah ! Quelle chaleur ! Il veut qu'elle sorte et prenne l'air. Elle n'était pas prête pour m'accompagner, mais elle me suit. Du moins, me l'a-t-elle fait dire.

LUCIEN. — En attendant de réconforter cette malade, prends donc soin de notre cher Antignac, qui, lui ne va pas bien du tout.

ANTIGNAC. — Que racontes-tu encore ?

LUCIEN. — Les journalistes m'attendent. J'en ai pour un quart d'heure. Confie tes soucis à Maryse. Je suis certain qu'elle te rassurera. A tout de suite, Maryse. (*Il sort.*)

ANTIGNAC. — Non, je ne vous le cacherai pas, je suis dans une inquiétude que je ne parviens plus à maîtriser... Je vois ma petite Claude si mal partie...

MARYSE. — Mal partie ? Tous frais payés, elle gagne déjà trois fois plus que vous, paraît-il. Elle-même nous l'a précisé hier soir..., avec ce joli contrat décroché en moins de quatre jours.

ANTIGNAC. — Voyez-vous, Maryse, ça aussi c'est immoral.

MARYSE. — Ça *aussi* ! Et quoi d'autre ?

ANTIGNAC. — Je suis très gêné devant vous. Mais pardonnez à un père affolé, un doute m'obsède. Un doute abominable.

MARYSE. — De quoi pouvez-vous douter ?

ANTIGNAC. — Croyez-vous que Lucien vous soit fidèle ?

MARYSE. — Mon bonheur vous préoccupe à ce point ?

ANTIGNAC. — Mais oui, bien sûr, enfin non... Et puis, tant pis : voici ce que je veux dire, parce que certains soupçons me donnent le droit de le dire : croyez-vous que votre mari, quand il vivra tous les jours sans ma surveillance, près de Claude en Italie... Il me jure qu'il veillera sur elle ; mais il me le dit avec un tel ton que j'en tremble davantage. Et s'ils veulent se cacher ! Vous le savez comme moi, quand on veut se cacher ! Mais vous et moi nous avions le même âge.

MARYSE. — Et Lucien était votre ami.

ANTIGNAC, *emporté et qui n'a pas compris.* — Ça oui, vous pouvez le dire. (*Il comprend.*) Ah ! C'était un reproche ! Mais après tout, j'étais un homme, moi, et vous une femme mariée.

MARYSE. — Monsieur le Préfet, cette conversation est sordide.

ANTIGNAC. — C'est votre milieu qui est sordide. Mon ambition était de caser honnêtement ma fille.

MARYSE. — Eh bien ! Mariez-la honnêtement, mais à un garçon qui n'aura pas trop d'amis..., d'amis de votre sorte.

ANTIGNAC. — Oh ! Si je vous disais à quel point j'ai oublié, depuis plus de vingt ans, les détails de notre aventure !

MARYSE. — C'est vrai, il y eut aussi les détails !

ANTIGNAC. — Pourquoi m'en cacher aujourd'hui ? Sur le coup j'en étais assez content et même fier.

(*Maryse est désemparée, mais Antignac n'entend rien, ne voit rien, ne sent rien.*)

Ecoutez-moi. Après ce qui s'est passé entre nous, et qui nous lie tout de même, ne sentez-vous pas, si Cazarilh s'emparait de Claude à la faveur d'un de ces contrats de cinéma qui affolent les jeunes filles dont la moralité se déglingue avec ces racontars sur Hollywood qu'on peut lire dans les journaux les plus sérieux et qui entrent non seulement à la préfecture, mais jusqu'à l'archevêque et dont la page des spectacles est un attentat quotidien à la pudeur et à la morale publique... que disais-je ? Ah ! ça me revient : ce n'est pas seulement parce que Lucien m'agaçait un peu que je vous ai fait la cour... Vous étiez aussi très agréable. Ecoutez-moi, Maryse...

MARYSE. — Croyez-vous donc que vous n'avez pas assez parlé, et pourtant vous avez encore tout à dire... Et moi encore tout à entendre, pour

comprendre ce que personne au monde ne pourra jamais comprendre : comment et pourquoi la pauvre gosse que j'étais a pu se laisser approcher par l'homme que vous alliez devenir ?

ANTIGNAC. — Parce que vous aviez besoin de moi ! Je vous donnais confiance ! Je vous remontais ! Tandis que Lucien vous démolissait ou vous négligeait. Souvenez-vous ! Quatre semaines sans une lettre, sans même une carte postale...

MARYSE. — Et en plus je vis encore dans votre crâne... Il y a une vivante dans votre cervelle que vous appelez par mon nom et que je n'arriverai pas à tuer... Vous, au moins, je vous avais oublié.

ANTIGNAC. — Pas moi... Et je me souviens du premier jour... Vous êtes arrivée... chez moi, oui, chez moi, comme une loque qui essayait encore de s'accrocher à des petits restes de révolte. Et vous m'avez dit une phrase que je n'ai jamais retrouvée après, même dans un roman, et pourtant j'ai beaucoup lu ; en province, on a le temps ! Lucien vous avait tant découragée, si parfaitement cassée par tous les bouts, vous étiez si perdue, vous vous sentiez si inutile, que c'est pour vous redonner une sorte de confiance en vous et même une sorte de valeur aux yeux de Lucien que vous avez cherché à devenir importante dans la vie d'un autre homme. Vous me l'avez expliqué en pleurant, le premier soir, après... Sur le coup, je n'ai pas compris et j'ai été très long à comprendre. Parce que c'est plutôt comique... Moi, je pensais à une autre raison : à cette époque-là, reconnaissez-le, Lucien, ce n'était pas grand-chose ; celui qui avait du talent et de l'avenir, c'était moi. Et cela me donnait du prestige à vos yeux !

MARYSE. — Toutes les ignominies. Toutes ! Comment détruire les images de ma jeunesse qui traînent dans votre cervelle, comment... ?

## SCÈNE V

PIERRE *entre à reculons, aidant de ses paroles quelqu'un qui monte avec difficulté le raidillon. A Maryse.* — C'est Madame Juzet qui vient prendre l'air.

MARYSE, *à Antignac.* — Partez ! Allez-vous-en !

PIERRE, *à Cécile, invisible.* — Encore un petit effort... Moi, j'y suis déjà... Comptez les marches, onze... douze...

MARYSE. — Lucien est certainement dans ce bâtiment là-bas, avec votre fille seule.

PIERRE, *à Maryse.* — C'est le chauffeur de la Jeep au téléphone qui nous a amené la bonne malade pour sa première sortie !

MARYSE, *à Antignac.* — Et votre Claude, ne la quittez pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre si vous désirez la sauver !

ANTIGNAC. — Là-bas ?

MARYSE. — Et même si vous courez, peut-être arriverez-vous trop tard.

ANTIGNAC. — Trop tard ? Et vous vous taisiez ? (*Il sort très vite.*)

PIERRE, *au moment où Cécile apparaît.* — Une chaise-longue vous attend. Une chaise-longue dans la campagne pour prendre l'air, c'est la règle. Dans toutes les grandes maisons, mais oui, quand on est souffrante, on s'allonge sur une chaise-longue, on respire le vent des arbres, le docteur vient et dit : « C'est parfait. »

CÉCILE. — Merci, Pierre. Je préfère ce fauteuil.

MARYSE. — Et apportez à boire.

PIERRE. — Du lait ? Du thé ? Un peu de champagne ?

CÉCILE. — Quelle bonne idée ! Du champagne !

MARYSE. — Oui, et du lait glacé pour moi.

PIERRE *revient vers Cécile.* — Une couverture ? Pour vos jambes !

CÉCILE. — Mais non, Pierre, avec ce soleil !

PIERRE. — Pourtant c'est aussi la règle. C'était aussi la règle. Enfin ! (*Il sort.*)
(*Un silence.*)

MARYSE. — Comment vous sentez-vous ?

CÉCILE. — Très bien.

MARYSE. — Le grand air ne vous tourne pas un peu la tête ?

CÉCILE. — Non.

MARYSE. — Il est vrai que ce grand air semble avoir peur lui aussi de remuer.

CÉCILE. — Oui.

MARYSE. — Et en restant bien à l'ombre...

CÉCILE. — Certainement.
(*Un silence.*)

MARYSE. — Depuis cette affreuse soirée, je n'ai pas cessé de penser à vous.

CÉCILE. — Moi aussi. J'ai beaucoup pensé à moi.

PIERRE *avec un verre de lait et un verre de champagne.* — Tenez, il est pétillant et frais. Et voici le lait de Madame.

MARYSE. — Après tout, donnez-moi aussi du champagne. Pierre.

PIERRE. — Ainsi toutes les deux au même régime ?

CÉCILE. — Alors, réflexion faite, Pierre, donnez-moi le verre de lait.

PIERRE. — Le lait à la place de champagne et le champagne... Comme je ne cherche plus à comprendre... (*Il sort.*)

MARYSE. — Pierre a raison : à quoi bon essayer de comprendre ?

CÉCILE. — Vous qui savez si bien oublier, ne pourriez-vous pas esssayer d'oublier aussi cette porte que vous n'avez pas su refermer l'autre soir, mon Dieu, cette porte ouverte sur tant de secrets qui pétaradaient, éclataient, sautaient dans ma tête !

MARYSE. — Ma pauvre Cécile, ne considérons rien d'autre que ceci : nous sommes trois malheureux.

CÉCILE. — Tous les malheureux sont-ils à plaindre ? Il y a des souffrances qui dégradent. D'abord celles qui nous font mal seulement parce que nous sommes des lâches.

MARYSE. — A votre âge, moi aussi, j'étais courageuse.

CÉCILE. — Croyez-vous qu'un jour viendra où nous apprendrons que ce film est enfin fini ?

MARYSE. — Sans doute êtes-vous trop jeune... Avec mon expérience, je vous assure que Lucien a des excuses...

CÉCILE. — Des excuses ? Lucien ? Mais pourquoi offrir un bouquet d'excuses à Lucien ? Pensez d'abord à vous, à vous qui êtes réellement sans excuses !

MARYSE. — Moi ? Et c'est vous, la maîtresse de mon mari, qui avec mon âge d'autrefois me dites aujourd'hui, à moi...

CÉCILE, *vite*. — Que je vous méprise, oui. (*Puis elle se reprend.*) Ou plutôt car je n'aime pas juger : je vous remercie d'être vivante devant moi, de me permettre de vous regarder, afin que je me juge moi-même sans indulgence et que devant votre visage je me méprise comme je le mérite.

MARYSE. — Dans vingt ans, quand vous aimerez votre mari comme j'aime Lucien, alors sans doute serez-vous plus indulgente !

CÉCILE. — Non. Jamais je ne vous pardonnerai ! Hélas ! j'ai moi-même trop besoin de pardon pour le refuser aux autres. Voici donc ce qu'avec tant de difficultés j'essaie de vous pardonner : d'avoir su, d'avoir toléré, et peut-être favorisé ma chute, pour excuser la vôtre.

MARYSE. — Est-ce une chute ?

CÉCILE. — Quoi ?

MARYSE. — Est-ce une chute ? Je me le demande, sans un instant de repos, depuis que vous êtes dressée, tout à coup, au milieu de nos aveux. Est-ce une chute ? Y aurait-il le jour s'il n'y avait la nuit ? Saurions-nous que nous sommes vivants s'il n'y avait la mort qui tombe autour de nous ? La vérité existerait-elle sans le mensonge ? Et la route qui mène vers un grand amour ne doit-elle pas traverser de grands espaces déserts ?

CÉCILE. — Madame, quel que soit mon avenir, jamais je n'aurai l'hypocrisie d'inventer que j'ai trompé mon mari pour le mieux aimer et de croire que j'ai été la maîtresse de Lucien par amour de Laurent.

MARYSE. — Et pourtant, n'ai-je pas mieux aimé Lucien pour avoir tant souffert dans ce grand silence ? Ah ! Cécile, ce grand silence peuplé de regrets immobiles, lourds comme des statues...

CÉCILE. — Quel grand silence ? Nos petites cachotteries ? Les ignobles prudences de l'adultère ?

MARYSE. — Mais *après* ? Après ? Si ce n'est se taire, que peut-on faire d'autre, après ?

CÉCILE. — Vous me l'avez dit : aimer davantage celui auquel on ne cesse de mentir. Non ! Moi qui n'aurais même pas votre pitoyable excuse d'un certain manque d'imagination à défaut d'un peu d'honnêteté, vous voudriez que je me taise après avoir entendu vos confessions à tous les deux, vos confessions moisies... Non !

MARYSE. — Vous n'allez tout de même pas avouer à votre mari...

CÉCILE. — N'avez-vous pas dit l'autre soir qu'il était indigne de reprocher à une vieille femme une folie de jeune fille ? Alors à quel âge de ma vie voulez-vous que je reçoive les reproches que je mérite ?

MARYSE. — Croyez-vous que je n'ai pas connu des heures où les aveux m'eussent été plus faciles que les mensonges ? Hélas ! Le seul homme qui aurait pu me consoler était le seul homme devant qui je devais me taire.

CÉCILE. — Ainsi, c'est dans mes mensonges que vous iriez aujourd'hui chercher la preuve de mon amour pour Laurent ?

MARYSE. — Et ces deux hommes ont une grande tendresse l'un pour l'autre. Lucien aime votre mari.

CÉCILE. — Autant que lui-même quand il était jeune, nous le savons, et nous savons même pourquoi !

MARYSE. — Mais Laurent aussi aime Lucien. Avez-vous le droit d'en faire deux ennemis ?

CÉCILE. — Mon mari est très religieux, avec une foi très pure...

MARYSE. — C'est notre seule chance, mais ne lui en demandez quand même pas trop ! Vous n'avez pas un confesseur ? Oui, ce sont des hommes bienveillants qui, n'étant pas aveuglés par notre corps, peuvent regarder avec calme notre âme et la comprendre. Ce n'est pas bête cette idée du confesseur, pas bête du tout.

CÉCILE. — Car il ne me conseillera certainement pas le divorce, n'est-ce pas ? Ni un avortement ; une confession publique, ce n'est pas le genre de chez nous. Et ce silence noir du confessionnal baigné de larmes vous rassure, n'est-ce pas ? Et qui est le père de l'enfant après tout, si ce n'est Dieu ? Et tout s'endort dans la contrition. Moitié chapelet, moitié tricot.

MARYSE. — Lucien vous autorise-t-il à faire ces aveux ?

CÉCILE. — Ai-je demandé à mon mari le droit de le tromper ? Irai-je demander à mon amant le droit de tout avouer ? D'ailleurs depuis cette charmante soirée, je n'ai pas revu M. Cazarilh et il n'a pas cherché à me revoir.

MARYSE. — Vous n'avez pas revu Lucien depuis... Ne faites rien sans lui demander conseil, je vous en supplie. D'autant que vous ne pourrez pas tout avouer... Mais non ! Et malheureusement votre mari devinera le reste. Ce pauvre garçon vous demandera si cet enfant... Aurez-vous la cruauté de lui dire qu'il ne sera pas le père de votre enfant ?

CÉCILE. — Qu'il ne *sera* pas. Quel beau futur !

MARYSE. — C'est bien le moment de ricaner à propos de grammaire. Et ne vous moquez pas du futur, ma petite fille. Le futur est vaste, le futur est flou, le futur grouille d'espoir... Mais avec quelle soudaineté il s'immobilise dans un passé précis, étroit, étouffant, figé dans les regrets et les remords.

Croyez-vous que je me reconnais aujourd'hui quand je me regarde dans la jeune fille imprudente et trop timide que j'ai été ? Et pourtant, je suis responsable de cette jeune femme ignorante. C'est juste, peut-être. Mais c'est injuste aussi. Avec quel soin il faut vivre. Je me le dis trop tard, car rien n'efface rien. Toutes les heures sont pesantes. Et tout à coup en plein bonheur on vient me demander de payer une erreur d'enfant.

CÉCILE. — C'est pourquoi je veux payer tout de suite, Madame.

MARYSE. — Est-ce vous qui paierez si c'est votre mari qui souffre ? Car naturellement c'est votre mari que vous aimez toujours ?

CÉCILE. — Mais avouez donc vos craintes ! Il est vrai que vous n'aimez pas les aveux.

MARYSE. — L'enfant ? De qui est l'enfant ? Lucien croit-il être le père de cet enfant ? Ah ! voilà votre jeu : tout avouer et partir avec Lucien. Le voilà donc votre espoir.

CÉCILE, *très calme*. — Non, Madame.

MARYSE. — Alors, pour la dernière fois, qu'espérez-vous ?

CÉCILE. — Je vous l'ai dit. Epargner à Laurent la vie de Lucien.

MARYSE. — Etes-vous bien certaine de ne pas aimer Lucien ? Méfiez-vous, car si vous aimez Lucien, dans le même instant vous le perdez. Ne l'oubliez pas :




*Supplément à*
*« L'Avant-Scène » n° 139*

JEAN BROCHARD

« APRÈS TOUT, JE SUIS PRÉFET. »

il n'aime chez ses maîtresses que l'amour qu'elles ont de leur mari.

CÉCILE. — Même chez Claude ?

MARYSE. — Claude ! Claude ! C'est une autre histoire qui ne vous regarde pas.

CÉCILE. — Vraiment ?

MARYSE. — Elle ne regarde que Lucien et moi.

CÉCILE. — Sans oublier votre vieil amant !

MARYSE. — Mais vous me haïssez !

CÉCILE. — Comme je me hais moi-même.

MARYSE. — Vos jérémiades ne pourront rien contre mon amour. J'ai aimé Lucien dans un total abandon, ne gardant rien pour moi que la peine, et lui offrant, lui donnant tout...

CÉCILE. — Même ses maîtresses ! Sale métier, Madame, que le vôtre. Et que le salaire en soit de l'argent, de l'amour ou du pardon, c'est un métier de procureuse... et qui n'a pas sauvé Lucien...

MARYSE. — ... que vous, vous allez sauver !

CÉCILE. — De toute mon âme je l'espère !

MARYSE. — Et de quelle façon ?

CÉCILE. — Certainement pas en lui offrant Claude.

MARYSE. — Elle sait s'offrir toute seule ! Par quel chantage espérez-vous vous opposer à Claude ? Ah ! j'y suis, la menace de vos aveux ?

CÉCILE. — Je ne menacerai personne, et je peux vous dire toute la vérité : oui, j'aime Lucien, et je ne savais pas que je l'aimais et je le sais maintenant. Mais je veux me détacher de vous. Je ne veux plus être votre jeune doublure. Je ne veux plus qu'il me regarde comme si j'étais votre jeune visage dans un miroir magique. Je veux devenir Cécile et je veux qu'il aime Cécile.

## SCÈNE VI

*Antignac effondré, revient.*

CÉCILE. — Et c'est ce vieux monsieur fatigué et bête qui a détruit Lucien !

MARYSE. — Pensez-vous qu'un cancer de l'estomac eût été plus agréable à regarder.

ANTIGNAC. — Je ne l'ai pas trouvée. Je m'égare parmi tous vos camions.

CÉCILE. — On ne devrait jamais rencontrer les personnages d'un drame.

MARYSE *part en disant.* — Lucien ! (*Puis sort en hurlant, comme on crie au secours.*) Lucien !

ANTIGNAC. — Que se passe-t-il encore dans ce campement de fous...

PIERRE. — Qui appelle ?

CÉCILE. — Monsieur le Préfet cherche Monsieur Cazarilh.

ANTIGNAC. — Non, non. Je ne cherche personne. Merci, mon ami.

PIERRE. — Et à quoi bon chercher ? Pour ce qu'on trouve ! (*Pierre sortira.*)

ANTIGNAC, *à Cécile comme à lui-même.* — En effet ! Je suis un homme brisé, Madame. Je vous en fais confidence à vous la mère de famille qui refuse d'être actrice. Ma fille, mon petit ange... Dans le fond d'un hangar, je les ai surpris ; ils s'embrassaient ! Oui, je ne peux même pas dire qu'il essayait d'embrasser ma petite fille. Non ! elle s'appuyait sur lui !

CÉCILE. — Un baiser de cinéma, Monsieur le Préfet.

ANTIGNAC. — Oui, mais qui se transforme loin des lumières en baiser personnel. Cazarilh, un homme que...

CÉCILE. — ... vous avez aimé, n'est-ce pas, dans votre jeunesse...

ANTIGNAC. — Oui, un homme de mon âge. Mais ce n'est pas une excuse, au contraire. Si la sagesse n'apaise pas l'âge mûr, alors la vieillesse est inutile et sans espoir !

CÉCILE. — Croyez-vous que l'on puisse apaiser M. Cazarilh ?

ANTIGNAC. — Parce que tout serait permis aux artistes ? Voilà ce qu'une jeune femme aimant un mari catholique vient dire à un père dans l'anxiété ?

CÉCILE. — Mais vous-même, n'êtes-vous pas catholique ?

ANTIGNAC. — Et j'en suis fier !

CÉCILE. — Alors, que faites-vous du péché ?

ANTIGNAC. — Je le combats !

CÉCILE, *déchirée.* — Mais du diable ou de l'homme, le diable est toujours le plus fort si Dieu n'intervient pas. Et si Dieu intervient, le combat est truqué.

ANTIGNAC. — Qui vous parle de faire intervenir le bon Dieu ? Je suis préfet et je sauverai bien ma petite fille tout seul !

CÉCILE, *continuant.* — N'y a-t-il pas, au centre de toutes ces horreurs, qu'un seul péché : le silence ? Le mensonge des silences...

ANTIGNAC. — Quand on se tait, on ne ment pas, et il y a des silences nécessaires...

CÉCILE, *continuant.* — ... Pourtant « péché avoué est à moitié pardonné ».

ANTIGNAC. — Avoué ! Avoué ! Le mal n'en est pas moins fait.

CÉCILE. — Hélas !

ANTIGNAC. — Et aujourd'hui je ne veux pas de péché du tout ! Alors, votre solution ?

CÉCILE. — La solution ? Je l'ignore. Mais comment trouver cette solution, je crois le savoir.

ANTIGNAC. — Eh bien ! parlez, je vous écoute...

CÉCILE. — Avoir beaucoup de courage. Ne rien craindre, ne rien redouter, pas même la mort.

ANTIGNAC. — Quoi ? Vous voulez que je provoque en duel Cazarilh ?

CÉCILE. — Non. C'est soi-même qu'il faut provoquer en duel !

ANTIGNAC, *ricanant.* — Oui, c'est moins dangereux ! Mais ça mène à quoi ?

PIERRE, *qui apparaît.* — Je précède toute la bande qui rapplique !

## SCÈNE VII

*Ruée des journalistes et photographes avec Lucien, Laurent, Claude, Maryse, Gaston.*

LAURENT. — Et voici, en quelque sorte, le living-room de notre P. C.

LUCIEN, *aux journalistes.* — Vous connaissez le préfet de ce département, le vieil ami de jeunesse dont je vous parlais...

LE JOURNALISTE. — ... et qui est le fidèle témoin des commencements de votre amour légendaire ?

LUCIEN. — Voilà !

LE JOURNALISTE, *aux photographes.* — Une photo des trois ! (*A Maryse.*) Vous permettez, Madame...

(*Flash.*)

MARYSE. — Non, je ne permets pas, pardonnez-moi.

LE JOURNALISTE. — Tout excusée, nous ferons un montage. (*A Antignac.*) Et c'est votre ravissante fille qui devient pensionnaire de la troupe.

(*Flash.*)

ANTIGNAC. — Sous un autre nom, précisez-le bien.

LE JOURNALISTE. — La fille de votre ami de jeunesse, c'est bouleversant ! (*A Claude.*) Vos débuts ? (*A Lucien.*) Des débuts pleins d'avenir ?

LUCIEN. — La jeunesse n'est-elle pas toujours pleine d'avenir ? Et, reconnaissons-le : notre génération ne lui offre rien d'autre à cette jeunesse, que son avenir.

LE JOURNALISTE. — Avez-vous une déclaration à nous confier ?

CLAUDE. — Je suis follement heureuse.

(*Flash.*)

GASTON. — Une petite scène, rajoutée au dernier moment. Mademoiselle montre son corps qui remue sous un camion qui l'écrase. On ne voit que ses jambes, mais jusqu'au ventre, avec un grand premier plan du patron qui la regarde mourir. Un regard pathétique qui est un chef-d'œuvre, Messieurs.

LE JOURNALISTE. — Mademoiselle, considérez-vous ce premier contrat comme le marchepied d'un train qui doit vous mener à Hollywood ?

CLAUDE. — Même si je dois un jour me naturaliser Américaine, jamais je n'oublierai la France, ni mon père.

(*Flash.*)

Dites encore : cette nuit à l'hôtel, je ne pouvais pas dormir. La nuit était chaude, avec toutes les étoiles dans ma fenêtre noire, ouverte sur le ciel... J'étais nue !

ANTIGNAC. — Mais je t'interdis, Claude... (*Au journaliste.*) Monsieur, je vous prie...

CLAUDE. — Ne dois-je pas dès maintenant jeter des graines de rêverie à mon public ? Un oiseau est entré, il a tourné en rond, égaré au-dessus de mon lit. Et je pensais à mon rôle, à ma gloire. (*Très près de Lucien, à mi-voix.*) Je rêvais aux vieilles légendes, à Jupiter, à Léda.

(*Flash*).

(*Triomphante, aux journalistes.*) Jamais je ne pourrai plus admirer le vol d'un oiseau, dans le ciel, sans penser à ma réussite et à mon bonheur.

ANTIGNAC, *à Maryse.* — Intervenez, ou j'éclate ! Je n'en peux plus !

MARYSE. — C'est l'abondance de la moisson qui vous accable ?

ANTIGNAC. — Quelle moisson ? Je ne comprends pas. D'ailleurs je ne comprends plus rien.

LUCIEN, *dans un éclat.* — Annoncez que je viens de choisir le thème de mon prochain film.

LAURENT. — Quand cela, patron ? Quel bonheur ! (*Allant vers Lucien.*) Quelle joie ! Dites ! Dites... Parlez...

LUCIEN, *qui se déchaîne.* — Oui, je vais parler !

MARYSE. — Hier encore, tu refusais tous les sujets...

LAURENT. — Et vous hésitiez encore...

LUCIEN. — Je n'hésite plus. Quand je vous regarde tous ! Mon film sera l'histoire de ce crucifix qui m'appartenait et que j'ai donné au premier enfant de ces jeunes gens. (*Il éclate de rire.*) Et ce sera mon dernier film.

LE JOURNALISTE. — Son dernier film ? Sensationnel ! Mais photographiez, bon Dieu ! Photographiez.

(*Flash.*)

CÉCILE, *à Maryse.* — Madame, que pouvons-nous faire pour lui ?

MARYSE. — Craignez le pire : Lucien dira toute la vérité avant vous. Tremblez !

CÉCILE. — Mais c'est pour lui que je tremble.

LUCIEN. — Mon film sera l'histoire de Don Juan.

LAURENT, *déçu, après un silence.* — Don Juan ? Un héros espagnol et nous tournons en Italie !

GASTON, *à Laurent.* — Et comment préparer en onze semaines un film en costumes du XVI$^{e}$ siècle ?

LUCIEN, *se moquant de Gaston.* — Mon petit, je vous aime trop pour ne pas vous faire plaisir. Je transporterai mon histoire au cœur même de notre temps.

LE JOURNALISTE, *déçu lui aussi.* — Vous reprendriez donc seulement le thème connu ?

ANTIGNAC, *à Maryse.* — Quelle nervosité ! N'êtes-vous pas inquiète ?

MARYSE. — Les héros de tragédie que nous hébergeons dans notre âme nous laissent quelquefois, en nous quittant, leur agitation.

LUCIEN, *après s'être recueilli et d'une voix sans nuance, comme une récitation.* — Don Juan vient de se marier. Il aime, avec une confiance si confiante qu'il ne s'interroge même pas sur cette confiance, et il aime avec cette confiance-là sa jeune femme, sa tremblante épouse : l'épouse de Don Juan, une belle et jeune épouse, qui a encore toutes les audaces des jeunes filles, qui ne reculent devant rien, parce qu'elles ignorent jusqu'où il est dangereux de s'avancer.

CLAUDE, *extasiée.* — Mon rôle !

LUCIEN. — ... l'inoubliable paysage qu'offre l'âme d'une jeune fille qui découvre l'amour, l'amour de la chair...

CLAUDE. — Papa, mon rôle !

LUCIEN. — ... L'amour de la chair, le seul qui ne trompe pas, parce qu'il est dans l'espace, bien limité et non tout dilué dans des pensées qui se chevauchent, hésitent et se contredisent. Naturellement, le seigneur Don Juan a des amis et l'un d'entre eux, il l'aime comme son frère. Un matin, rentrant de la chasse quelques heures plus tôt, il rencontre son ami, son meilleur ami, dans le lit de sa femme. Pauvre Don Juan, devant une si jeune femme, nue dans les bras nus de son seul ami...

CLAUDE, *à son père.* — Nue. Tu vois ?

LE JOURNALISTE, *très excité.* — Don Juan trompé, mais c'est tout un rajeunissement du thème.

ANTIGNAC. — Absurde !

LUCIEN, *qui n'a rien entendu, continue.* — ... alors,

dans la surprise et l'égarement, il tue cet ami. Je ne sais pas encore ce qu'il fera de sa jeune épouse tant aimée. Mes images suivront d'abord Don Juan avec le corps de son ami mort, sur l'épaule. Il vont, Don Juan et le cadavre, tous les deux, chez un boucher. Là, le boucher ôte les entrailles. Puis, Don Juan, de ses propres mains, empaille le cadavre de son ami. Ensuite, un charpentier, sur un grande croix de vieux bois, accroche le corps de l'ami mort et Don Juan dressera ce crucifix sur le haut mur de sa chambre. Et jusqu'à la fin de son temps, c'est devant le corps de cet ami qui s'était couché sur le ventre nu de sa jeune épouse que Don Juan, mille et deux fois, jurera fidélité à toutes ses maîtresses qu'il ne supportera tour à tour qu'une seule nuit...

LAURENT, *étonné.* — Et voilà l'histoire du crucifix que vous offrez à mon fils !

LE JOURNALISTE. — Fantastique !

(*Flash, flash.*)

LUCIEN, *halluciné.* — Oui, mille et deux fois Don Juan se regardera se tromper lui-même, sans rassasier sa douleur ? Mille et deux fois.

GASTON, *catastrophé.* — Ce thème est d'une beauté...

ANTIGNAC. — ... maladive !

CLAUDE, *qui ne pense qu'à son rôle.* — Sensationnel...

LE JOURNALISTE. — Et vous tournerez ce film avec le véritable crucifix du véritable Don Juan ?

LUCIEN, *égaré.* — Quoi ? Que dites-vous ? Mais vous avez une tête de poisson ? Ne vous fâchez pas, Monsieur ! Tous nous avons des têtes de poissons. J'ai identifié tous les profils des hommes dans des têtes de poissons et les sept péchés capitaux aussi se dévoilent dans sept des têtes de poissons ! La colère, l'envie, l'avarice... Et... (*A Antignac.*) dans un profil de brochet, un jour, je t'ai reconnu.

ANTIGNAC. — Cette jalousie excessive, déraisonnable, morbide, inexistante...

LUCIEN. — Un prince arabe ; crois-tu qu'un riche prince arabe soit un sauvage ? Et tous ces hommes de chair et de sang comme nous sommes, pour fuir quelles angoisses, pour chercher quelle dérisoire paix du cœur, ont-ils imaginé les harems ?
Ces hommes, jaloux du passé jusque dans le futur, et qui préservent de toutes les convoitises, même les femmes qu'ils n'aiment plus, si une seule nuit ils ont cru les aimer... Et ne l'oubliez pas, Don Juan est de Séville où rôdent encore les fantômes tourmentés de tous les princes arabes.

ANTIGNAC. — Je ne suis pas musulman !

LUCIEN, *essayant de se maîtriser.* — Laissez-moi, laissez-moi seul ! Je veux travailler à mon scénario, l'achever d'un seul élan... Allez-vous-en tous. Pierre s'occupera de moi.

CLAUDE, *s'approchant de Lucien.* — Mais à cette nuit quand même ?

LUCIEN. — Quand même ? Plus que jamais, idiote ! (*Aux autres.*) Sortez. Allez-vous-en tous, je veux rester seul.

CÉCILE, *à Maryse.* — J'ai peur...

ANTIGNAC, *à Maryse.* — Folie !

LAURENT, *à Gaston.* — Le patron m'inquiète.

GASTON. — Ne laisse pas le journaliste partir et raconter n'importe quoi

ANTIGNAC. — Viens, Claude, et rentrons à la préfecture.

CLAUDE. — Impossible, je tourne cette nuit.

LUCIEN, *furieux, aux reporters qui photographient son accablement.* — La paix ! Laissez-moi seul, vous dis-je.

ANTIGNAC, *à Claude.* — En attendant, accompagne-moi.

MARYSE, *à Cécile.* — Lucien n'a parlé que pour vous. Et vous seule, peut-être, pourrez-vous le calmer ? Restez près de lui...

CÉCILE. — Même si je reste avec l'espoir de le détacher de vous, de le garder pour moi ?

MARYSE. — C'est Lucien que j'aime et non pas mon bonheur.

LUCIEN, *à Pierre.* — Et je n'ai plus besoin de personne.

PIERRE. — Monsieur a bien de la chance. Moi, j'ai toujours eu besoin des autres : pour les servir.

(*Tout le monde est sorti, sauf Cécile. Lucien se lève et l'aperçoit.*)

## SCÈNE VIII

LUCIEN. — Ah ! vous êtes restée ! Vous que je croyais sensible ! Eh bien, je vous écoute. Que voulez-vous apprendre encore ? L'autre soir, la porte n'était pas assez grande ouverte ?

CÉCILE. — J'ai découvert votre malheur.

LUCIEN, *ricanant.* — Mon malheur ? Et le vôtre ?

CÉCILE. — J'avais craint le pire : l'amusement d'un homme blasé. Maintenant, Lucien, je vous aime sans retenue.

LUCIEN. — Alors, la douloureuse petite barrière des remords, envolée ? Votre amour s'aplatit, ma bonne amie. Il perd son relief.

CÉCILE. — Pourquoi avez-vous recherché votre salut dans la lâcheté ? Pourquoi, si vite, vous êtes-vous résigné à la bassesse... Ce n'est pas vrai que tout soit sordide, Lucien.

LUCIEN. — Alors, elle est pure comme neige au soleil, la femme qui trompe son mari et lui offre, en cadeau de Noël, l'enfant d'un autre ?

CÉCILE — Lucien, tu auras toujours manqué de courage...

LUCIEN. — Même devant ma souffrance ?

CÉCILE. — La souffrance n'est pas une excuse. Je sais de quoi je parle. On subit la souffrance qu'on mérite et la tienne est sans noblesse.

LUCIEN. — Oui, les hommes attachent trop d'importance à tous vos gestes, qu'ils soient les plus secrets et les plus impudiques, trop d'importance !

CÉCILE. — Pour fuir une jalousie qui peut effrayer un homme courageux, tu t'es réfugié dans l'horreur.

LUCIEN. — Et c'est toi, qui vivant dans cette horreur et ce mensonge...

CÉCILE. — Je vais sortir du mensonge.

LUCIEN. — Serai-je invité à la séance des aveux ?

CÉCILE. — Oui, tu seras là !

LUCIEN. — Avec toute la famille ?

CÉCILE. — Tu es devenu méchant, Lucien, méchant comme un chien trop battu. Mais si on ne craint pas de se laisser mordre, on redonne le goût des caresses, même à des chiens trop battus.

LUCIEN. — Méchant ! Méchant ! Et tous les héros tragiques qui renaissent en moi chaque soir, sont-ils des monstres de tendresse ?

CÉCILE. — Tu as du talent. Aurais-tu du génie que le génie n'est pas un alibi. Le génie ne donne droit à aucune excuse et ce n'est pas ton génie qui te fait mal, c'est ta lâcheté.

LUCIEN. — Nous verrons avec quelle joie séraphique souffrira Laurent.

CÉCILE. — Laurent ne souffrira pas à cause de moi. Ce ne serait pas juste.

LUCIEN. — Tu aurais donc découvert un merveilleux mensonge qui te permettra de faire élever dans la joie mon fils par ton mari.

CÉCILE. — Mon amour exige seulement que je te sauve, sans briser Laurent.

LUCIEN. — Ange de bonté ! J'ai hâte, je te le jure, de voir fleurir cette bonté-là sur le visage de Laurent après tes aveux.

CÉCILE. — Laurent est un violent. Et s'il vous tuait ?

LUCIEN. — La belle affaire !

CÉCILE. — Laurent assassin, Laurent perdrait son âme alors que c'est moi la coupable ? Non. Je sais que tu as rendez-vous, pour la première fois, ce soir avec Claude. Je l'ai lu dans ses yeux.

LUCIEN. — C'est vrai.

CÉCILE. — Et pourtant, ce soir, tu ne me quitteras pas.

LUCIEN. — Quoi ?

CÉCILE. — Tu ne me quitteras plus. Cécile, ces petites syllabes qui ont accompagné toutes mes journées d'enfant et de petite fille heureuse, Cécile, ces deux notes résonneront dans ta tête jusqu'au bout de ta vie. Et pendant mes aveux qui s'accompagneront peut-être un instant de quelques cris et de quelques larmes, d'un peu de pathétique que j'éviterai autant que je le pourrai, n'oublie pas que je t'aimerai jusque dans ces aveux mêmes, en dépit du mal qu'ils vont faire, parce qu'ils t'attacheront à moi, pour toujours, oui, oui. Et aussi qu'ils te détacheront de Maryse pour toujours. Car c'est en plus pour séparer mon image de son image que je veux sortir du mensonge, ce soir. Pour ne plus jamais ressembler à Maryse.

LUCIEN. — Et à part Maryse, tout le monde sera content ? Même ton petit frère ?

CÉCILE. — En tout cas, l'homme que je respecte n'aura pas honte de moi et l'homme que j'aime commencera de m'aimer.

LUCIEN. — Voilà bien la première fois depuis vingt ans que j'ai hâte d'entendre des paroles de femme !

CÉCILE. — Je ne peux pas dire, moi, que j'ai hâte de parler. Mais je parlerai. Mon amour pour toi m'oblige à parler. Tu as peur, Lucien ?

LUCIEN. — Non ! Mais je suis curieux et très impatient !

RIDEAU

## "LES GALAS DE LA PIÈCE EN UN ACTE"

*Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la création d'un nouveau groupement théâtral* « LES GALAS DE LA PIECE EN UN ACTE » *qui, placé sous le haut patronage de la Société des Auteurs, se propose de représenter des pièces en un acte dans un théâtre parisien au cours de galas exceptionnels.*

*Nos amis lecteurs sont invités à envoyer leurs manuscrits à M. Ange GILLES,* 34, *rue Scheffer, Paris* (16e). *Le jury comportera de très hautes personnalités du monde du théâtre et ce concours sera doté par* « L'AVANT-SCENE ». *Le règlement complet sera publié dans notre prochain numéro.*

# ACTE IV

*Quelques heures plus tard. Il fait nuit. Les tentes et les parasols sont éclairés par les projecteurs des camions électrogènes.*

## SCÈNE I

PIERRE, *à Maryse.* — Croquez au moins un quartier de pomme...

MARYSE, *qui marche de long en large, refuse.* — Non, merci, Pierre.

CLAUDE, *assise, à Pierre.* — Apportez-moi donc une patte de poulet froid, ou une aile.

PIERRE. — Je n'ai pas de poulet. (*A Maryse.*) Il n'est pas encore temps de s'inquiéter, comme dit Monsieur.

MARYSE. — Vous avez raison, Pierre.

PIERRE. — Un accident ? Pourquoi un accident ? Ce n'est pas une chasse à courre. Une fois, M. le Marquis est passé par-dessus son cheval. Le sanglier a fait demi-tour et la sale bête s'est défendue. On a ramené M. le Marquis sur des branches d'arbre, une nuit comme cette nuit, et il s'en est tiré. M. le Marquis est mort d'autre chose, on n'a jamais su de quoi, mais dix ans plus tard, et la chasse fermée.

CLAUDE. — Et moi qui avais trois plans de nuit à tourner. Tout était prêt. Des infirmiers m'emportaient sur une civière, les yeux fermés, immobile, pâle, avec un lent, lent, lent travelling.

PIERRE, *hurlant.* — Quelqu'un monte ! Quelqu'un monte ! (*Il sort vite.*)

CLAUDE. — On pourra dire que cette femme qui n'était même pas du générique l'aura mise, la pagaille, dans la production...

PIERRE, *réapparaissant en haut du raidillon.* — C'est encore M. Gaston.

MARYSE, *à Gaston qui apparaît.* — Alors, Gaston ?

GASTON. — Rien ! Toujours rien ! La préfecture, que j'ai prévenue, vient d'envoyer une brigade de gendarmerie avec des chiens policiers.

CLAUDE. — Alors, il n'y a vraiment pas d'espoir pour moi cette nuit ?

MARYSE. — Pour vous ? Un espoir, cette nuit ? Quel espoir ?

GASTON. — Votre père m'a prié de vous prévenir qu'il viendrait vous chercher dans un instant, après son inspection de la brigade de gendarmerie.

CLAUDE. — Me chercher ? Mais ce n'est pas moi qui suis perdue... D'ailleurs, je dois dormir à l'hôtel...

MARYSE, *faussement ingénue.* — Pourquoi ?

CLAUDE, *inexpérimentée.* — C'était convenu ainsi avec Lucien.

MARYSE. — Avec Lucien ? Ah ?

CLAUDE, *trop tard.* — ... Pour le travail de demain.

MARYSE. — Bien sûr.

CLAUDE, *qui se croit grande diplomate.* — C'est mon premier film, alors, naturellement, je le prends très au sérieux.

## SCÈNE II

PIERRE, *qui arrive en annonçant dans des cris.* — Monsieur ! Monsieur ! Voici Monsieur.

MARYSE, *à Lucien qui apparaît.* — Alors ?

(*Geste las de Lucien.*)

PIERRE. — Eh bien ! moi, je le dis comme je le pense, l'inquiétude commence à me gagner.

LUCIEN, *à Pierre.* — Vous allez nous foutre la paix, oui ?

PIERRE. — Bon, bon, dès l'instant où Monsieur s'oublie, moi je m'efface, je m'efface. (*Il sort.*)

CLAUDE. — Au lieu de nous énerver tous, le plus simple ne serait-il pas de travailler comme si de rien n'était...

LUCIEN. — Gaston, accompagnez en jeep Mlle Antignac à l'hôtel.

CLAUDE, *en pleine interrogation.* — Pour vous y attendre ? (*Elle se reprend.*) Pour y attendre vos ordres ?

LUCIEN. — Vous y ferez ce que vous voudrez. Et vous, Gaston, retournez près de Laurent. Et tenez-moi au courant avec le téléphone de la jeep, toutes les dix minutes.

CLAUDE. — Adieu, Madame. (*A Lucien.*) Alors je vais attendre.

LUCIEN, *sans répondre et à Gaston.* — A l'avenir, installez un téléphone de rappel des jeeps aux tentes. Ce soir, ce raidillon à monter et à remonter sans cesse est épuisant.

(*Ils sortent.*)

MARYSE. — Toujours aucune idée de la route qu'elle a pu prendre ?

LUCIEN. — Aucune ! Disparue ! Volatilisée. Pas un mot ! Pas une lettre ! Pas une confidence, si ce n'est à la petite bonne de cette gargotte où déjeune le personnel, à la plus bête, celle qui est toujours dépeignée... « Je vais faire un tour. Qu'on ne m'attende pas pour dîner, je n'ai pas très faim. »

MARYSE. — Et que penses-tu de cette absence ?

LUCIEN. — Elle devait avouer, soi-disant tout avouer à tout le monde, en faisant le bonheur de tout le monde ! Avec grande leçon de morale à la clé et la manière de se conduire dans la vie ! Et sans attendre ! Pas demain ! Ce soir ! Cette nuit ! Avant l'aube ! Alors, ne sachant plus comment ni à qui mentir, j'imagine qu'elle est partie se cacher dans le paysage.

MARYSE. — Comment penses-tu que cette pauvre fille puisse en sortir ?

LUCIEN. — Je n'en sais rien. Et je m'en fous. Mais comme je tiens avant tout à *notre* tranquillité, je la prierai dès son retour d'aller exercer ses talents ailleurs.

MARYSE, *parlant trop vite.* — Mais tu ne lui avais pas conseillé d'avouer ?

(*Un terrible silence.*)

LUCIEN. — Je voudrais que tu répètes cette phrase. Répète cette phrase ! Je voudrais te regarder encore une fois pendant que tu dis ces mots. Allons, dis encore : tu ne lui avais tout de même pas conseillé d'avouer !

MARYSE. — Lucien, est-ce une petite femme comme Cécile qui pourrait se glisser entre nous, pour nous séparer ? Elle n'est pas de notre taille, Lucien.

LUCIEN. — Je lui avais conseillé d'avouer.

MARYSE, *violente, elle se sent atteinte.* — Pourquoi ? Pour détruire quoi ? Pour détruire quoi, encore ?

LUCIEN. — Par curiosité. Jusqu'à ce soir, je les avais toutes regardées *me* tromper sans demander ensuite, fût-ce à une seule d'entre elles, d'avouer. Leurs remords les plus pathétiques ne dépassaient jamais la ligne des aveux.

PIERRE. — C'est M. Laurent qui monte le raidillon.

MARYSE. — Si les aveux ont été déjà dits et déjà entendus, contemplons ton bel ouvrage et admirons les résultats de ta curiosité.

LUCIEN. — Compte sur moi. J'aurai les yeux ouverts, ouverts sur toute ma vie...

MARYSE. — N'as-tu donc pas encore compris, Lucien, qu'une seule vérité a envahi mon âme, c'est que je t'aime. Sans penser à moi, sans penser à être ou à n'être pas honnête, et avec nulle envie de donner des leçons de bonnes manières à qui que ce soit ?

PIERRE. — Dieu, qu'il a l'air éreinté, ce pauvre M. Laurent...

## SCÈNE III

*Laurent apparaît, regarde Maryse et Lucien. Pierre sortira.*

LUCIEN. — Alors ?

LAURENT. — Les gendarmes se sont dispersés en quatre groupes, Nord, Sud, Est, Ouest.

LUCIEN. — Quand avez-vous vu votre femme pour la dernière fois ?

LAURENT. — Avant le dîner.

LUCIEN. — Elle ne vous a rien dit ?

LAURENT. — Rien. Rien qui pouvait me laisser prévoir cette absence.

MARYSE. — Alors, où est-elle ?

LUCIEN. — Raisonnons : voici quatre heures qu'elle est partie, à pied. Cécile est donc égarée à moins de quinze kilomètres de ce point où nous sommes. Par conséquent, Cécile n'est pas sortie de ce paysage et, qu'elle soit au nord ou au sud, elle voit en ce moment les lumières qui nous éclairent, sur ce rocher... Elle reviendra ! Attendons ! La nuit n'est pas finie.

LAURENT. — Bien sûr, les pressentiments, cela ne veut rien dire.

LUCIEN, *haussant les épaules.* — Quels pressentiments ?

PIERRE, *avec un thermos.* — Tenez, Monsieur Laurent, j'ai préparé pour vous du vin chaud.

LAURENT. — Merci, mon vieux, mais je ne peux rien avaler.

(*Pierre sortira.*)

MARYSE, *à Laurent.* — Quels pressentiments ?

LUCIEN. — Je n'aime pas les racontars de cartomancienne. L'avenir n'est pas une devinette, mais une histoire d'homme qui se bat, qui accepte, qui refuse...

LAURENT. — Les pressentiments, ce n'est pas moi qui les avais... (*Un silence*). C'était Cécile.

MARYSE. — Cécile ?

LUCIEN. — Quel pressentiment ?

LAURENT. — Celui qu'elle allait mourir.

LUCIEN. — Cécile pressentait qu'elle allait mourir ?

MARYSE. — Quelle est cette nouvelle histoire ?

LUCIEN. — Depuis quand ?

LAURENT. — Depuis quelques jours. Et ce matin encore, elle m'a parlé longuement de sa mort.

LUCIEN. — Elle vous a parlé ce matin longuement de sa mort ? Mais à propos de quoi ?

LAURENT. — Nous étions si confiants tous les deux dans l'avenir.

LUCIEN. — Pendant qu'elle vous parlait de sa mort ?

LAURENT. — Mais non ! Autrefois ! Et tout s'est effacé...

LUCIEN. — Pourquoi ? Quand ?

LAURENT. — Quand je vous ai rencontré, patron.

MARYSE, *très inquiète.* — Quand vous nous avez rencontrés ?

LAURENT. — Oh ! la vérité, je la connais !

MARYSE, *très inquiète.* — Vous connaissez la vérité ?

LUCIEN, *violent.* — Eh bien ! dites-la, votre vérité ! C'est intolérable à la fin tous ces gens qui connaissent toujours tout et qui vivent avec nos propres secrets, sans nous prévenir, en nous laissant croire que nous sommes toujours à l'abri, au-dedans de nous-mêmes...

LAURENT. — Oh ! patron, n'en veuillez pas à Cécile. Comprenez-la. Comment dire ? Quand nous nous sommes mariés, elle n'ignorait aucune de mes ambitions et c'est par timidité qu'elle ne s'y est pas associée davantage. J'eusse aimé qu'elle devînt plus tard, sinon la vedette, du moins une actrice de ma future troupe. Je vous ai rencontré. Vous m'avez offert de travailler avec vous. Elle fut folle de joie ! Car elle était très gaie, Cécile...

MARYSE. — Mais pourquoi parlez-vous au passé ?

LAURENT. — Parce qu'elle avait perdu la gaieté. Autrefois elle aimait mes inquiétudes théâtrales et en discutait avec moi... De semaine en semaine je l'ai sentie devenir indifférente à toutes mes recherches... Depuis le début de ce film...

LUCIEN. — Taisez-vous ! On marche ! (*Un silence.*) Non, j'avais cru...

LAURENT. — Tenez-le soir de notre arrivée ici, je l'ai surprise... se forçant à me sourire...

LUCIEN. — Et après ?

LAURENT. — Comment « et après » ? Quelle détresse avait-elle à me cacher ? Pourquoi faire semblant d'être heureuse près de moi ?

MARYSE. — Mon cher Laurent, Cécile était victime depuis quelques semaines d'une nervosité purement physique.

(*Un silence.*)

LUCIEN. — Pierre ! Pierre !

PIERRE *apparaît.* — Monsieur ?

LUCIEN, *à Pierre.* — Naturellement j'écoute moi-même la sonnerie de la Jeep, mais surveillez vous aussi ce téléphone.

PIERRE. — Oh ! J'apporterai tout de suite à Monsieur la bonne nouvelle.

LAURENT. — Quelle bonne nouvelle ? Cécile savait qu'elle mourrait aujourd'hui.

LUCIEN. — Quoi ?

MARYSE. — Qu'elle mourrait aujourd'hui ?

LAURENT. — Elle me l'a dit !

LUCIEN. — Et vous ne l'avez pas enfermée dans un placard en attendant l'arrivée d'un psychiatre ?

LAURENT. — Elle me l'a dit sans le savoir...

LUCIEN. — Comment, elle vous l'a dit sans le savoir !... Quel roman feuilleton nous racontez-vous là ?

MARYSE. — Lucien, aie pitié de Laurent.

LAURENT. — Oui, ayez pitié de moi... C'est mon optimisme qui a perdu Cécile.

MARYSE. — Eh bien cette nuit, en fait d'optimisme...

LAURENT. — Cette nuit, je réentends toutes ses paroles qui prennent maintenant leur vrai sens. Tenez, Cécile me disait : « Ce petit enfant, il me tuera ! » Parfois elle était si fière de cet enfant et tout à coup elle sanglotait et je ne parvenais pas à la consoler de sa terreur. Hier encore elle s'inquiétait : « En d'autres temps j'aurais été si heureuse d'élever cet enfant... » Et devant les angoisses de Cécile, je haussais les épaules. Vous avez raison de m'accuser, patron. Je ne l'ai pas même menée à un médecin.

MARYSE. — Eh bien, demain, vous la conduirez...

LAURENT. — Demain ? Vous y croyez à demain ? Maryse ! Maryse ! Elle a même prévu qu'elle mourrait sans prêtre et sans pardon !

LUCIEN. — Elle vous a dit qu'elle mourrait sans prêtre et sans pardon ? Quand ?... Aujourd'hui ? A quelle heure ?

LAURENT. — Elle était obsédée depuis ces deux ou trois derniers jours par l'idée absurde qu'elle allait mourir. Elle vivait de plain-pied avec la mort. Elle me répétait, et je haussais les épaules : « Si ce petit enfant me tue avant de naître... » Ce matin, elle m'a répété : « Si le malheur veut que je meure sans prêtre et sans pardon.. »

LUCIEN. — Ce matin ? Mais mourir de quoi ?

LAURENT. — D'une embolie..., je ne sais pas..., s'endormir et ne pas se réveiller. Oui, ce matin encore, elle m'a fait jurer, et j'ai juré en plaisantant pour la calmer...

LUCIEN. — Juré quoi ?

LAURENT. — D'aller faire retraite immédiatement près de mes deux frères, chez les Dominicains. Et de ne pas cesser de prier pour le repos de son âme. Mais c'est surtout à moi qu'elle pensait dans son obsession. Aujourd'hui encore, Cécile me disait : « Si je devais mourir à l'instant même, tous comptes faits, j'aurais été heureuse. N'oublie pas, si je dois mourir, que j'étais heureuse de vivre, et que je ne regrette rien. »

LUCIEN. — Et qu'elle ne regrettait rien ?

(*Un silence.*)

MARYSE. — Alors pourquoi Cécile eût-elle désiré mourir ?

LAURENT, *dans un cri.* — Mais elle n'a pas désiré mourir ! Elle parlait de la mort en tremblant.

LUCIEN. — Alors Cécile est vivante, le pied tordu par une entorse, le long d'une de ces routes blanches sous la lune... et elle est en train de crier au secours dans le vide, comme vous, comme moi qui crie aussi dans le vide...

LAURENT. — La certitude du malheur attire le malheur, vous avez raison, patron ; je retourne la chercher. Je prends la jeep pour rouler à travers champ, au hasard, je m'arrêterai tous les deux cents mètres et j'appellerai, et j'écouterai. Ah ! Maryse, je risquerais mon âme pour entendre encore une fois la voix de Cécile.

LUCIEN. — Mais oui, allez, mon vieux. Si entre temps il y a du nouveau, on vous préviendra. Nous avons des fusées à la Régie ? Eh bien, Gaston lancera une fusée, quelle que soit la couleur et quelle que soit la nouvelle.

LAURENT. — Je vous demande pardon, patron, pour tout ce remue-ménage qui trouble le travail.

MARYSE. — Allez, mon pauvre Laurent... Je comprends votre inquiétude, mais rien de sérieux ne vous permet de croire à... à un véritable accident.

(*Il sort.*)

## SCÈNE IV

(*Un silence.*)

MARYSE. — Lucien...

LUCIEN. — Maryse, nous n'avons plus qu'à nous taire. Cécile a avoué sans parole, écoutons, nous, ses aveux en silence.

MARYSE. — Avoué ! Avoué ! Qu'a-t-elle avoué ? Nous ne savons rien d'elle. Si ce n'est qu'elle devait parler et qu'elle a disparu.

LUCIEN. — Oui, elle a disparu sans prêtre et sans pardon.

MARYSE. — Je sais mieux que personne comme il est tentant de s'étourdir dans l'idée de la mort, mais si au dernier moment, elle s'est reprise et qu'elle revienne...

LUCIEN. — Si elle a eu pitié d'elle au dernier moment, je n'oublierai jamais qu'elle aura, ne fût-ce qu'une heure, préféré sa mort au mensonge et à la douleur des autres, à une certaine dégradante douleur.

MARYSE. — Et comment sauras-tu qu'elle a réellement désiré la mort, qu'elle n'aura pas joué une comédie ? Une comédie honnête..., une comédie pour elle-même...

LUCIEN. — Maryse ! Comment oses-tu croire qu'une femme qui se tue à ta place puisse jouer la comédie ?

MARYSE. — A ma place ? Tes paroles n'ont pas de sens, Lucien. Si Cécile s'est tuée, ce n'est pas d'amour pour son mari.

PIERRE, *qui surgit et crie.* — Deux lumières. On monte. Un monsieur et une dame. On dirait presque M. Gaston... Oui, je crois... avec Mme Cécile.

LUCIEN. — Avec Cécile ?

PIERRE. — Puisque c'est elle qu'on attend, c'est sûrement elle !

MARYSE. — Tu es déçu ?

LUCIEN. — Et toi ? Tu es rassurée ?

## SCÈNE V

(*En haut du raidillon apparaît, dans la lumière violente du projecteur, Antignac.*)

LUCIEN. — Et c'est lui qui ramène Cécile ? Ah ! L'aventure est parfaite. (*Il éclate de rire.*)

ANTIGNAC. — Te voici bien gai, dans l'angoisse générale !

LUCIEN. — Quelle angoisse ? Tu ne ramènes pas Cécile ?

(*Claude apparaît, dans un autre projecteur au débouché de l'autre raidillon.*)

Qu'ils disparaissent tous les deux, tout de suite !

CLAUDE. — Oh !

ANTIGNAC. — En voilà une façon de nous recevoir ! Si tu crois que c'est par plaisir que je cours la campagne en pleine nuit. A moins que cette jeune femme ne se soit enfuie en hélicoptère, les gendarmes et les chiens la retrouveront avant une heure.

LUCIEN. — Sans prêtre et sans pardon, mais avec chiens et gendarmes.

ANTIGNAC. — Je parle comme un préfet qui connaît son département. Et il y a les gorges...

MARYSE. — Quelles gorges ?

ANTIGNAC. — Les gorges où vous avez abîmé un camion tout neuf.

CLAUDE. — Où l'on devait en ce moment tourner mes premiers plans.

ANTIGNAC. — L'enquête déclare que cette jeune femme avait perdu cet après-midi son écharpe... Peut-être sera-t-elle retournée dans les gorges pour la retrouver. C'est une hypothèse, mais qui tient debout.

CLAUDE, *à Lucien.* — Et elle se serait écrasée en vrai, comme dans le raccord de mes deux gros plans ?

ANTIGNAC. — Quatre morts en moyenne par an, moitié touristes égarés dans le brouillard, moitié suicides.

LUCIEN, *à Maryse.* — Nous sommes allés dans ces gorges... Et nous avons appelé...

ANTIGNAC. — Les corps peuvent glisser entre les pierres... Pour retrouver un cadavre, seuls les chiens sont efficaces. Des chiens dont l'entraînement coûte 700.000 francs par an au budget du Conseil général.

LUCIEN, *à Maryse.* — Et il était bête ! Avant tout, vois-tu, Maryse, il était bête.

ANTIGNAC, *à Maryse.* — Vous avez le droit d'envisager l'hypothèse de la mort de cette jeune femme ; mais techniquement vous allez trop vite. L'enquête cherche un blessé, ou même simplement une égarée...

MARYSE. — Vous avez déjà retrouvé beaucoup d'égarés dans ce paysage ?

LUCIEN, *à Maryse.* — Maryse, Cécile s'est jetée du haut des rochers, dans les gorges.

ANTIGNAC. — La gendarmerie est en mouvement et vous n'avez plus besoin de moi. Alors...

LUCIEN. — Non ! Nous n'avons plus besoin de toi !

ANTIGNAC. — Viens, Claude, je rentre.

CLAUDE, *à Lucien.* — Demain, maquillée, prête, à quelle heure ?

LUCIEN. — Le film est fini, Mademoiselle. Fini.

CLAUDE. — Comment fini ? Mes plans ne sont pas tournés !

LUCIEN. — Les producteurs s'arrangeront au montage. Ce film pour moi est terminé.

CLAUDE, *à son père.* — En voilà une histoire ! (*A Lucien.*) Même si on la retrouve vivante ?

LUCIEN, *broyant ses mots.* — Oui, même si on la retrouve vivante.

PIERRE, *qui apparaît.* — La gendarmerie téléphone.

LUCIEN. — Quoi ?

PIERRE. — Pour les nouvelles...

LUCIEN. — Quelles nouvelles ?

MARYSE. — Alors ?

ANTIGNAC. — J'en étais sûr !

LUCIEN. — De quoi étais-tu sûr ?

ANTIGNAC. — Qu'on la retrouverait ! Ce sont des chiens exceptionnels !

PIERRE. — Mais ce n'est pas bon ! Pas bon du tout. Il s'agit d'une mauvaise chute ! Terrible.

(*Lucien descend le raidillon, suivi par Maryse et Antignac. Pierre aussi descend.*)

CLAUDE, *seule.* — Et demain je vais me réveiller sous les briques de la préfecture !

(*Entre Gaston par l'autre sentier.*)

GASTON. — Vous êtes seule.

CLAUDE. — Oui, seule, après tant d'espoir.

GASTON. — Où sont les autres ?

CLAUDE. — Au téléphone.

GASTON. — Ils connaissent la nouvelle ?

CLAUDE. — Quelle nouvelle ?

GASTON. — Tout est foutu, ma sœur est morte.

CLAUDE. — Morte ? C'est officiel ?

GASTON. — Une histoire d'écharpe oubliée. La chose idiote, celle qu'on ne prévoit jamais... Ça doit vous faire plaisir, à vous.

CLAUDE. — A moi ? Pourquoi ?

GASTON. — Parce que vous ne comprenez pas du tout ce qui se passe ? Vraiment !... Je vous l'expliquerai demain... avec un dessin. Ah ! Pourquoi êtes-vous venue, vous !

CLAUDE. — Mais de quoi suis-je responsable ?

GASTON. — A quoi bon se le demander ? Ça sert à quoi ?

CLAUDE. — Et pourquoi arrête-t-on le film ?

GASTON. — On arrête le film ? Eh bien ! On fera ses valises. Et en route, tout seul ! Oui. (*Il ricane.*) Tout seul sur la planète, maintenant, il n'y a plus que dans mes veines qu'il coule, le sang du père et de la mère.

(*Remonte Lucien, puis Maryse et Antignac, puis Pierre.*)

LUCIEN. — Alors ?

GASTON. — Le pied lui a manqué, et ma sœur a rebondi sur trois rochers.

LUCIEN. — Vous l'avez vue ?

GASTON. — Oui. C'est horrible et absurde.

ANTIGNAC. — Quel dommage. Elle semblait charmante, quand je l'avais entr'aperçue, cette malheureuse jeune femme.

CLAUDE, *à Lucien.* — Et l'autre film, celui de Rome, où je devais être votre partenaire, la femme de don Juan...

LUCIEN. — La femme de don Juan ? Fini aussi..

CLAUDE. — Ah ! ça n'est pas juste, ça n'est pas juste.

LUCIEN. — Non, ça n'est pas juste. Rien n'est juste, sauf pour les justes. Antignac, je te rends ta fille, je n'ai plus besoin d'elle.

CLAUDE. — Ce soir au moins, laissez-moi un espoir... J'avais un contrat.

PIERRE. — Croyez-vous que c'est bête, un accident, Monsieur le Préfet.

ANTIGNAC. — Oui, et ça ne leur servira pas même de leçon.

CLAUDE, *à Lucien.* — J'essaierai de vous revoir demain.

ANTIGNAC. — Allons, passe devant, Claude.

LUCIEN. — Gaston..., prévenez Laurent comme vous pourrez... Je veux rester cette nuit ici, avec Maryse.

**Maryse**, *à Gaston.* — Non, dès que vous aurez rejoint Laurent, prévenez-moi et venez me chercher. Il aura certainement besoin de moi et besoin de parler et besoin de pleurer. (*A Lucien.*) N'avais-tu pas dit que l'on devait tirer une fusée, pour le prévenir ?

**Gaston.** — J'ai compris. Je vais à la Régie. Et je lancerai la fusée. A tout à l'heure, patron. (*Il sort.*)

(*Un silence.*)

**Lucien.** — Tu as raison, moi aussi, je veux voir Laurent, lui dire la vérité, lui expliquer...

**Maryse.** — Elle est morte pour ne pas parler, pour ne pas mentir, et tu dois te taire, Lucien.

**Lucien.** — Que penser d'un homme qui ne peut pas dire à un autre homme : « Ecoute-moi, voici la vérité... » Ma vie est noire, Maryse, noire. La vie d'un homme qui ne peut pas raconter son histoire.

**Maryse.** — Tous les vivants, même les meilleurs, ont besoin de pardon, et Dieu te pardonnera...

**Lucien.** — Ce n'est pas au ciel que les hommes doivent être jugés, mais sur la terre... et être jugés avec des paroles d'hommes.

**Maryse.** — Lucien, tout est de ma faute.

**Lucien.** — Tu es responsable de tes fautes et moi des miennes ! Et j'ai désormais, pour toujours, un passé d'homme coupable ! Cécile ! Cécile ! si je savais seulement à quel châtiment me condamner ! A toi aussi, je demande pardon, Maryse.

**Maryse.** — Lucien, espère, espère encore...

**Lucien.** — Espérer quoi ? On ne retouche pas sa propre histoire. Ma vie passée est comme une pierre, comme un caillou, comme un paysage immobile, où j'étouffe.

**Maryse.** — Mon amour !

RIDEAU

---

Cher Abonné,

Votre ''ABONNEMENT-CONFIANCE'' se poursuit. Nous pensons que notre revue vous intéresse et nous sommes très flattés de constater que vous n'avez nullement exprimé le désir de le voir cesser. C'est pour les efforts des auteurs, des acteurs, pour les nôtres propres, un inestimable encouragement.

Nous serions cependant contents de connaître votre avis favorable ou défavorable, dès que vous aurez pris une décision sur la régularisation de votre abonnement.

De toute manière, en annulant ou en régularisant votre abonnement, SOYEZ ASSEZ AIMABLE POUR NOUS RETOURNER SOUS ENVELOPPE L'ETIQUETTE-ADRESSE. Vous ajoutez la mention ''Sans suite'' en cas de cessation et la mention ''Régularisation'' en cas d'abonnement.

Nous vous rappelons, d'ailleurs, qu'en don de joyeux avènement, si vous vous abonnez dès maintenant, vous pouvez recevoir en prime la collection spéciale N° 5 de 12 numéros pour 600 fr. au lieu de 1.800 fr. (voir page 12).

Malheureusement, nous ne pouvons garantir l'envoi de cette prime que dans l'ordre d'inscription des abonnements. Nous nous en excusons auprès de ceux qui s'inscriraient après épuisement des lots disponibles.

Robert CHANDEAU

# LA CRITIQUE :

## Une pièce tirée au cordeau.

« La pièce de M. Salacrou, il l'a avoué, est un jeu de glaces ; deux actions s'y développent, identiques, comme si ce qui était arrivé à Lucien et à Maryse, voilà vingt ans, se reproduisait fidèlement, comme sur un miroir, dans la destinée de Laurent et Cécile. Cela se produit parce qu'il l'a voulu énergiquement. Parce qu'il a décalqué à la règle et au compas la seconde épure sur la première ; tel un architecte reproduisant à droite du château l'aile gauche, symétriquement. C'est tout le secret ? Oui. Ah ! si l'on pouvait l'oublier, n'y pas penser, et suivre simplement les remous, les ondulations des âmes ; et ce joli langage soigné, brossé à la brosse fine, qu'il sait si bien parler... »

Robert KEMP (*Le Monde*).

★

« ... Une sorte de ballet intellectuel, à figures symétriques, mais auquel manque la chaleur de la vie, bien que la condition humaine, comme dans toute pièce salacrienne, soit au fond du débat. Ce jeu de miroirs tend à démontrer que chacun de nos actes a une forte incidence sur la joie et la souffrance d'autrui comme sur les nôtres. Il suggère aussi des réponses à la question que se sont toujours posée, dans la vie amoureuse, les coupables : faut-il tout avouer ou se taire ? C'est très intéressant ; ce n'est guère émouvant.

Paul GORDEAUX (*France-Soir*).



« ... C'est bien là ce qui surprend : la sagesse, pour ne pas dire le conformisme de M. Armand Salacrou. Et l'on ne retrouverait guère le visage inquiétant de cet auteur dans un miroir dont l'optique est par trop rigoureuse, si le texte, bien souvent d'une extrême vivacité, ne comportait des répliques aussi profondes qu'imprévues. »

Max FAVALELLI (*Paris-Presse-l'Intransigeant*).



« Cette nouvelle pièce comporte tous les éléments que nous sommes habitués à rencontrer dans le théâtre si original de Salacrou. Mais l'auteur, au miroir, a des complaisances envers soi-même. Nous le surprenons se faisant des clins d'yeux, se maquillant, comme un vieux comédien qui se refait la même tête depuis longtemps. Cette fois, on dirait que Salacrou s'est fait la tête de Marcel Achard. »

Georges LERMINIER (*Le Parisien Libéré*).



« ... Le mélange du comique et du dramatique que M. Salacrou a réussi tant de fois, il le manque. Nous n'avons pas envie de sourire lorsqu'il le voudrait. Pourquoi ? Peut-être parce que depuis le début tout poussait les créatures du « *Miroir* » vers la tragédie pure et qu'Armand Salacrou n'a pas choisi franchement le parti de la tragédie. Aussi notre malaise augmente-t-il de minute en minute. Le cadre grince. Il se détache, nous tombe sur la tête, et le « *Miroir* » vole en éclats. Est-ce nous qui avons perdu la foi ? »

Jean-Jacques GAUTIER (*Le Figaro*).



« Quatre actes un peu touffus autour d'une nouvelle explication de *Don Juan*, car, en fin de compte, c'est de cela qu'il s'agit. Je dis bien « explication », car les personnages de Salacrou s'expliquent plus qu'ils n'agissent. Chacun dissèque devant nous sa propre psychologie et au besoin celle des autres, ce qui donne beaucoup de place — trop peut-être — à l'immobilisme verbal. »

Jean GUIGNEBERT (*Libération*.)



« Les facettes de ce *Miroir* sont multiples, quelques-unes brillantes, d'autres vides et froides, minuscules fenêtres donnant sur le désespoir. Mais désespoir tonique, désespoir de moraliste. C'est le même étonnement et la même révolte que chez un personnage d'*Histoire de rire :* on peut donc aimer et tromper ?

« Donc, ce *Miroir* est fragmenté. Il jette parfois de beaux éclairs, nets, francs, sans incidences. Parfois, les reflets semblent se recouper à l'infini ; la pièce clignote, l'action vacille et, sans que le dialogue cesse d'être éblouissant, il faut tout le pittoresque du milieu réfracté — le milieu du cinéma — pour tenir nos yeux grands ouverts à cette expérience d'optique, à ce jeu de glaces, où l'auteur lui-même semble avoir senti se dédoubler sa personnalité d'observateur dramatique... »

Guy VERDOT (*Franc-Tireur*).



« Certes, l'auteur, au cours de ces quatre actes minutieux et d'une démarche circonspecte que ne faisait point augurer un bref prologue dans la vraie manière de Salacrou, a su parfois garder sa ligne. Son pessimisme raisonnable qui se préserve du désespoir et cette fatalité qu'il apprivoise et humanise transparaissent au travers du jeu de glaces auquel il s'est complu. Mais ces adultères, qui à vingt ans de distance se reflètent et se répondent, accusent l'arbitraire d'un dessein qui, une fois n'est pas coutume chez lui, a plié les personnages à la pièce. »

G. JOLY (*L'Aurore*).

# LECTURE DE SALACROU

par **Jacques LEMARCHAND**

Je pense que si l'on demandait à Armand Salacrou pourquoi il n'a jamais écrit de roman, il répondrait, baissant les yeux, que c'est seulement parce qu'il s'est toujours senti parfaitement indigne d'être romancier, et que, naturellement, s'il avait pu.., s'il avait su..., si les circonstances...

La vérité est qu'Armand Salacrou est né auteur dramatique, et qu'il ne peut rien là contre.

Je suis sûr que le porte-plume d'Armand Salacrou s'envolerait de ses doigts si son maître tentait de lui dicter : « En fin d'après-midi, la marquise décida d'aller faire un tour. » Alors qu'il écrirait presque de lui-même, mais en italiques :

*Quelque part, çinq heures sonnent.*

LA MARQUISE. — Allons...

(*Exit La Marquise*).

RIDEAU

Et je suis non moins sûr que cette fin d'acte serait applaudie tant le « *Allons...* » de LA MARQUISE serait, comme disent les bons critiques, « en situation ». On aurait redouté, espéré, vu venir, s'éloigner, puis se rapprocher, ce « *Allons !* »... Avec un peu de chance, il se pourrait même fort bien que le « *Allons...* » de LA MARQUISE devînt aussi célèbre que le « *Sortez...* » de Roxane. Il se pourrait qu'en des Concours du Conservatoire, un jury écartât ou reçût une demoiselle sur la seule façon qu'elle aurait de lancer ce « *Allons !...* » de LA MARQUISE...

Or, il est arrivé une chose singulière à Armand Salacrou, c'est que, tout à fait à son insu, il a écrit un roman ; un roman-fleuve, et conforme aux lois du genre; c'est-à-dire qu'il a raconté une histoire riche en péripéties, pleine de digressions passionnantes, d'événements imprévus, tragiques et cocasses, surprenants ; et qu'il a donné comme lien à ces thèmes et à ces aventures un personnage original, vivant, un vrai héros de roman. Ce personnage s'appelle Armand Salacrou et le roman-fleuve dont il est le héros comporte déjà six volumes. Le titre de ce roman est *Théâtre*.

Je viens de le lire, de le relire ; j'y ai retrouvé, certes, tous les personnages et tous les mots, toutes les situations, et les rêveries, et les colères, et les tendresses auxquels l'homme de théâtre a donné vie d'année en année, de pièce en pièce, de soirée en soirée ; et que nous recevions, que nous discutions, en bons spectateurs que nous sommes. Et puis le spectateur que je suis s'est transformé en lecteur, et en lecteur passionné — parce que sa lecture lui apportait plus de choses encore que la scène ne lui en laissait deviner.

Armand Salacrou est si furieusement homme de théâtre qu'il ne peut supporter que le rideau se baisse, et ne se relève pas. Il lui est certainement intolérable de voir se disperser, se dissoudre, ce public qu'il a retenu pendant quelques heures dans une salle de théâtre et auquel il a imposé sa vision ou sa prévision du monde. Il doit penser qu'il y a légèreté, ou inconscience, de la part de ce public, dans le fait que, sous le prétexte qu'il est minuit et que le rideau est tombé, il quitte ses places, s'en va, s'évapore, retrouve ses occupations ou ses préoccupations personnelles. Armand Salacrou voudrait assurément raccompagner chacun de ses spectateurs jusqu'à son domicile personnel, et ne pas laisser s'endormir le plus humble d'entre eux avant de lui avoir expliqué et commenté la pièce qu'il vient de voir, de lui avoir exposé en quelles circonstances elle fut écrite, et comment il faut la prendre et la comprendre ; et quelle sera la pièce de la saison prochaine — et quels liens unissent ces œuvres...

Je ne sais rien de plus émouvant, dans le domaine des lettres, que le désir qu'a l'auteur, l'homme qui parle, d'être entendu, compris, connu. Et de s'attacher qui l'écoute ; d'entrer dans la vie de qui l'écoute, par le moyen de la confidence. Le romancier a tout un arsenal à sa disposition pour contraindre l'homme qui lit à le connaître. Le dramaturge est plus démuni. Il doit se confier à des interprètes, à ce metteur en scène dont le rôle est de jour en jour plus envahissant, et plus arbitraire. Il doit, surtout, dire tout ce qu'il a à dire en cent cinquante minutes. Le rideau tombé, il ne peut plus rien pour se défendre auprès du spectateur qui s'en va. Il ne peut bénéficier de ces retours en arrière, de ces plongées, de ces effleurements et de ces approfondissements dont le romancier bénéficie lorsqu'il est aux mains du lecteur bien né...

C'est à quoi s'est toujours mal résigné Armand Salacrou. C'est de quoi ne pouvait le consoler la publication de ses pièces, jusqu'au jour où il a imaginé de les relier par ces *Notes de Théâtre*, qui font de la lecture de son œuvre dramatique la lecture d'un étonnant roman : le roman de l'homme de théâtre qui mène la lutte sur tous les fronts à la fois, qui est présent sur tous les fronts à la fois, et qui réunit et confronte, comme le font les plus grands romanciers, les créations de son esprit et les créatures de chair et d'os qu'il coudoie.

Par le moyen de ces *Notes de Théâtre*, les héros de ses pièces se parlent de pièce à pièce, se répondent, se prolongent infiniment. Ils nous disent leur naissance, et ce qu'ils auraient voulu être, et pourquoi ils ne l'ont pas été tout à fait ; ils ne s'expriment pas mieux ni plus complètement qu'ils ne le font dans l'œuvre même, mais ils nous deviennent plus proches, plus immédiatement fraternels, grâce à ce ton de confidence, d'aveu grave, ou comique, qui est celui de Salacrou.

Ce sont aussi d'admirables documents que ces *Notes de Théâtre* sur les vingt-cinq ou trente dernières années de la vie dramatique en France. Depuis *Le Casseur d'assiettes*, que Lugné Poe aima, jusqu'à *Dieu le savait*, qui date d'un an à peine, Armand Salacrou a été mêlé directement et sans interruption à ce qu'a eu de plus ardent notre théâtre. Il n'est pas un homme de théâtre, un homme qui approchât de quelque façon le théâtre, qu'il n'ait connu, aimé ou méprisé. Il y a, dans ces *Notes*, un portrait magnifique et singulièrement émouvant de Charles Dullin, un portrait par petites touches éparses, jetées comme négligemment, mais qui se regroupent dans l'esprit du lecteur pour ressusciter l'un de nos plus purs hommes de théâtre.

Le comique, naturellement, ne manque pas dans les souvenirs de l'auteur de *Poof*. Il y a là, entre autres choses, l'histoire d'un duel manqué avec un critique dramatique qui est d'une drôlerie achevée. Il y a l'entrevue si brève et si pittoresque avec Jacques Copeau — et beaucoup d'autres aventures encore, contées avec une bonne humeur aiguë que l'on aime — et qui est le contraire de la bonne humeur tout court.

Il y a l'amitié aussi, et la plus chaude et la plus fidèle ; et il y a non les haines, mais les mépris. Il y a, surtout, les confidences les plus sincères et les plus authentiques sur les angoisses du cœur et de l'âme de celui à qui s'est imposée la terrible M[me] Berthe, d'*Un Homme comme les autres* ; de celui qui a pu écrire en 1937 *La Terre est ronde* ; de celui que n'ont cessé d'obséder les questions qui sont débattues dans *Dieu le savait*.

Oui, ainsi pratiquée, la lecture de l'œuvre d'Armand Salacrou peut s'apparenter à la lecture d'un roman. Elle s'anime et prend sa belle et large unité. C'est le roman de la vie d'un homme sur qui les œuvres que nous connaissions ne nous donnaient que des témoignages fragmentaires. Elle s'élargit, ici, prend un sens, et « l'homme Salacrou » nous permet d'associer l'amitié à ce qui n'était encore que de l'admiration.

J. L.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Comédie en un acte
par Pierre DIDIER



# MON FILS

## DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

| | |
|---|---|
| Pascal PERNAY, Architecte, 60 ans. Gris, presque blanc. Belle prestance, aspect aisé. Chevalier de la Légion d'honneur. | Jacques PAULO |
| François MARTIAL, Journaliste, 55 ans. Moins blanc mais plus usé que Pernay. Pince-sans-rire, blasé mais indulgent. | L'AUTEUR |
| Philippe PERNAY, Fils de Pernay, 25 ans. Svelte, plein d'enthousiasme. | Jean POSTINA |

★

A MES FILS, EN MÉMOIRE DE MON PÈRE,

*Nous ne demandons pas (à nos enfants) la tendresse que nous leur portons. Ce n'est pas à nous qu'ils la doivent et qu'ils la rendront, c'est aux enfants qu'ils auront plus tard, et dont ils se plaindront injustement alors, comme nous nous plaignons d'eux et comme nos pères se sont plaints de nous.*

ALPHONSE KARR (Voyage autour de mon jardin).

★

*Ce garçon défendait sa liberté, c'est-à-dire la possibilité de faire plus tard un homme différent de l'homme qu'on aurait voulu qu'il devînt. Après tout, la question était qu'il fît vraiment un honnête homme.*

GABRIEL CHEVALLIER (Propre à rien).

★

Cette pièce a été représentée au Théâtre du Palais-Royal le 7 janvier 1939 (31e Gala de la Pièce en un Acte)

# MON FILS

*Un cabinet d'architecte. Porte au fond. A gauche : bibliothèque, rideaux tendus aux portes. A droite : bureau. Dossiers, livres, bloc-notes, téléphone à deux écouteurs. Devant le bureau, presque au milieu de la scène : un fauteuil confortable. Aux murs : plans, dessins ou photographies de constructions importantes. Ensemble cossu. Au lever du rideau, la pièce est dans une demi-obscurité. Seule, une grande lampe à abat-jour éclaire le bureau.*

## SCÈNE I

PERNAY

PERNAY, *téléphonant.* — ... C'est entendu, monsieur le Ministre, vous pouvez compter... Un peu court, sans doute, mais dans le bâtiment, nous sommes habitués aux... Justement, pour une inauguration officielle, j'emploierai... Oui, et puis il y a les équipes de nuit. Soyez tranquille, monsieur le Ministre, tout sera... Oui, je me souviens... Oh ! monsieur le Ministre, vous êtes vraiment... Le capitaine, oui, mais sans l'équipage et mon second, je veux dire mon fondé de pouvoir... Moreau, monsieur le Ministre, Pierre Moreau. Et pendant toute ma maladie, c'est lui... C'est entendu. Je ne sais comment vous exprimer... Mes respects, monsieur le Ministre. (*Il raccroche.*) Diable d'homme ! Ah ! finissons ce courrier. (*Il signe quelques lettres en silence.*)

(*On frappe.*)

(*Sans s'interrompre.*) Entrez !

## SCÈNE II

PERNAY, MARTIAL

MARTIAL. — Je ne te dérange pas ?

PERNAY, *tout en signant.* — Du tout. Quelle heure est-il donc ?

MARTIAL, *tirant sa montre.* — Mais on n'y voit rien chez toi !

PERNAY. — C'est vrai. Allume, veux-tu ?

MARTIAL *tourne un bouton : pleine lumière.* — C'est ridicule.

PERNAY. — J'adore cette pénombre pour travailler.

MARTIAL. — Moi aussi. Il est six heures cinq.

PERNAY. — Déjà ! C'est inouï ce que le temps passe. J'ai fini. (*Il ferme le dossier contenant le courrier, en passant sert la main de Martial et va jusqu'au premier plan gauche. Là, il glisse le courrier en coulisse, appuie sur un bouton, puis revient à son bureau.*)

(*Pendant ce temps, Martial a déposé son pardessus et son chapeau sur une chaise, au fond, et s'est installé familièrement dans le fauteuil du milieu.*)

PERNAY. — Alors, mon vieux François, quoi de neuf ?

MARTIAL. — Rien de sensationnel. La routine. (*Il prend une cigarette dans un coffret sur le bureau et en offre à Pernay.*)

PERNAY. — Non, merci. (*Au téléphone.*) Mademoiselle, je vous ai mis le courrier dans le monte-charge. Voulez-vous me passer M. Moreau... Bon. Dites-lui de me téléphoner dès son retour. S'il n'est pas là quand vous partirez, laissez-lui un petit mot... Merci... (*A Martial.*) Dis donc, je suis très ennuyé.

MARTIAL, *très flegmatique.* — Ah ! Puis-je t'être utile ?

PERNAY. — Tu peux me rendre service.

MARTIAL. — Alors, n'hésite pas.

PERNAY. — Voilà, Chansenac vient de me téléphoner...

MARTIAL, *faussement navré.* — Oh ! Tu te compromets encore dans ce monde-là !

PERNAY. — Comment ! Chansenac...

MARTIAL, *souriant.* — Non, tu ne saisiras jamais l'ironie !

PERNAY. — Tu es bête ! Il veut son inauguration le 26.

MARTIAL. — Merci pour le tuyau. (*Il prend quelques notes sur son calepin.*)

Pernay. — D'ailleurs, il va envoyer une note à la presse.

Martial. — Justement. Je fais paraître mon papier demain ; ça ne peut que m'attirer des sympathies.

Pernay. — Pas parmi tes confrères, je suppose ?

Martial. — Chez nous autres, journalistes, celui qui gagne d'une encolure a toujours raison.

Pernay. — Bref, quinze jours, c'est un peu court pour le « coup de fion ».

Martial. — Tu vas donc mettre les bouchées doubles.

Pernay. — Comme tu penses !

Martial. — Bravo ! Je vais te couronner grand magicien de l'architecture spontanée.

Pernay. — Sois sérieux. Ne va pas compromettre ma prochaine promotion.

Martial. — C'est vrai, tu n'en es, comme dit l'autre, qu'à la première faveur... Toujours Chansenac ?

Pernay. — Il me le doit bien.

Martial. — Reçois mes plus chaleureuses...

Pernay, *le coupant.* — Ne te fatigue pas.

Martial. — Et n'oublie pas le dîner au champagne.

Pernay. — Compris. Donc, pour en revenir à cette fameuse inauguration, il me faut prendre dès maintenant des dispositions.

Martial. — Ouais ! En conséquence, tu m'évinces pour ce soir...

Pernay. — Je suis navré.

Martial. — Bien sûr, les amis...

Pernay. — Mais comprends donc...

Martial. — Oui, oui « business is business ».

Pernay. — Mets-toi à ma place.

Martial. — Et toi à la mienne. J'ai à te parler.

Pernay, *consultant son bloc-notes.* — Eh ! bien... demain, veux-tu ?

Martial. — Non, ce soir.

Pernay. — Tu ne peux pas même attendre à demain ?

Martial. — Pas même. C'est urgent.

(*Sonnerie du téléphone.*)

Pernay. — Tu m'inquiètes ! (*A l'appareil.*) Oui. Tenez-vous bien, Moreau. Chansenac veut son inauguration le 26... Vous avez le même sursaut que moi. Vous le connaissez, il n'y a pas deux solutions. Vous ne faites rien ce soir ?... Bon. Revenez donc après dîner, il va falloir s'organiser... Ah ! j'ai aussi à vous parler d'une affaire vous concernant... Oui, vous aurez quelques pièces à vous procurer... Au sujet d'une distinction que vous méritez. Chansenac apprécie beaucoup votre compétence... C'est bon, nous en reparlerons. A tout à l'heure. (*Il raccroche.*)

Martial. — Moreau est un type épatant.

Pernay. — Oui.

Martial. — Mais tu es la crême des patrons.

Pernay. — Voyons, François, qu'as-tu à me dire de si important ?

Martial. — Il s'agit de ton fils.

Pernay. — Il est malade ?

Martial. — Non, rassure-toi.

Pernay. — Alors, il a besoin de moi ?

Martial. — Mon vieux, si Philippe avait besoin de quoi que ce soit, je ne viendrais pas t'en parler.

Pernay. — Préférant le contenter toi-même.

Martial. — Vas-tu longtemps me reprocher les services que tu lui as refusés ?

Pernay. — Tu veux dire tes faiblesses ?

Martial. — Je n'avais aucune raison pour ne pas lui venir en aide.

Pernay. — Tu as été poire, voilà tout !

Martial. — Mais comprends donc ! Il a beau n'être que mon filleul, c'est ma seule affection, ce gamin-là !

Pernay. — Bien sûr.

Martial. — Il sera mon seul héritier.

Pernay. — Tant mieux pour lui.

Martial. — Enfin, sacrebleu ! Vous n'allez pas vous bouder toute la vie !

Pernay. — A qui la faute ?

Martial. — Vous êtes aussi entêtés l'un que l'autre.

Pernay. — Tu ne crois pas cependant que j'ai droit à une certaine primauté ?

Martial. — Ce n'est pas une raison pour se brouiller à perpétuité.

Pernay. — Tu ne peux pas saisir le sens exact de mon attitude.

Martial. — Je sais, tu es un grand incompris.

Pernay. — Non, écoute, François, ne discute pas une question dont la gravité t'échappe forcément.

Martial. — Peux-tu me rappeler sans rougir les motifs de votre discorde ?

Pernay. — Tu les connais aussi bien que moi. D'abord Philippe a rompu sottement ses fiançailles pour épouser une petite dactylo tout à fait quelconque...

Martial. — Quelconque ? Je ne trouve pas ; elle a beaucoup de qualités.

Pernay. — Et sans un sou ! Quand je pense au parti magnifique que j'avais eu tant de mal à lui découvrir !

Martial. — C'est, je crois, Louis XI dans « Gringoire », qui dit : « Les gens n'aiment pas plus tenir leur bonheur des mains d'un autre que les anguilles à être écorchées vives. »

Pernay. — Ensuite, il a refusé d'embrasser la carrière que je lui destinais.

Martial. — Mais bon sang ! Tu n'admets donc pas qu'un garçon de vingt ans choisisse librement le métier qui lui chante ?

Pernay. — Quand on a la chance d'avoir un père qui, par son expérience, son travail, vous guide vers une voie toute tracée, on doit lui faire confiance.

Martial. — Même quand cette voie n'est pas la sienne ?

Pernay. — Par le travail on arrive à tout.

Martial. — « Ne fît-on que des épingles, il faut être enthousiaste de son métier pour y exceller », disait Diderot.

Pernay. — Mais lui n'a pas de métier proprement dit.

Martial. — C'est ce qui te trompe. Outre ses romans — dont plusieurs, ma foi, se vendent bien — il a quelques chroniques dans des quotidiens, des revues ; il commence à être connu. Il aime son travail, il gagne honnêtement sa vie, donc il est sauvé.

Pernay. — Il a eu de la chance.

Martial. — Sans doute, et aussi la foi. As-tu déjà songé à ce que peut être une vocation ?

PERNAY. — La question n'est pas là.

MARTIAL. — Si, précisément. Un appel, un besoin *irrésistible* de passer sa vie à réaliser un rêve qui vous ronge, de converger ses pensées, ses efforts vers un but bien défini. Une vocation, c'est une force supérieure à laquelle rien ne résiste : ni l'intérêt, ni la raison, ni le chagrin, ni l'amour même.

PERNAY. — Je sais... les uns naissent avec la bosse du commerce, d'autres...

MARTIAL. — Tu n'admets pas ce principe ?

PERNAY. — Dans un seul cas : le sacerdoce, car alors Dieu est plus fort que la nature humaine.

MARTIAL. — Le sacerdoce, oui... quand il est bien compris. Eh bien, si le terme t'effraie, disons simplement que Philippe a éprouvé le besoin d'écrire et qu'il est doué.

PERNAY. — Ou bien un peu rêveur comme on l'est à vingt ans.

MARTIAL. — Non, Pascal, c'est réellement un don, sinon je ne l'aurais pas encouragé, le métier est trop ingrat.

PERNAY. — Le fils de l'architecte Pernay ne devient pas un bohême !

MARTIAL. — Alors, pour toi, l'art est incompatible avec le devoir d'état ?

PERNAY. — L'art élève l'esprit, certes ; mais seul le travail fait vivre.

MARTIAL. — Bourgeois ! Mais quand elle est bien faite, la tâche de l'écrivain, de journaliste, est souvent plus pénible qu'une autre.

PERNAY. — Elle est aussi moins sûre. Mais laissons cela. Philippe n'a jamais voulu me comprendre. Maintenant, c'est fini. Chacun poursuit sa vie séparément.

MARTIAL. — C'est insensé !

PERNAY. — Ecoute. Après la foudroyante maladie qui emporta ma pauvre Irène, me sentant si seul auprès de ce petit être de quelques semaines, je me suis juré de l'aimer pour deux. Bambin, j'ai suivi son évolution jour par jour ; enfant, j'ai surveillé minutieusement sa santé, son éducation, la formation de sa personnalité, de sa conscience. Mais c'est vers l'adolescent que se concentrait toute ma tendresse. Ses dix-huit ans ! avec quelle impatience — un peu anxieuse — les ai-je guettés... Mon chagrin, mes sacrifices, rien n'existait plus. Mon fils allait devenir mon ami... Mon sang, ma chair renouvelés, rajeunis... Lui, riche de ses forces neuves, de ses espoirs, moi de mon expérience, tous deux pensant pareillement, nous complétant... que le fusion merveilleuse ! Comprends-tu cela ?

MARTIAL. — Oui... Mais tu paraissais surtout cultiver ton bonheur personnel.

PERNAY. — Moi ?

MARTIAL. — Mais si, c'est humain. Les grands bonheurs comme les grands chagrins sont toujours un peu égoïstes.

PERNAY. — C'était un si beau rêve ! Trop beau, vois-tu... Les années passèrent. J'attendais toujours le premier élan, l'occasion qui lui ferait me tendre la main... Et puis, un jour, après un échange d'idées nettement opposées, je fis le point. Je m'aperçus que, depuis longtemps déjà, nos deux volontés se heurtaient, qu'une mésentente indéfinissable nous séparait. J'éprouvai alors une impression très pénible : pour mon fils, je ne comptais pas plus que le premier venu.

MARTIAL. — Allons donc !

PERNAY. — Et je lui étais inférieur.

MARTIAL. — Mais c'est faux !

PERNAY. — Non, François. Je m'en suis rendu compte — bien drôlement d'ailleurs — le jour où pour la première fois il m'a battu au tennis.

MARTIAL. — Tiens ! Comment ça ?

PERNAY. — Tu vas comprendre. Longtemps j'ai entretenu ma souplesse afin de mieux nous rapprocher ; j'étais devenu très fort à ce jeu. Sur le moment, je n'ai pas attaché d'importance à cette défaite. Mais depuis, Philippe m'a battu régulièrement, malgré mon attention et mon désir de l'emporter sur lui...

MARTIAL. — Tes engrenages se rouillent, tout simplement !

PERNAY. — Peut-être !... Mais il en est de même pour tout le reste. A un certain âge, les enfants acquièrent sur leurs parents une incontestable supériorité.

MARTIAL. — C'est la logique.

PERNAY. — J'avais trente-cinq ans à la naissance de Philippe. Il sortait du lycée, j'étais presque un vieil homme. C'était trop tard pour m'en faire un camarade.

MARTIAL. — Eh ! oui, mon vieux Pascal, nous devons nous garer pour laisser passer la génération montante ; nous ne pouvons plus suivre... Aussi, comprends donc que ce gamin aît voulu orienter sa vie à son gré !

PERNAY. — Il eût pu défendre son point de vue sans se cábrer.

MARTIAL. — As-tu toujours été de l'avis de ton père, toi ?

PERNAY. — Pas forcément. Mais de mon temps, on avait le respect de l'autorité paternelle. Tu le sais aussi bien que moi.

MARTIAL. — Aujourd'hui, on vit électriquement. Les sentiments suivent la cadence.

PERNAY. — Il est des sentiments qu'on ne parviendra jamais à électrifier.

(*Un temps.*)

Au fait, que me veut-il ?

MARTIAL. — T'entretenir d'une chose importante.

PERNAY. — Mais quoi ?

MARTIAL. — Lui seul te le dira. Veux-tu le recevoir ?

PERNAY. — Ici ?

MARTIAL. — Pourquoi pas ?

PERNAY. — Et quand ?

MARTIAL. — A l'instant... Il est en face, à la brasserie ; il attend que je lui téléphone.

PERNAY. — Tu agis comme un policier. Tu m'écœures.

MARTIAL. — Tu me remercieras plus tard. (*Il décroche l'appareil.*)

PERNAY, *l'arrêtant.* — Attends, non, j'oubliais : Moreau revient tout à l'heure. Je n'ai que le temps de dîner.

MARTIAL. — Tu ne penses donc qu'à manger ?

PERNAY. — Non, pas ce soir. Nous en avons au moins pour jusqu'à une heure.

MARTIAL. — Philippe ne sera pas long.

PERNAY. — Pourquoi pas demain ?

MARTIAL. — Il te l'expliquera. Pour que j'insiste, crois-moi, c'est sérieux.

PERNAY, *l'observant un instant, puis lui passant le récepteur.* — Si tu me trompes, je te renie.

MARTIAL, *après avoir consulté son calepin, compose son numéro d'appel.* (*Si l'appareil n'est pas automa-*

*tique, il demande :* Ségur 99-60.) — La Brasserie du Progrès ?... Voulez-vous me passer M. Pernay, je vous prie... C'est toi Philippe ?... Je suis avec ton père... Oui, viens, nous t'attendons. (*Il raccroche.*) Voilà !

(*Pernay a écouté à l'autre récepteur. Il reste pensif. Silence prolongé. Martial prend une cigarette et en offre une à Pernay qui refuse du geste.*)

PERNAY, *se levant et passant à gauche.* — Trois ans que je ne l'ai pas vu.

MARTIAL. — Oui... Philippe est toujours le même. Peut-être un peu aminci depuis son mariage.

PERNAY. — Il va me trouver blanchi.

MARTIAL. — Il t'a aperçu dernièrement.

PERNAY. — Où cela ?

MARTIAL. — Au mariage du petit Desmoulins.

PERNAY. — Ah ! oui. Je ne l'ai pas vu. Il y avait beaucoup de monde.

(*Silence. Martial tapote sur le bord du bureau en chantonnant. Enfin, on sonne, puis des pas et on frappe.*)

PERNAY. — Entrez !

## SCÈNE III

LES MÊMES, PHILIPPE

*Philippe paraît et reste sur le pas de la porte. Tous deux se regardent.*

PERNAY. — Entre. Assieds-toi. (*Il lui désigne le fauteuil du milieu.*) Eh bien ! Qu'as-tu à me demander ?

PHILIPPE. — Mais... Parrain ne t'a pas expliqué...

PERNAY. — Ton parrain m'a dit que tu parlerais toi-même.

PHILIPPE, *après avoir regardé Martial qui examine attentivement une gravure, au fond.* — Ah !... Eh bien, voilà... A la suite de notre dernière... discussion, j'ai continué à écrire, comme tu sais. C'est plus fort que moi... J'ai ça dans le sang.

PERNAY. — Ce n'est certes pas dans le mien.

PHILIPPE. — Et puis tu m'as coupé les vivres. Seul, j'aurais pu m'en tirer, mais j'aimais Solange et nous nous sommes mariés. Elle a continué à travailler au ministère comme dactylo. Moi, en plus de la tâche que je m'étais imposée, je faisais un peu de représentation, mais c'était dur.

PERNAY. — Peut-être alors t'es-tu aperçu que ta chimère n'était qu'une nourrice sèche ?

PHILIPPE. — Pour débuter, j'ai souffert, j'ai lutté.

MARTIAL. — C'est nécessaire. Mon ami Dorgelès disait : « De petites joies qu'on grossit et des larmes qu'on avale, c'est cela débuter. »

PHILIPPE. — Je n'ai qu'un seul regret : avoir fait partager mes privations à ma femme. Mais à présent, quelle récompense ! Et vois-tu, ce serait à refaire, je n'hésiterais pas davantage. J'ai trop de joie d'avoir vaincu les échecs et d'accomplir ma mission.

PERNAY, *ironique.* — Tu avais une vocation, quoi !

PHILIPPE. — Oui.

PERNAY. — Mon petit, ton intention est sincère ; mais le génie ne s'improvise pas.

MARTIAL. — Tu as raison, c'est un don.

PERNAY. — Je ne sache pas...

MARTIAL, *venant au milieu, derrière le fauteuil où Philippe est assis.* — Et pourquoi, s'il te plaît, refuserais-tu de reconnaître à ton fils une faculté que tu admirerais chez les autres ?

PERNAY. — Parce qu'il est mon fils et que je ne retrouve pas en lui la conception du travail telle que mon père me l'a enseignée et que j'ai toujours appliquée.

MARTIAL. — Tu as l'aveugle obstination de la poule qui a couvé un œuf d'aigle ! (*Pernay hausse les épaules.*) Le père de Molière était tapissier et celui de Pasteur simple tanneur. Etre né pour de grandes choses, servir l'Art...

PERNAY. — C'est le meilleur moyen de vivre dans la misère.

MARTIAL. — Epicier, va !

PERNAY. — Du tout. L'architecture aussi est un art, mais avec des principes basés sur le travail et non sur des songes.

MARTIAL. — Oui, les rêves sont remplacés par des pierres de taille. Mais vois : l'Acropole est une ruine et l'« Iliade » émerveille toujours le monde.

PERNAY. — « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Rêver n'est pas travailler. Si cela rapporte, c'est une chance.

MARTIAL. — Sapristi ! Je peux t'affirmer que j'ai autant sué sur certains articles qu'à casser des cailloux à Biribi !... Non, euh !... qu'à transporter des sacs de blé... Vous pourriez croire que j'ai fait des travaux forcés.

PHILIPPE. — Père, as-tu déjà réfléchi à ce que représente, dans une existence, le gain de ce pain quotidien ? Plus du tiers. Ajoute à cela le temps consacré au sommeil, à la nourriture, à ces mille soucis journaliers. Que reste-t-il ? A peine trois ou quatre heures sur vingt-quatre pour la vie de l'âme et de l'esprit. Alors, pourquoi ne pas concilier les nécessités et les aspirations ?

PERNAY. — Penser, s'élever spirituellement, c'est bien. Travailler, peiner pour vivre, voilà le devoir.

PHILIPPE, *se levant et s'approchant de son père.* — Mais, voyons, père, si le produit d'une faculté intellectuelle est identique à celui d'une occupation manuelle, il devient, lui aussi, le métier qui nourrit. Tiens, je pense souvent à l'existence de tant d'êtres qui, chaque jour, mécaniquement, accomplissent pour vivre une tâche ingrate, pénible, ne laissant à l'esprit aucun loisir, aucune satisfaction... Les forces intellectuelles s'atrophient peu à peu ; le niveau spirituel d'un peuple décroît progressivement. Ne crois-tu pas que cette emprise du machinisme sur l'esprit est une des causes profondes de notre inquiétude et de notre déséquilibre modernes ?

PERNAY, *ironique.* — Tu n'aurais pas fait un mauvais orateur ! (*Il se lève et passe devant son bureau.*) Je ne veux pas entamer avec toi de polémiques sur le désarroi contemporain, mais je ne crois pas m'avancer en t'affirmant qu'à l'époque de ma jeunesse, ton point de vue eût été difficilement réalisable. Demande à ton parrain... N'est-ce pas, François ?

MARTIAL. — A son âge, j'étais de son avis.

PERNAY. — Et à présent ?

MARTIAL. — « Rien ne nous attire plus que le sourire décevant des chimères », disait Théodore de Banville.

PERNAY. — Si je compte sur toi pour le raisonner !... (*A Philippe.*) Il fallait penser d'abord à travailler. On gagnait peu, mais on savait apprécier la valeur de l'argent. On avait le sentiment d'une nécessité qui ne paraît plus exister aujourd'hui :

l'économie. Tiens, quand j'ai débuté comme métreur, [illegible] — tu te souviens, François — un [illegible] bien modeste, rue Saint-Denis. Mes appointements étaient loin d'être brillants. J'avais alors, dans le tiroir d'une petite table, quatre boites portant une étiquette : « Loyer », « Ménage », « Entretien », « Maladie ». Chaque mois, je répartissais mon salaire dans ces boites. Je te prie de croire qu'aucune d'elles ne contenait de bien grosses sommes. Et bien ! nous avons ainsi vécu, ta pauvre mère et moi, pendant bien des années, heureux, sans soucis. Ne trouves-tu pas cela significatif ?

PHILIPPE. — Nos deux époques sont très différentes. Nous nous comprenons difficilement.

PERNAY. — Tout cela ne m'explique pas ton insistance à me voir ce soir.

PHILIPPE. — Voilà. Depuis longtemps, je méditais sur notre désaccord, notre éloignement, quand un événement important m'a fait comprendre soudain la stupidité de notre situation.

PERNAY. — Quel diable d'événement a-t-il pu te rendre si raisonnable ?

PHILIPPE, *après une hésitation*. — La naissance de mon fils.

PERNAY. — Tu as un enfant ?

PHILIPPE. — Oui.

PERNAY. — Depuis quand ?

PHILIPPE. — Trois semaines.

PERNAY, *à Martial*. — Tu le savais, toi ?

MARTIAL, *le nez dans un livre, derrière le bureau*. — Dame...

PERNAY. — Et tu as pu garder ta langue ?

MARTIAL. — Oh ! Elle m'a souvent démangé !

PERNAY. — Pourquoi me l'as-tu caché ?

MARTIAL. — C'était à Philippe de te l'annoncer, voyons !

PERNAY. — Idiot !

MARTIAL. — Je savais bien que tu serais content !

PHILIPPE, *montrant une photo à son père*. — Regarde.

PERNAY, *la contemplant*. — Qu'il est beau !

MARTIAL, *s'approchant du portrait en mettant ses lunettes*. — Hum !... Il est encore bien jeune pour lui trouver un charme particulier !

PERNAY, *à Martial avec humeur*. — Tu ne le trouves pas beau ?

MARTIAL, *dégageant à gauche*. — Si, si !... Avec moins de miaulements et quelques cheveux de plus...

PERNAY. — Tu n'y connais rien !

MARTIAL. — Allons, s'il sait s'y prendre, encore un pour qui l'on décrochera la Lune !

PERNAY, *à Philippe*. — Comment... l'appelez-vous ?

PHILIPPE. — Pascal.

PERNAY. — C'est gentil.

PHILIPPE. — Alors, comme aujourd'hui, c'est votre fête à tous les deux, j'ai pensé que peut-être, pour cette occasion... ça te ferait plaisir... de venir dîner.

PERNAY, *ouvrant ses bras à Philippe qui s'y jette*. — Bien sûr, grande bête.

MARTIAL. — Toujours le mot affectueux qui réconforte !

PHILIPPE. — C'est entendu ?

PERNAY. — Oui.

MARTIAL. — Halte !

PERNAY. — Qu'est-ce qui te prend ?

MARTIAL, *entre eux deux*. — Et Moreau ?

PERNAY. — C'est vrai, j'oubliais... Ecoute, mon petit...

PHILIPPE. — Oh ! père, tu m'avais promis...

PERNAY. — Non, ce soir, vraiment...

MARTIAL. — Tu pourrais peut-être remettre à demain ?

PERNAY. — Je t'ai déjà dit que c'est impossible.

MARTIAL. — Pour moi, bien sûr, mais pour Pascal, voyons !

PHILIPPE. — Ce serait si gentil, ce soir...

MARTIAL. — Retarde simplement votre conférence. Envoie-lui une dépêche... qu'il finisse tranquillement son dessert !

PERNAY. — Il va trouver ma raison bien puérile. Va-t-il comprendre ?

MARTIAL. — Bien sûr ! Il a des enfants, Moreau !

PERNAY. — Oui, mais il n'est que père ; moi... je suis grand-père !

MARTIAL. — Tout de suite l'exagération !

PHILIPPE. — Alors, père, c'est décidé ? Il est... tiens, ma montre est arrêtée. Quelle heure as-tu ?

PERNAY, *consultant sa montre*. — Sept heures et quart.

MARTIAL. — Et moi, sept heures moins deux.

PERNAY. — Toi, tu retardes toujours ! (*A Philippe*.) Tu as un beau bracelet.

PHILIPPE. — C'est Solange qui me l'a offert à mon premier roman. Mais le mouvement en est assez fragile. (*Et comme Pernay le regarde toujours*.) Tu le trouves bien ?

PERNAY. — Oui... et je songe à la montre que j'avais à ton âge... celle-ci. (*Il refait comme précédemment le même geste familier de prendre sa montre sans chaine dans son gousset et de la tenir un court instant dans la paume de sa main avant de la regarder*.) On ne connaissait pas les bracelets. Mon père me l'avait donnée pour mes vingt ans... Ta montre brille, elle est jolie, mais elle se dérègle ; la mienne est simple, en acier bruni et elle a toujours bien marché. C'est un peu l'image de nos deux époques.

(*Un temps*.)

MARTIAL. — Mon vieux Pascal, ceci me paraît puissamment raisonné, mais ton petit-fils doit s'impatienter.

PERNAY. — C'est vrai.

MARTIAL. — Quelle opinion veux-tu qu'il aît de toi si tu le fais attendre !

PHILIPPE. — Oh ! tu sais, parrain, il doit dormir à cette heure-ci.

MARTIAL. — Ou piailler ! Il choisit de préférence mes heures de visites pour s'exercer.

PERNAY. — Je prends mon chapeau et je suis à vous. (*Il sort*.)

## SCÈNE IV

### MARTIAL, PHILIPPE

MARTIAL, *lui pinçant l'oreille.* — Alors, gredin, tout est arrangé.

PHILIPPE. — Grâce à toi, parrain.

MARTIAL. — Je n'ai pas fait grand' chose.

PHILIPPE. — Je sais ce que je te dois.

MARTIAL. — Une coupe de champagne après dîner. Mais rappelle-toi ce mot de Bernstein : « Il faut exiger le bonheur !... Il faut être brave ! Sinon on le paye jusqu'à son dernier jour. »

## SCÈNE V

### LES MÊMES, PERNAY

PERNAY. — Alors, nous partons.

PHILIPPE. — Oui.

MARTIAL, *qui est allé reprendre son pardessus, redescendant entre eux deux.* — Un instant !

PERNAY. — Quoi encore ? Tu ne vas pas entamer un discours ?

MARTIAL. — Non, messieurs. Mais je veux stigmatiser cette heureuse réconciliation par un mot.

PERNAY. — Tu ne crois pas qu'en fait de citations, cela suffit pour aujourd'hui ?

MARTIAL. — Puisque nous passons à table, je l'appellerai le mot de la « faim ».

PERNAY. — Voyons.

MARTIAL, *à Philippe.* — Ecoute bien, toi : « On ne comprend les sentiments de ses parents que le jour où l'on éprouve les mêmes envers ses enfants. »

PERNAY — Très juste. De qui est cette pensée ?

MARTIAL. — D'un poète, d'un écrivain sincère et, malheureusement, incompris.

PERNAY. — Qui donc ?

MARTIAL, *presque navré de cette question, les regardant tour à tour.* — Moi, mes amis ! Mais ce sera l'argument de mon prochain roman.

PHILIPPE. — Qui s'intitulera ?

MARTIAL. — « Mon Fils. » Ainsi... (*Les entraînant par le bras.*) nous en aurons chacun un.

RIDEAU.

*

## Fabien, *de Marcel Pagnol* (Bouffes-Parisiens).

## Nemo, *d'Alexandre Rivemale* (Marigny).

Dans *Fabien*, Marcel Pagnol mêle ses deux sources d'inspiration habituelles : Paris et Marseille. Le lieu de sa nouvelle comédie est Paris et, dans Paris, un grand parc d'attractions foraines, où cohabitent, dans une promiscuité affectueuse, phénomènes et gens du voyage, photographes et marchands de berlingots. Mais l'héroïne de sa pièce, la plantureuse Emilie, la « bonne grosse caille » de Fabien, celle à qui vont toutes ses complaisances d'auteur, est marseillaise, une marseillaise typique, telle qu'on peut en rencontrer encore sur le Vieux Port... ou dans les comédies de Marcel Pagnol. Il s'ensuit un décalage entre Emilie, magnifiquement campée par Milly Mathis, pour qui le rôle semble avoir été taillé sur mesure, et les autres personnages. Particulièrement Fabien, dont la faconde, la rouerie, seraient beaucoup plus efficaces si elles étaient méridionales. Fabien est une crapule, certes, mais comme il serait plus sympathique si Marcel Pagnol lui avait donné l'accent du Midi !

L'histoire est amère, malgré son parti pris de bonne humeur. Fabien, photographe forain, paresseux et jouisseur, vit aux crochets de sa bonne grosse caille d'Emilie, éblouie par les vantardises et les lieux communs que lui débite son trop séduisant mari. Survient, alors, Marinette, la jeune et jolie sœur d'Emilie. Fabien n'a de cesse qu'il n'ait fait sa conquête et s'accommoderait fort bien de cette vie à trois si Marinette ne se croyait enceinte. L'annonce de ce petit bâtard (encore un thème habituel à Pagnol) provoque chez la bonne et stupide Emilie un effondrement. Mais bientôt elle se raccroche à l'idée de cet enfant — que le Ciel lui a toujours refusé — et qui est le fils de Fabien ! Elle est prête à le recueillir. Mais ce n'était qu'une fausse alerte. Marinette n'est pas enceinte. Dès lors, elle se sent beaucoup plus libre pour aller vivre sa vie ailleurs, tandis que Fabien retourne à sa veulerie confortable et Emilie à ses casseroles.

La pièce est écrite dans ce style familier dans lequel Pagnol est passé maître depuis longtemps. Malheureusement il est souvent gâché par une grossièreté d'autant plus déplaisante qu'elle est inutile. En fait, Fabien est vraiment trop ignoble et Emilie trop bête pour qu'on puisse s'intéresser à leur sort. Oublions-les.

★

*Nemo*, tel est le titre de la pièce d'Alexandre Rivemale que la Compagnie Grenier-Hussenot a choisie pour débuter au Théâtre Marigny, est bel et bien le fameux Capitaine Nemo, commandant du légendaire *Nautilus*, le sous-marin fantastique des « 20.000 lieues sous les mers ».

C'est bien lui que nous retrouvons, dès le lever du rideau, à bord de son navire, en compagnie du doux professeur Arronax, de son valet Conseil, et d'un équipage de hors-la-loi, en train de revivre sans fin les aventures que leur impose, du fond de son cabinet de travail, le doux M. Jules (Verne).

Or, le Capitaine Nemo, sorte de « don Quichotte superbe et grandiloquent, misanthrope et mégalomane », en a assez d'être prisonnier de son personnage et de l'imagination d'un autre. Il sait qu'il est le héros de générations de lecteurs, que ses exploits sont traduits dans toutes les langues et qu'ils enrichissent l'éditeur Hetzel. Aussi, décide-t-il, un beau jour, de sortir de son destin littéraire, de s'installer à son compte. Il rompt alors le fil merveilleux qui le relie à M. Jules, profitant d'un changement de page, entre deux chapitres.

Mais en plongeant dans la vie, la vraie, le Capitaine et son *Nautilus* perdent les qualités extraordinaires qui les rendaient invincibles. L'apparition d'une jeune femme, Félicie, rend le capitaine aussi vulnérable en face de l'amour que son bâtiment en face de la réalité. Il la suit à Paris où, mal adapté à l'existence quotidienne, il devient rapidement un inutile, un raté. Il rêve de nouveaux voyages... dans la lune, ou de passer cinq semaines en ballon ! Mais ses rêves s'envolent comme l'aéronef qu'il s'obstinait à gonfler dans son arrière-cuisine. Nemo comprend un peu tard que pour être simplement un homme, il faut être né pour ça. A l'appel d'Arronax, éternel compagnon d'aventures, il essayera de rejoindre, quelque part au large de Brest, le *Nautilus*, auquel l'enchaîne son destin de héros triomphant.

Dans un décor d'une singulière puissance d'évocation sous-marine, et dû à Georges Wakhevitch, la Compagnie Grenier - Hussenot anime ce conte pour enfants prolongés (que nous sommes tous) avec sa légèreté et sa verve coutumières. Et *Nemo* constitue le plus ravissant spectacle que l'on nous ait présenté à Paris depuis le début de la saison.





ACTE III — Scène V (à gauche)
Cécile (Maria Mauban) : « *Quel grand silence ? Nos petites cachotteries, les ignobles prudences de l'adultère ?* »

ACTE III — Scène VII (ci-dessus)
Lucien : « *Pauvre Don Juan, devant sa si jeune femme, nue dans les bras nus de son seul ami.* »

## QUELQUES SCÈNES DE « LE MIROIR »

## SPECTACLES DE PARIS

Jules Verne aurait été conquis par la prestance de son Capitaine Nemo (René Arrieu, *au centre*), tel qu'Alexandre Rivemale et la Compagnie Grenier-Hussenot le font revivre au Théâtre Marigny. Nelly Vignon est conquise aussi et Olivier Hussenot l'approuve.

Milly Mathis (*à gauche*) est effondrée par la révélation que lui font Philippe Nicaud et Odile Redon : ils la trompent et attendent un enfant. C'est le sommet de la nouvelle pièce de Marcel Pagnol, *Fabien*, que présente le Théâtre des Bouffes-Parisiens.
Photos Bernand.

# l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU


## DANS LES NUMEROS RECENTS

*Liste complète des 135 numéros sur demande*

**LA MAISON DE LA NUIT** (Th. Maulnier), *épuisé*.
**LES HUSSARDS** (P.-A. Bréal).
**CRIME PARFAIT** (F. Knott), *épuisé*.
**L'ENGRENAGE** (J.-P. Sartre).
**LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES**, (Tchekhov).
**LES QUATRE VERITES** (M. Aymé), *épuisé*.
**LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE** (Alejandro Casona, André Camp), *épuisé*.
**HAMLET DE TARASCON** (J. Canolle).
**L'HUITRE ET LA PERLE** (W. Saroyan).
**LE VOYAGEUR** (M. Druon).
**ZAMORE** (G. Neveux).
**LA MEUNIERE D'ARCOS** (A. Casona, André Camp).
**UN NOMME JUDAS** (Cl.-A. Puget et P. Bost).
**UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT** (Cl.-A. Puget).
**YERMA** (Federico Garcia Lorca, adapt. Jean Camp).
**PORTRAIT DE FAMILLE** (P. Gilson et N. Frank).
**RESPONSABILITE LIMITEE** (R. Hossein).
**LE FANTOME** (Cl. Santelli), *épuisé*.
**LES TROIS SŒURS** (Tchekhov), *épuisé*.
**LA BANDE A BONNOT** (H.-Fr. Rey), *épuisé*.
**IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME** (O. Wilde. Adapt. de Jean Anouilh et Cl. Vincent), *épuisé*.
**CECILE OU L'ECOLE DES PERES** (J. Anouilh).
**L'ECOLE DES VEUVES** (J. Cocteau).
**PRINTEMPS PERDUS** (P. Vandenberghe), *épuisé*.
**LE PING-PONG** (A. Adamov), *épuisé*.
**UN CAS INTERESSANT** (Dino Buzzati, adaptation française d'Albert Camus).
**LA RAISON DES AUTRES, LA FLEUR A LA BOUCHE, BELLAVITA** (L. Pirandello, adapt. A.-M. Comnène).
**LA CONDITION HUMAINE** (A. Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier).
**LA MOUETTE** (A.-P. Tchekhov).
**LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE** (J. Perret).
**LES FIANCES DE LA SEINE** (Morvan Lebesque).
**ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME** (André Josset).
**LE MEDECIN DE CUCUGNAN** (Max Rouquette).
**LES SORCIERES DE SALEM** (Arthur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé).
**LIEN DE SANG** (A. del Valle Inclan, J. Camp).
**LE PAVILLON DES ENFANTS** (J. Sarment).
**LA MANIERE FORTE** (Jacques Deval).
**LE PRINCE D'EGYPTE** (Christofer Fry, Thierry Maulnier.
**LES PETITES TETES** (Max Régnier, André Gillois).
**L'ETERNEL MARI** (J. Mauclair, d'après Dostoïewski).
**LE CHIEN DU JARDINIER** (G. Neveux, d'après Lope de Vega).
**SYSTEME DEUX** (G. Neveux).
**UNE LETTRE PERDUE** (Ion Luca Caragiale).
**UN MONSIEUR QUI ATTEND** (Emlyn Williams. Adaptation André Roussin).
**TRIO EN SOL MAJEUR** (Léon Ruth).
**JUDAS** (Marcel Pagnol).
**EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ?** (Diderot).
**LE SEDUCTEUR** (Dieggo Fabbri).
**LA CORDE POUR TE PENDRE** (Fr. Valmain, d'après Pierre Mac-Orlan).
**CHARMANTE SOIREE** (J. Deval).
**L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE** (O. Wilde, adapt. Michelle Lahaye).
**LE PARIA** (Strindberg, adapt. Michel Arnaud).
**L'OMBRE DU CAVALIER** (A. Husson).
**HIVER** (J. Tardieu).
**ENTRE CHIEN ET LOUP** (G. Arout).
**JE SUIS SEULE CE SOIR** (A.-P. Antoine).
**MINUIT EN PLEIN JOUR** (M. Arnaud).
**COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, L'ETAU** (A. Pirandello, adapt. A.-M. Comnène).
**A LA MONNAIE DU PAPE** (L. Velle).
**LES SERMENTS INDISCRETS** (Marivaux).
**LES AMANTS PUERILS** (F. Crommelynck).
**PREMIER AMOUR** (A. Josset).
**EL PELELE** (E. Suarez de Deza, Jean Camp).
**A PROPOS DE LA CHAMPMESLE** (R. Gaillard).
**LES OISEAUX DE LUNE** (Marcel Aymé).
**TEMOIN A CHARGE** (Agatha Christie, Paule de Beaumont, Henry Torrès).
**INQUIETUDE** (Jean Luizet).
**LE MAL COURT** (Audiberti).
**L'ECOLE DES DUPES** (André Roussin).
**ADORABLE JULIA** (M.-G. Sauvajon, d'après S. Maugham et G. Bolton).

*Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro*

**Dans notre numéro 140 :**

**DON CARLOS,** de Frédéric SCHILLER, dans une adaptation de Charles CHARRAS. (Créé au Théâtre du Vieux-Colombier le 24 octobre 1956.)


**ABONNEMENT ANNUEL** (23 numéros, 50 pièces)
**France et Union Française** (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
**Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français**
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
**L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)**
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES
Abonnement : 390 francs belges. C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE
Abonnement : 40 francs. C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : LE MEUR, 7, cours Lyautey, RABAT
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat
*Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition*

— Imprimerie Commerciale — 6, r. Gambetta, Le Mans. — 36.542

Prix : **150** francs
ETRANGER : 170 francs

*Le Directeur-Gérant :* A. SOREL DE NEUFCHATEAU.